


Se vend à Nancy, chez
D'ALANCOURT, Mar-
chand-Libraire, vis-à-vis
les PP. Dominicains.



TRAITÉ
DES FIEVRES.

COMMENTAIRES
SUR LES
APHORISMES
D'HERMANN BOERHAAVE;

DE LA CONNOISSANCE ET DE LA CURE DES MALADIES,

Par M. VAN-SWIETEN;

TRADUITS EN FRANÇOIS

Par M. MOUBLET, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Gradué en la Faculté de Paris, Médecin à Tarascon en Provence.*

TRAITÉ DES FIEVRES,

TOME SIXIEME.



A LYON,

Chez les FRERES PERISSE, rue Merciere.

M. DCC. LXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



COMMENTAIRES SUR LES APHORISMES D'HERMANN BOERHAAVE.

De la connoissance & de la cure des Maladies.

DES MALADIES INTERNES.

CHAPITRE PREMIER.

SUITE ET DE LA CURATION DE LA FIEVRE ARDENTE.

§. 743. *Il convient dans la curation de la fievre ardente, d'observer que l'air soit pur, froid & souvent renouvellé ; que les couvertures ne soient pas trop pesantes & ne suffoquent pas le malade; que la situation du corps soit le plus*

souvent élevée, la boisson abondante, d'un caractere adoucissant, un peu acide, aqueuse, chaude; que les aliments soient légers, d'une nature farineuse, de l'orge, de l'avoine, préparés avec des fruits aigrelets. Lorsque la maladie est encore dans son commencement, qu'il y a des marques de pléthôre, des signes d'une inflammation considérable, qu'on remarque une chaleur insupportable, une grande raréfaction du sang, qu'on juge la révulsion nécessaire, & que l'urgence des symptomes ne sauroit être surmontée par d'autres remedes, la saignée devient indispensable & très-utile. On donne des lavements anodins, délayants, laxatifs, antiphlogistiques, rafraîchissants, suivant que la force de la chaleur, la sécheresse du ventre & la révulsion des humeurs, indiquent d'en réitérer l'usage. Il faut s'attacher à humecter tout le corps, à déterminer dans les narines la vapeur de l'eau chaude, à gargariser la bouche & le gosier, à tremper les mains & les pieds dans l'eau tiede, fomenter, avec des éponges trempées dans la même eau, les parties à la surface desquelles aboutissent les orifices de la plupart des vaisseaux absorbants; à faire

usage de médicaments aqueux, doux, nitrés, d'une acidité agréable, qui relâchent doucement le ventre, qui excitent le flux des urines, qui fournissent la matiere de leur secrétion, dont la quantité serve de véhicule à la sueur; qui soient exempts d'acrimonie & capables de relâcher les fibres roides & en contraction, de résoudre l'épaississement des humeurs, de corriger leur acrimonie, de délayer leurs molécules denses, & de modérer leur activité.

ON a établi d'une maniere incontestable, dans les explications des causes de la fievre ardente, énoncées au tome précédent, que cette maladie occasionne une chaleur insupportable, la dissipation de la partie la plus fluide des humeurs, l'épaississement du sang, la sécheresse de tout le corps, la dégénérescence des liqueurs animales en un mouvement putréfactif. En sorte que le procédé curatif consiste à modérer cette chaleur ardente, à réparer les particules ténues & fluides du sang qui se sont dissipées, à atténuer & résoudre ses molécules épaisses & trop denses, à humecter tout le corps, & à s'opposer

aux progrès de la putréfaction initiale, qui s'empare des humeurs. A ces objets concourent visiblement,

Un air pur, froid & souvent renouvellé. La chaleur que les malades ressentent dans la fievre ardente aux parties précordiales, est quelquefois si forte, qu'elle rend, comme on a déja dit au §. 739, l'air qu'on respire, brûlant. Or, cette chaleur devenant si considérable n'est-elle pas capable de coaguler le sang, de faire naître des arrêts & des engorgements aux détroits de l'artere pulmonaire, & de produire enfin subitement une péripneumonie mortelle, qui n'arrive que trop fréquemment? Ces considérations suffisent pour démontrer la nécessité de calmer cette chaleur interne, en la modérant par un air tant soit peu froid, qu'on respire avec plaisir. D'ailleurs, il s'exhale continuellement du corps des malades, des émanations viciées & putrides, difficiles à supporter, & même qui deviennent souvent nuisibles aux personnes qui en ont soin. Car l'air des chambres qu'occupent ces malades en est bientôt inficié & rempli, tellement qu'il demande d'être souvent renouvellé. Sans cette précaution essentielle, il est évident que ces pauvres

malades reſpirent un air ſouillé d'exhalaiſons putréfactives, qui aggravent leurs maux. Voyez à ce ſujet ce qu'on a dit aux *Commentaires* du §. 698, touchant les effets funeſtes qui réſultent dans les maladies aiguës, de la trop grande chaleur du lit & de la mauvaiſe reſpiration d'un air renfermé & croupiſſant.

Que les couvertures ne ſoient pas trop peſantes & ne ſuffoquent pas le malade. Que fait-on pour garantir le corps du froid cuiſant de l'hiver? on le reſſerre entre des habits forts & étroits, & il s'échauffe de ſes propres vapeurs dans leſquelles il ſe baigne. Or, ſi les mêmes conditions exiſtent dans la fievre ardente, la chaleur étant ſi conſidérablement augmentée, combien grands doivent naître tous les maux qu'elle engendre & tous ceux encore qui s'enſuivent d'un air trop raréfié, contagieux & renfermé! *Celſe* recommande donc avec juſte raiſon dans la cure de la fievre ardente, ainſi qu'on l'a dit au §. 698, de placer le malade dans une grande chambre « qui » contienne beaucoup d'air, où il puiſſe » par conſéquent reſpirer un air pur, » qu'il ne ſoit point accablé de trop de » couvertures, mais qu'il y ſoit légé-

„ rement couvert (*a*)„. *Aëtius* regarde cet avertiſſement comme un des plus eſſentiels dans les fievres ardentes: “ qu'on „ faſſe, dit-il, coucher les malades „ dans des endroits froids, ſpacieux & „ expoſés à un air púr. Que les matelas „ ſoient mous & ſouvent changés, les „ couvertures de deſſus légeres, aucu- „ nement peſantes & par intervalles „ changées, le lit large & grand, afin „ que le malade y repoſe à l'aiſe, que „ ſes membres échauffés puiſſent vo- „ lontiers remuer & occuper différentes „ places, & que l'air enfin qui s'y trouve „ renfermé ſoit à propos rafraíchi & mis „ en mouvement par quelque eſpece de „ ventilateur (*b*)„. Ces préceptes paroiſſent lumineux & excellents ; cependant le laps du temps & les différentes opinions qui s'introduiſirent en Médecine, les firent dans la ſuite tomber dans la vétuſté & le diſcrédit. Les Médecins ſur-tout dont le ſyſtême fut de provoquer les ſueurs au commencement des fievres, accablerent les malades de couvertures

---

(*a*) De Medicin. Lib. III. cap. VII. n°. 11. pag. 134

(*b*) Tetrabibl. 2. Serm. 1. cap. LXXVIII. pag. 253.

pesantes & de remedes échauffants, dont ils faisoient la base du traitement & le principe de la guérison des maladies. Quel danger néanmoins n'y a-t-il pas à suivre une si pernicieuse méthode, à moins que la matiere & la cause de la maladie ne soient douées d'une ténuité & d'une mobilité assez grandes pour enfiler les pores cutanés & se dissiper sous la forme de l'insensible transpiration! On s'est suffisamment étendu sur cet article aux §. 594, article 2. & 715, 716, &c. cette erreur a été jadis refutée; & *Celse*, en traitant dans la fievre ardente, du temps propre à exciter les sueurs, après que la fievre a fini ou qu'elle a du moins diminué, s'explique de la maniere suivante: pour y parvenir avec succès, « il faut que le malade » reste exactement couvert, que ses » pieds, ses jambes & ses mains soient » cachés sous la même couverture suf» fisamment épaisse; observez cepen» dant, que la plupart des malades se » trouvent mal d'être si fort accablés » durant la vivacité de la fievre, sur» tout lorsqu'elle est ardente (*c*) ». Afin que la chaleur devienne moins con-

(*c*) De Medicin. Lib. III. cap. VI. pag. 130.

ſidérable, on doit faire attention de coucher les malades ſur des matelas de laine plutôt que ſur un lit de plumes. Il conviendroit encore ici d'expoſer les diverſes manieres de rafraîchir l'air; on n'a qu'à lire à ce ſujet le §. 605. article 2.

Que la ſituation du corps ſoit le plus ſouvent élevée. Il n'eſt pas douteux qu'il eſt important pour calmer la violence de la fievre, que le malade ſe leve chaque jour pendant un certain temps du lit, & qu'il reſte aſſis, le corps élevé; cette vérité a été ſolidement établie aux *Commentaires* du §. 610. Cette méthode, toute ſimple qu'elle eſt, éloigne le délire prêt à ſe déclarer, & le diminue ſouvent quand il eſt violent. La raiſon en paroît claire & palpable; tant que le corps ſe trouve dans une ſituation horizontale, le ſang, toutes choſes d'ailleurs étant égales, prend avec plus de vîteſſe & en plus grande quantité ſa direction & ſa pente vers la tête. *Sydenham*, dont le diſcernement délicat éclairoit la méthode, recommandoit ce moyen avec la plus ſoigneuſe attention; en ſorte que dans les petites véroles, il en eſpéroit des bons effets, & prétend en avoir retiré pluſieurs des

bras de la mort (*d*), lors même que la véhémence de la fievre sembloit les avoir déja reduits en un état d'agonie. On ne doit pas même appréhender dans ces circonstances, que l'air soit un peu trop froid, ni que le malade ne soit pas assez couvert, puisqu'un fait surprenant apprit à *Sydenham* que ces inconvénients ne sont point dangereux. « Un jeune » enfant, à la fleur de l'âge & au milieu » de l'été, fut attaqué d'une petite vérole » dangereuse, en qui se manifesta bien- » tôt un délire, phrénétique (*e*) ». La nourrice qui en prenoit soin, étoit absente & partie pour la ville voisine; les assistants le crurent mort; « ils retire- » rent en conséquence, le cadavre du » lit, l'exposerent à nud sur une table, » & le recouvrirent du linceul (*f*) ». Dans ces entrefaites, la nourrice étant de retour, l'ôta tout de suite pour voir l'enfant; « quelle fut sa surprise, en » appercevant quelques indices de mou- » vement vital! sur le champ elle le » rapporta dans le lit ». Ainsi, cet

(*d*) Sect. III. cap. II. ubi de curation. symptomat. pag. 195.
(*e*) Ibidem.
(*f*) Ibid. pag. 196.

enfant qui avoit paſſé pour mort, après avoir été dépouillé de tout vêtement & expoſé quelque temps à un air libre & froid, recouvra peu à peu un principe de vie, & parut quelques jours enſuite en parfaite ſanté.

La boiſſon abondante, d'un caractere adouciſſant, un peu acide, aqueuſe, chaude. A quel moyen plus efficace peut-on recourir pour réparer la partie aqueuſe dont le ſang eſt dépourvu? certainement tant que le cerveau n'eſt point léſé & que le malade jouit d'un eſprit ſain & tranquille, la ſoif intolérable qu'il ſent, compagne inſéparable de la fievre ardente, lui ſuggere aſſez le beſoin & l'envie d'une boiſſon abondante, & la grande ſécchereſſe de tout le corps l'indique puiſſamment. Au ſurplus, la vîteſſe du mouvement fébrile induit les humeurs en une acrimonie conſidérable, qui exige pour la mitiger, que la boiſſon ſoit non ſeulement abondante, mais encore d'un caractere adouciſſant, un peu acide, ou tout au moins qu'elle tende légérement à l'acidité ; ces qualités ſont d'autant plus à rechercher, qu'on eſt aſſuré que dans la fievre ardente, les humeurs animales contractent preſque toujours une dégénéreſcence putride

qu'il convient de corriger incessamment. Les tisanes d'orge, d'avoine, de riz, &c. les émulsions qu'on en prépare, celles qu'on fait avec les semences farineuses, les sucs acides des végétaux, simples ou fermentés, le vinaigre & le vin délayés dans une si grande quantité d'eau, qu'ils perdent leurs qualités stimulantes, les robs & les syrops d'usage qu'on en compose, fournissent des boissons gracieuses, très-salutaires & d'un goût exquis & varié, qu'on choisit & qu'on change au gré des malades; car chacune d'elles ne sauroit plaire & convenir à tous également; quelquefois même une personne dans la même maladie en prend une agréablement dès le commencement, dont elle se lasse bientôt après, & s'accommode mieux d'une autre tour à tour. *Hippocrate*, que nous citons toujours avec satisfaction, nous instruit de ces changements nécessaires (*g*); il décrit dans le traitement de la fievre ardente, un grand nombre de différentes sortes de boissons, qui sont toutes également douées des mêmes vertus. Telles sont la décoction de

(*g*) De Morb. Lib. III. cap. ultim. Charter. Tom. VII. pag. 594. 595.

graines de lin, l'émulſion qu'on en prépare, l'eau pure, les tiſanes d'orge, ſoit crûe, ſoit torréfiée (qui approche beaucoup de cette façon, du caffé dont les peuples de l'Aſie ſe ſervent communément), le vin noyé dans une grande quantité d'eau, &c.

Au reſte, on a propoſé long-temps comme un ſujet problématique; ſavoir, s'il falloit que les malades attaqués de fievre ardente buſſent froid ou chaud. Le plus grand nombre des anciens Médecins ont opiné pour la boiſſon froide, dans la vue d'éteindre par-là l'ardeur brûlante qu'on reſſent intérieurement dans cette maladie. *Hippocrate* à cet égard s'explique clairement: « ces » boiſſons froides, dit-il, poſſedent » différentes vertus intrinſeques & pro» duiſent divers bons effets. Les unes » excitent le flux des urines, d'autres » lâchent le ventre, certaines procurent » ce double avantage, mais principale» ment elles rafraîchiſſent le corps à peu » près comme ſi quelqu'un verſoit de » l'eau froide ſur de l'eau bouillante, ou » ſi l'on expoſoit un vaſe chaud à un » vent froid (*h*) ». C'eſt pourquoi, après

(*h*) Ibid. pag. 594.

avoir proposé plusieurs sortes de boissons de même genre, il veut qu'on les donne froides; bien plus, *Galien* adopte tellement cette opinion, qu'il n'admet dans la fievre ardente que deux chefs de curation; à savoir, d'éteindre l'ardeur des humeurs bilieuses exaltées, ou de les évacuer entiérement (*i*). Pour les modérer & les éteindre, il recommande la boisson froide, qui ne manque jamais, selon lui, de les combattre efficacement, & d'opérer un si grand nombre de guérisons, qu'il est dans l'impossibilité de les citer. *Celse* nous apprend que plusieurs Médecins n'usoient pour tout remede dans la fievre ardente, que « de l'eau froide, » qu'ils faisoient prendre jusqu'à la sa» tiété (*k*) »; cependant, lorsqu'il y a des signes évidents ou des menaces d'inflammation, on comprend aisément les abus de cette méthode, & le mal manifeste que doit produire une boisson abondante & glacée dans le corps d'un homme dont les liqueurs sont par la violence de la fievre dans une chaleur

---

(*i*) Lib. de Morbor. acutor. vict. Comment. IV. text. XII. Charter. Tom. XI. pag. 124.

(*k*) De Medicin. Lib. III. cap. VII. n°. II. pag. 135.

& une raréfaction extrême. Qu'on consulte l'article 1. des *Commentaires* du §. 640, qui concerne cet objet. Nous y avons démontré les précautions sages de *Galien*, qui n'ordonnoit point strictement & sans réserve une boisson froide dans cette maladie ; mais circonspect sur son usage, il ne la prescrivoit qu'autant que « les humeurs morbifiques » avoient déja subi une médiocre coc-» tion (*l*) » ; & *Celse*, adoptant cette distinction, s'étend sur les précautions qu'exige l'usage de la boisson froide, de crainte qu'on ne s'en serve sans examen & trop imprudemment (*m*). D'ailleurs, les anciens Médecins eux-mêmes, en la prescrivant aux malades, semblent toujours en craindre quelque mauvais effet, sur-tout lorsqu'ils en prenoient abondamment. C'est pourquoi *Hippocrate*, en ordonnant une eau émulsionnée, à moitié cuite, pour boisson ordinaire, recommande à la verité de la boire froide, mais à petits coups (*n*). Cet article

---

(*l*) Method. Medend. Lib. IX. cap. XVI. Charter. Tom. X. pag. 220.

(*m*) De Medicin. Lib. III. cap. VII. n°. 11. pag. 135.

(*n*) De Morbis, Lib. III. cap. ultimo. Charter. Tom. VII. pag. 594.

a été regardé comme très-important, puisque *Aëtius* a composé un chapitre entier sur l'usage de l'eau froide ; il décrit les mauvais effets qui en résultent quelquefois, & détaille les précautions que l'on doit garder à cet égard. Il ne veut point qu'on en use au commencement ni dans les progrès des maladies, & soutient qu'elle n'est utile que « quand » les humeurs morbifiques ont été at» tenuées & suffisamment élaborées (προ» λελεπτυσμένων χυμῶν), » & que la nature ou les fibres du corps fortifiées par l'eau froide sont capables de les dompter ; enfin, pour s'énoncer d'une maniere plus énergique & plus claire, il estime qu'elle ne convient qu'autant que les humeurs ont acquis une coction & une ténuité essentielles (*o*). Conséquemment à ces principes, ce même Auteur, en traitant de la cure de la fievre ardente, proscrit l'usage des épithemes froids, & préfere qu'on les applique chauds sur la poitrine & sur la région de l'estomac (*p*) : il ordonnoit quelquefois, après avoir

(*o*) Tetrabibl. II. Serm. I. cap. LXXII. pag. 249. & in Editione Græc. à pag. 84. versâ.

(*p*) Ibid. cap. LXXVIII. pag. 253. In Edit. Græca, pag. 86.

mangé, de boire une ou deux cuillerées d'eau froide, & prétend qu'en général la boiſſon des malades doit être légérement tiede, & avoir acquis la chaleur naturelle du lait; c'eſt du moins en ce ſens que *Foëſius*, dont nous ſuivons la verſion, rend le terme de γαλακτῶδες (q). Rien n'égale les ſoins exacts & circonſpects des anciens Médecins; car *Aëtius* remarque que lorſque l'on eſt parvenu au temps, ſelon ſes principes, où il eſt permis de ſe ſervir d'eau froide, il ne convient pas ſur le champ d'en bruſquer l'uſage: afin d'éviter le plus petit inconvénient qui pourroit devenir préjudiciable, il eſt d'avis qu'on commence par donner au malade *une eau rompue*; c'eſt ainſi qu'il appelle le mêlange de cinq parties d'eau froide avec une partie d'eau tiede. Cette pratique lui paroît d'une obſervation ſi eſſentielle, qu'à la fin du même chapitre, il prétend que pluſieurs Médecins devoient les mauvais ſuccès des remedes & les iſſues mortelles des maladies, à l'oubli de cette méthode & au défaut d'avoir ſu imiter ce qu'il pratiquoit publiquement lui-même.

(q) Œconom. Hippocrat. in voce γάλα ἀπεχυμένον pag. 132.

Il paroît démonſtrativement par-là, que les anciens Médecins ne ſe font point, toujours à la rigueur, ſervi de boiſſon froide dans la fievre ardente, & qu'ils en ont réglé l'uſage avec circonſpection & avec ſageſſe. Au ſurplus, ſi la boiſſon froide peut devenir nuiſible en certains cas, la boiſſon chaude a cet avantage, qu'elle eſt dans toute occaſion ſans inconvénient. Au contraire, elle eſt très-utile, en ce qu'elle relâche davantage les vaiſſeaux & délaye encore plus les humeurs, ſans toutefois qu'elle puiſſe reſſerrer le tiſſu des parties ſolides ni coaguler les fluides, vices ordinairement produits par l'uſage imprudent de l'eau froide. Le même danger n'a pas lieu à l'égard de l'air froid, recommandé d'ailleurs dans le traitement de cette maladie, parce que l'air eſt beaucoup plus ſuſceptible de raréfaction & de chaleur que l'eau, qu'il s'échauffe dans l'inſtant même qu'on le reſpire, & il n'eſt pas vraiſemblable en outre, qu'une perſonne attaquée d'une fievre ardente dans le cœur de l'hiver aille inconſidérément s'expoſer à un air glacé; elle ſe contentera ſans doute de modérer la chaleur ardente du ſang par un air doux & rafraîchi.

Que les aliments ſoient légers, d'une nature farineuſe, de l'orge, de l'avoine, préparés avec des fruits aigrelets. Ce ſont là les mêmes ſubſtances que nous avons conſeillées en boiſſon ; & toute leur différence ici conſiſte en ce que nous les conſidérons dans une plus grande pureté & comme étant revêtues d'une conſiſtance plus ferme, d'un plus grand nombre de parties intégrantes, & ſous une forme plus ſubſtantielle ; ce qui ſuffit pour leur donner le nom d'aliments. *Hippocrate* ne les employoit dans ces maladies, qu'en tiſane & en crême (*r*) ; il les donnoit, tantôt délayés dans beaucoup d'eau, tantôt d'une maniere plus ſubſtantielle, ſuivant les divers temps de la maladie & la violence des ſymptomes, ainſi qu'on peut s'en inſtruire en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, & notamment dans *le livre du régime des maladies aiguës.* Si on deſire de plus grands éclairciſſements ſur ce ſujet, on n'a qu'à lire ce que nous avons dit aux *Commentaires* des §. 599. 600. 601. 602. où il eſt amplement traité de la qualité des aliments, de leur quantité relative & du temps de leur exhibition.

(*r*) Lib. de morbor. acutor. victu. Comment. I. text. XVII. & ſeq. Charter. Tom. XI. pag. 13.

Lorſque la maladie eſt encore dans ſon commencement ; qu'il y a des marques de pléthôre, des ſignes d'une inflammation conſidérable ; qu'on remarque une chaleur inſupportable, une grande raréfaction du ſang ; qu'on juge la révulſion néceſſaire, & que l'urgence des ſymptomes ne ſauroit être ſurmontée par d'autres remedes, la ſaignée devient indiſpenſable & très-utile. On ſait & on a prouvé ſuffiſamment aux *Commentaires* du §. 610. l'efficacité de la ſaignée pour diminuer la vîteſſe de la circulation dans les fievres ; à quoi bon s'étendre davantage à faire remarquer combien elle eſt utile, ſpécialement dans la fievre ardente, accompagnée ordinairement d'une chaleur brûlante & d'une foule de ſymptomes véhéments? Cependant, malgré ces diſpoſitions concluantes, la ſaignée, ce ſecours ſi prompt & ſi ſalutaire, exige de grandes précautions, & riſque quelquefois de devenir très-préjudiciable. En effet, lorſque le ſang imméable, trop denſe & trop épais, commence à s'arrêter & à s'accumuler dans les organes vitaux, quand il excite une chaleur violente dans les parties précordiales, tandis que les extrêmités du corps ſont glacées, il eſt clair qu'il ne circule que peu de ſang

vers la circonférence & les extrêmités du corps, & que la masse presque totale du sang reste dans le systême artériel. Or en ce cas, si l'on saigne, on ôtera la petite quantité de sang qui se transmet encore des arteres dans les veines, & on coupera le fil de la circulation qui soutient la vie. Il y a donc alors beaucoup à craindre que la saignée ne devienne un remede mortel. On voit ainsi la raison pourquoi la saignée produit de si bons effets au commencement de la maladie, que le sang circule avec liberté, que son véhicule le plus ténu subsiste encore & n'est point dissipé. La partie grossiere & épaisse du sang est en proportion de son écoulement par l'ouverture de la veine, & le vuide qui reste dans les vaisseaux donne lieu à l'introduction & au mêlange des remedes incisifs & délayants, & s'oppose de plus à l'inflammation imminente. Lorsque l'état pléthorique du sang s'annonce avant même que la maladie se déclare par les signes décrits au §. 105. article 5. la saignée paroît être plus pressante & indispensable, & sa nécessité est encore démontrée par la raréfaction du sang, qui devient l'effet de la pléthôre dans les maladies accompagnées d'une cha-

leur extraordinaire : (voyez le §. 106. article 4.). Au ſurplus, on a dit dans l'hiſtoire de l'inflammation, que la ſaignée eſt le remede le plus efficace pour en arrêter les progrès. Il paroît donc qu'on doit y recourir avec empreſſement toutes les fois qu'on reconnoît des ſignes évidents d'une inflammation particuliere, en quelque endroit qu'elle ſe déclare, principalement à la poitrine ou à la tête, parce que l'inflammation de ces parties eſſentielles, ſi on n'y remédie promptement, fait naître une phrénéſie ou une péripneumonie mortelles, & dégénere bientôt en gangrene. Or, la ſaignée ralentit la trop grande vîteſſe du ſang (§. 691.), diminue la denſité de ſes globules (§. 692.), & la maſſe des humeurs qui circulent dans les vaiſſeaux (§. 693.), qu'on doit juſtement regarder comme les cauſes principales de la chaleur fébrile ; en ſorte qu'on eſt néceſſité à conclure, que la chaleur exceſſive qui caractériſe la fievre ardente, indique indiſpenſablement la ſaignée. A l'égard de la partie où il faut la pratiquer, il reſte à conſulter le genre des accidents qui éclatent. Quand la violence du mal ſemble réſider dans la tête, & qu'il convient d'en dé-

tourner, autant qu'il eſt poſſible, la cauſe morbifique, qui a ſon ſiege dans le cerveau, on préfere la ſaignée du pied. Effectivement, cette veine étant ouverte, les arteres qui s'y rapportent ſe déſempliſſent plus facilement du ſang qu'elles contiennent, la réſiſtance de ces arteres devient par conſéquent moindre, leur évacuation ſe fait de proche en proche toujours plus facilement, & on remarque une révulſion véritable du ſang qui inonde les parties ſupérieures. Voyez là-deſſus ce qu'on a dit au §. *396*. article 4. touchant les remedes révulſifs & les moyens de détourner en d'autres endroits l'impétuoſité du ſang, qui opprime les vaiſſeaux de certains organes.

Voilà les raiſons inconteſtables qui prouvent que la ſaignée convient utilement au commencement de la fievre ardente, & nuit très-ſouvent dans la ſuite & les progrès de la maladie. Il eſt du moins certain qu'on la fera avec ſuccès, tant que les ſignes énoncés & éminents de chaleur, de pléthôre & de vîteſſe du ſang, ſeront évidemment manifeſtés, pourvu qu'on la proportionne à l'état des forces, à l'âge du malade & à la ſaiſon de l'année. Car

la ſaignée ne peut que devenir immanquablement préjudiciable & très-dangereuſe, quand les forces ſont épuiſées & abattues, & non ſuffoquées par la pléthôre ou la raréfaction du ſang, ou lorſque les extrêmités du corps reſtent long-temps froides, ainſi qu'on l'a expliqué en différentes occaſions. C'eſt pourquoi *Hippocrate* dit ſentencieuſement : « Vous pouvez ſaigner dans les fievres » aiguës, ſi la maladie eſt douée de » ſymptomes violents, ſi le malade eſt » parvenu à la vigueur de l'âge, & ſi » ſes forces ſubſiſtent eſſentiellement » (*ſ*) ». *Celſe* trace le même précepte de la maniere ſuivante : « Tout indique » & néceſſite la ſaignée, toutes les fois » que la fievre eſt vive, que le corps » paroît rouge & enflammé, & que les » veines ſont dans un état de gonflement » & de plénitude réelle (*t*) ».

On ne ſauroit néanmoins inférer des écrits des anciens Médecins, que la ſaignée ait été d'un uſage univerſel dans la cure de la fievre ardente, puiſque *Celſe* n'en fait aucune mention dans la

(*ſ*) Lib. de morbor. acutor. vict. Comment. IV. text. XVII. Charter. Tom. XI. pag. 127.

(*t*) De Medicin. Lib. II, cap. x, pag. 78.

curation de cette maladie (*u*). *Aëtius* n'en parle pas davantage, quoiqu'il la recommande dans le traitement des fievres ſynoques, tant ſimples que putrides (*x*). On voit qu'*Æginette* l'omet également dans l'énumération des remedes indiqués & requis à la fievre ardente (*y*). *Aretée* cependant, en décrivant la curation de la ſyncope, dont il regarde la fievre ardente comme l'origine & la cauſe primordiale, conſeille une ſaignée convenable, « lorſque le » grand nombre des accidents ou la » violence de l'inflammation qui attaque » les parties précordiales ou le foie, en» gendrent la ſyncope (*z*) ». Et bientôt après il dicte cette précaution : « Obſer» vez notamment de tirer alors beau» coup moins de ſang que dans tout » autre cas ; car la moindre erreur à » cet égard, en un état de ſyncope, » occaſionne la mort (*a*) ».

Il ſe préſente quelquefois des occa-

(*u*) Ibid. Lib. III. cap. VII. pag. 134. & ſeq.

(*x*) Tetrabibl. II. Sermon. I. cap. LXXVIII. pag. 253. & ſeq.

(*y*) Lib. II. cap. XXX.

(*z*) De Curat. morbor. acutor. Lib. II. cap. III. pag. 100.

(*a*) Ibidem.

ſions

ſions embarraſſantes dans la pratique ; on voit des ſignes non équivoques qui démontrent infailliblement les mauvais effets ou le danger de la ſaignée ; cependant la véhémence des ſymptomes ne ſauroit être calmée par aucune autre eſpece de remedes, & ſemble la néceſſiter : une douleur pleurétique, un violent mal de tête, un feu brûlant dans le corps, une angine ſuffocative, &c. deviennent des cas extrêmement urgents ; alors on ne peut abſolument ſe diſpenſer de faire ſaigner le malade ; mais le Médecin doit être préſent, attentif au plus petit changement, & ſoigneux de faire fermer la veine, dès que l'accident diminue. Afin de ſe mettre à couvert de toute funeſte iſſue, il faut avertir les parents du malade du danger extrême où il eſt parvenu, & de celui même du remede qu'on emploie, & leur dire que ſans lui la mort eſt plus prochaine & inévitable. *Celſe* expoſe ces difficultés avec force. « Il arrive, dit-il, que la violence de la maladie demande la ſaignée, & que les forces du corps ſont trop foibles pour la permettre ; cependant, ſi on ne découvre aucun autre remede qui convienne, ſi le malade eſt prêt à périr, à moins qu'on ne ha-

» farde quelque chofe, dans ce cas
» c'eft le devoir du Médecin d'appren-
» dre aux parents que la faignée eft l'u-
» nique remede qui refte à tenter ; &
» quelque grand que foit le danger,
» dès-lors qu'il le faut inévitablement,
» on doit le faire fans délai & fans tem-
» porifer mal-à-propos ; car il vaut af-
» furément mieux effayer un remede
» douteux, que de n'en éprouver au-
» cun (*b*) ».

On donne des lavements anodins, délayants, laxatifs, antiphlogiftiques, rafraîchiffants, fuivant que la violence de la chaleur, la fécherefſe du ventre & la révulfion des humeurs indiquent d'en réitérer l'ufa e. En effet, leur utilité eft fort grande : ils fervent à délayer les matieres putrides ramaffées dans les boyaux, adouciffent & fomentent les membranes internes des gros inteftins, & produifent une révulfion des parties fupérieures. De plus, ceux qui font délayants & antiphlogiftiques, après avoir humecté & relâché les orifices des veines méféraïques, s'y infinuent & parviennent ainfi à fe mêler avec le fang. De là fa maffe entiere s'en trouve délayée & atté-

(*b*) De Medicin. Lib. II. cap. x. pag. 79.

nuée. Lorſque les liqueurs qui conſtituent la baſe des lavements, enfilent tout de ſuite en partie les embouchures des veines, elles ſont portées dans les principales ramifications de la veine-porte, & ſe répandent dans toute la ſubſtance du foie : quels effets excellents ne doivent-ils pas en conſéquence produire dans les obſtructions & les inflammations de ce viſcere, arrivant ainſi ſans retardement & ſans avoir preſque ſubi aucun changement au lieu affecté ! Or, la chaleur extraordinaire qui accompagne individuellement la fievre ardente, menace ſans ceſſe les parties précordiales d'obſtructions & d'inflammations, en ſorte qu'il eſt toujours à appréhender qu'il n'en naiſſe dans le foie. Il convient donc par cette conſidération de ſervir au malade dans ces occurrences, des lavements délayants & laxatifs, préparés de matieres émollientes, qui concourent aux vues que nous venons d'expliquer. Car ſi on uſoit de ſubſtances âcres, on verroit bientôt ſurvenir des douleurs de teneſme, & une impoſſibilité de les retenir. L'eau ſeule dans ce cas, avec l'oxymel & le nitre, ſuffit parfaitement. On peut également les délayer, comme on fait communément, dans la décoc-

tion de guimauve, de mauve, d'orge, d'avoine, &c. Quant à leur fréquence, rien n'empêche qu'on ne les réitere trois, quatre fois, ou même plus ſouvent dans le jour, & qu'on ne les garde commodément, lorſque la maladie l'exige. Leur uſage d'ailleurs ne ſauroit être limité; & comme il eſt ſans inconvénient, on le continue tant que le beſoin paroît, ou tant que le feu & la ſéchereſſe du corps l'indiquent; & on les ceſſe, lorſque la langue, le goſier, les yeux & la peau commencent à s'humecter, que la vivacité de la fievre calme, & que le feu intérieur du corps diminue. La raiſon qui engage de diſcontinuer alors les lavements, c'eſt la crainte de trop affoiblir le malade, de trop ralentir le mouvement fébrile, & d'énerver les forces organiques, qui ne ſeroient plus capables d'élaborer, d'atténuer & de ſéparer les matieres morbifiques qui cauſent le mal & incendient l'intérieur du corps. Voyez à ce ſujet ce qu'on a dit concernant leur uſage, aux *Commentaires* du §. 610. pour diminuer l'impétuoſité du mouvement fébrile. Il eſt évident qu'*Hippocrate* en a fait beaucoup de cas dans le traitement des maladies aiguës. Après y avoir enſeigné de ſaigner le malade, quand la

vigueur des ſymptomes le néceſſite, &c. il ajoute : « loſqu'il eſt foible, & qu'on „ a tiré ſuffiſamment de ſang, preſcri- „ vez un lavement tous les trois jours, „ juſqu'à ce que la maladie ſoit heureu- „ ſement terminée (*c*) „. Il ſemble réſulter de là que le lavement eſt deſtiné à remplacer la ſaignée, & qu'on ne doit même les ordonner que dans des longs intervalles aux ſujets foibles, épuiſés par le mal ou par d'abondantes ſaignées. On reconnoît ſpécialement tout le bien qu'ils procurent, quand il s'agit d'opérer la révulſion des humeurs qui engorgent les parties ſupérieures, comme dans le délire & la phrénéſie, qu'ils calment ou moderent d'une façon admirable, & qu'ils détournent & empêchent ſouvent, étant prêts à ſe déclarer. *Celſe*, en traitant de leur action, dit « qu'à „ peine ils ont lâché le ventre & fait „ ſortir la matiere des déjections, que „ les parties ſupérieures ſont allégées & „ la maladie entiere diminuée (*d*) „.

Il faut s'attacher à humecter tout le

(*c*) Lib. de morbor. acutor. vict. Comment. IV. text. XVIII. Charter. Tom. XI. pag. 129.

(*d*) De Medicin. Lib. II. cap. XII. nº. II. pag. 86.

corps, à déterminer, &c. On a répeté plusieurs fois, que *ceux qui meurent de fievre ardente, périssent tous de sécheresse* (*e*). Le but essentiel de l'art consiste donc à corriger la sécheresse actuelle du corps & à prévenir celle dont il est menacé. Dans cet objet, on humecte les parties internes par une boisson abondante, par des lavements émollients, en respirant un air humide, en introduisant dans l'intérieur de la bouche, dans le gosier, dans les narines, une quantité d'eau tiede ou sa vapeur pour les garantir de la sécheresse. En suivant ces indications, il faut aussi avoir égard à la superficie externe du corps, dont la peau dans les fievres ardentes devient souvent seche & d'une aridité extrême. C'est pourquoi les bains des pieds sont fort utiles, surtout quand le corps à demi nud reçoit inférieurement les vapeurs de l'eau tiede où les pieds sont plongés : on lave les mains plusieurs fois le jour dans l'eau chaude, on fomente aussi fréquemment avec une éponge qui en soit bien imbibée, les glandes axillaires, les parotides, les inguinales, afin que l'eau ayant

(*e*) Hippocrat. de morb. Lib. I. cap. ultim. Charter. Tom. VII. pag. 549.

ramolli ces parties, enfile les orifices des veines, se mêle ensuite avec le sang & répare la perte du véhicule qui lui manque ; cette méthode pratiquée sur toute la surface du corps rend toute la peau molle, souple, y réintegre la transpiration, & facilite la dissipation de toutes les particules humorales, dont l'arrêt & le croupissement seroient nuisibles au corps. Les anciens Médecins ont soigneusement observé cette pratique dans tous ses détails. Ils commençoient dabord par couvrir les pavés des chambres de feuilles de vignes, de branches de myrte, & de roses, &c. qu'ils arrosoient par intervalles ; ils faisoient souvent rouler dans la bouche, de l'eau tiede, appliquoient des épithemes sur la poitrine & l'estomac, mettoient sur le bas-ventre des morceaux de draps trempés dans l'huile & l'eau, ou versoient d'un peu haut ce mêlange sur la poitrine, &c. (*f*) On ne sauroit disconvenir que tous ces moyens ne soient très-propres aux vues qu'ils se proposoient de remplir : ils parvenoient à calmer de cette maniere, cet assemblage de mauvais sym-

(*f*) Aëtii Tetrabibl. Lib. II. Serm. I. cap. LXXVIII. pag. 253. 254.

ptomes qui accompagnent la fievre ardente, tels que la sécheresse de la langue, la soif intolérable, les anxiétés terribles; la petite toux, la voix aiguë & plaintive, &c. qui s'y manifestent. A ces avantages joignez encore les bonnes dispositions qu'acquierent les parties internes & externes, pour favoriser les évacuations critiques, d'où dépend la guérison de cette maladie. Effectivement, on a reconnu combien est salutaire l'hémorragie du nez. Or en ramollissant & en relâchant l'intérieur des narines par la vapeur de l'eau tiede, on l'excite merveilleusement à paroître. Ainsi, en assouplissant toute la surface de la peau, on prépare doucement les crises par les sueurs: peut-on faciliter davantage l'expectoration des crachats épais qui embarrassent le poumon, qu'en l'humectant fréquemment, en faisant aspirer de l'eau chaude au malade? & quelle méthode est-il possible d'imaginer plus capable de produire par une métastase critique, le dépôt de la matiere morbifique derriere les oreilles & aux glandes situées aux aisselles & aux aines, que celle de fomenter continuellement ces parties avec des décoctions tiedes? En considérant ces effets, on ne sauroit se refuser

à l'evidence de l'utilité que procurent les diverſes manieres d'humecter tout le corps dans la fievre ardente.

A faire uſage de médicaments aqueux, doux, nitrés, d'une acidité agréable, &c. Les anciens Médecins paroiſſent avoir négligé dans le traitement des maladies, l'article des médicaments ; & certes la raiſon de cette omiſſion eſt claire, puiſque tout ce qu'ils donnoient ſous le titre de boiſſon & d'aliments, tenoit réellement lieu de remedes. C'eſt pourquoi *Hippocrate* ſemble n'avoir fait uſage d'aucun remede, ſi on en excepte le vin miellé, une mixtion d'eau & de vin aigre, fort uſitée en ce temps, & l'oxymel, qu'il ordonnoit encore aux malades pour boiſſon ordinaire. Voilà par conſéquent la véritable raiſon qui eſt cauſe qu'on ne trouve dans *Celſe*, dans *Aëtius* & la plupart des anciens auteurs, la deſcription preſque d'aucun remede. Cependant, afin de répandre quelqu'éclairciſſement ſur ce ſujet, on n'a qu'à faire attention à la nature des aliments & des boiſſons que nous avons dit convenir dans la fievre ardente, & on déduira par une juſte analogie, que les remedes doivent être doués des qualités congéneres. Or, les ſubſtances qui conſti-

tuent fonciérement la baſe de ces boiſſons & des aliments mentionnés, ſont d'une nature aqueuſe, adouciſſante & d'une légere acidité. Telles paroiſſent être les tiſanes d'orge, d'avoine, &c. auxquelles on mêle quelques ſucs ou ſyrops acides que l'on donne enſuite pour boiſſon ordinaire ou indifféremment ſous la forme de remedes. Car le préjugé a ſouvent tant d'empire, que le malade & les aſſiſtants accuſeroient immanquablement le Médecin d'ignorance ou d'inattention, ſi dans une maladie ſi grave, il ne preſcrivoit point de remedes pharmaceutiques. En ces occurrences, ce feroit être coupable & manquer d'acquérir la confiance qu'on mérite, que de ne pas avoir recours à ceux qui ſont appropriés aux indications de la maladie, & dont la multiplicité exige beaucoup de diſcernement & de choix. En général tous les ſyrops, & les vins cuits faits avec les ſucs des fruits acides ou leurs eaux diſtillées, deſquelles on a diſſipé les particules ſpiritueuſes, échauffantes & aromatiques, conviennent étant délayés dans beaucoup d'eau. De ce nombre ſont les eaux diſtillées, de méliſſe, de fleurs de ſureau, de tilleul & autres plantes congéneres, qu'on mêle

quelquefois dans les décoctions de ſcorſonere, de chiendent, de tragopogon, de bardane, d'orge, d'avoine, &c. & qui forment des remedes très-efficaces, qui n'ont rien de déſagréable ni de rebutant. On choiſit ſuivant les ſaiſons, ceux qui paroiſſent les plus ſalutaires & les plus ſatisfaiſants; dans l'été on ſe ſert de ceriſes, de fraiſes, de meures, de baies, de ronces, de groſeilles récentes, qu'on écraſe & triture doucement dans un mortier, en y verſant une décoction d'orge, qu'on paſſe enſuite à travers un linge, & qu'on édulcore avec ſuffiſante quantité de miel ou de ſucre. Il eſt très-profitable d'y ajouter ſelon les indications, du nitre, qui, de tous les ſels neutres, eſt le plus léger, le plus ſuſceptible d'être élaboré & changé par les forces animales, & le plus capable de réſoudre l'épaiſſiſſement inflammatoire des humeurs. D'ailleurs, ce ſel n'a pas une pointe piquante qui puiſſe trop accélérer les mouvements des liqueurs; (voyez le §. 135. article 2.) une demi-dragme ou une dragme entiere tout au plus ſuffit à chaque livre de ces décoctions; car, ſi on le donnoit à plus haute doſe, il irriteroit infailliblement par ſa qualité ſtimulante.

Une propriété singuliere de ces décoctions est de lâcher doucement le ventre ; effet toujours favorable & desiré dans ces maladies, afin que les matieres putrides ne séjournent pas trop long-temps dans les intestins. De plus, elles sollicitent le flux des urines, à raison de la grande quantité d'eau qu'elles fournissent, laquelle lessive le sang & entraîne par les voies urinaires les sels & les huiles que l'activité de la circulation a rendu nécessairement trop âcres. Ajoutez encore, qu'elles excitent les sueurs si utiles dans les fievres ardentes, en suppléant leur véhicule ; après avoir suffisamment délayé les humeurs & relâché les vaisseaux, les couloirs s'ouvrent, les pores se dilatent naturellement & les sueurs se manifestent duement. Ainsi ces décoctions douces & innocentes se répandent uniformément dans tout le corps, & parviennent jusqu'à sa circonférence sans le moindre inconvénient, tandis que les remedes décorés fastueusement du titre de sudorifiques, doués de particules âcres & irritantes, donnés à cet objet, ne provoquent les sueurs, comme on l'a dit & démontré plusieurs fois, qu'en dépouillant le sang & en irritant souvent les vaisseaux. Dès qu'une

abondance d'eau tiede, où nage une grande quantité de parties glutineuſes & adouciſſantes d'orge, d'avoine, &c. inonde les vaiſſeaux, leurs fibres roides & en contraction deviennent ſouples & relâchées, leur ſécheresſe ſe diſſipe, l'épaiſſiſſement des liqueurs eſt peu à peu détruit & diſſous par les ſucs ſavonneux des végétaux & par le nitre qu'on emploie; leur acrimonie eſt combattue, ſoit par leur partie aqueuſe qui les délaye, ſoit par leur caractere naturel ordinairement acide ou aceſcent, tel enfin qu'il le faut pour corriger les putridités alkalines & la rancidité huileuſe qu'acquierent les humeurs dans la fievre ardente. Le nombre des remedes doués de ces qualités eſt ſi grand, qu'on peut à volonté les changer & les diverſifier au gré des malades. Quiconque voudra les connoître en particulier, peut en voir les détails dans la *matiere médicale.*

Cependant, quelqu'utile que ſoit l'hémorragie du nez, il arrive ſouvent dans la fievre ardente, qu'elle dégénere en une perte exceſſive, comme on l'a dit au §. 741. Quelquefois ces écoulements de ſang deviennent ſi abondants, ſi ſubits & ſi impétueux, qu'ils mettent la vie du malade en danger. Par conſé-

quent, je pense qu'il n'est pas hors de propos d'examiner ici les moyens propres à l'arrêter ou à le moderer Les autres évacuations critiques qui se font par le vomissement, par les selles, par les sueurs, par les urines ou par la voie de l'expectoration, sont rarement si immodérées & si fougueuses, qu'il puisse en résulter quelque danger. D'ailleurs, on a déja fait mention aux articles p rticuliers *des symptomes fébriles*, de quelle maniere convenable on doit arrêter le vomissement, le flux de ventre & les sueurs, qui sont trop abondants; il ne nous reste par conséquent à parler ici que de l'hémorragie du nez.

Des observations de pratique incontestables certifient qu'il se rompt quelquefois des vaisseaux artériels dans les narines avec tant de force & d'impétuosité, qu'il en coule plusieurs livres de sang en très-peu de temps, & que le vuide subit des vaisseaux est capable d'occasionner des défaillances & des convulsions. *Galien*, dont j'ai cité le fait admirable au §. 741. ayant prédit l'hémorragie qui survint conformément à son pronostic, & le sang qui couloit ayant atteint quatre livres & demie, fut d'avis de l'arrêter, sans attendre da-

vantage (g). Parmi les remedes usités à cet objet, plusieurs recommandent la saignée, afin de détourner par une révulsion heureuse, le sang qui dérive vers l'artere ouverte. Néanmoins, ce secours n'est pas toujours suivi du succès qu'on en attend, & nous en avons montré l'inefficacité aux *Commentaires* du §. 219. D'ailleurs, il est à appréhender que ce remede n'augmente le mal auquel on prétend s'opposer, & que la saignée qu'on ne pratique qu'après que le malade a perdu beaucoup de sang, ne rende encore plus grande la déplétion des vaisseaux & la foiblesse du corps. Elle ne peut avoir lieu qu'à l'égard des personnes jeunes & vigoureuses, qu'on sait être sujettes à de fortes hémorragies, dans la saison du printemps ou de l'été, pour diminuer sans crainte la quantité & l'impétuosité du sang. Tels sont les cas dans lesquels *Galien* y a eu fréquemment recours, & où il a arrêté tout de suite des hémorragies très considérables (*h*). Car dans le cas ci-dessus cité, il se servit

---

(g) Lib. de Prænot. ad Posthumum, cap. XIII. Charter. Tom. VIII. pag. 851.

(*h*) Lib. de Curandi ration. per venæ-section. cap. XI. Charter. Tom. X. pag. 440.

d'autres remedes, & non pas de la saignee. On lit dans *Hippocrate* que « les hémorragies du nez trop abondantes, subites & violentes, occasionnent le plus souvent des convulsions, que la saignée guérit & prévient (*i*) ». Tel est le sens que semble clairement présenter cet Aphorisme. Cependant *Galien* dans ses *Commentaires* le rend de la maniere suivante : « la saignée termine les hémorrhagies qui paroissent immodérées, & excessives, en la pratiquant durant l'écoulement du sang (*k*) ». La façon sentencieuse & laconique d'écrire d'*Hippocrate* a donné lieu à ces diverses interprétations. Le même axiome se retrouve encore dans *les Prénotions coaques*, où, à la place de βὶν ἀπολυθεῦντα βίαια πολλὰ ῥυέντα, il y est substitué βὶν ἀπολυθεῦντα, qui lui donne une signification différente, en ces termes : « la saignée guérit les grandes hémorragies du nez, lesquelles étant supprimées d'une maniere forcée, produisent quelquefois des convulsions (*l*) ». En effet, on évacue alors par

(*i*) Prædiction. Lib. I. Comment. III. n°. CXLVII. Charter. Tom. VIII. pag. 798.

(*k*) Ibidem.

(*l*) N°. CCCXXXVI. Charter. ibid. pag. 870.

la ſaignée les humeurs dont la ſuppreſſion ſeroit nuiſible, tandis que dans le premier cas la ſaignée augmentant le vuide des vaiſſeaux, rend poſitivement les convulſions plus conſidérables. Inſtruit de ces diſpoſitions, *Sydenham* qui reconnoît très-bien l'utilité de la ſaignée pour modérer ou arrêter l'hémorragie du nez dans les perſonnes en ſanté *(m)*, prévient qu'elle eſt peu profitable dans les fievres à l'égard de ces mêmes hémorragies critiques *(n)*.

Il convient de faire actuellement mention des ligatures des membres qui ſont capables de comprimer les veines, ſans faire une ſemblable impreſſion ſur les arteres. Ce moyen n'eſt point à négliger, puiſqu'il retarde le cours du ſang veineux vers le cœur, & retient beaucoup de ſang dans les veines, naturellement ſuſceptibles d'une grande dilatation; en ſorte que le concours de ces effets donne le temps à l'artere ouverte de ſe contracter par ſa propre élaſticité & de reſſerrer ſon ouverture. *Galien* vante au-

---

(*m*) Sect. VI. cap. VII. ubi de hæmorrhagia narium, pag. 360.

(*n*) Sect. I. cap. IV. Art. II. n°. III. ubi de narium hæmorrhagia, pag. 85. 86.

deſſus de tous les remedes uſités, les ventouſes qu'il faiſoit appliquer ſur l'hypocondre droit, quand le ſang couloit de la narine droite; & ſur l'hypocondre gauche, lorſque l'hémorragie du nez venoit du côté gauche. C'étoit là la derniere & ſon unique reſſource; toutes les fois qu'elle continuoit ſans relâche, malgré la ſituation droite du malade; le mêlange d'eau & de vinaigre qu'on lui faiſoit tirer par le nez, l'éponge trempée dans du vin miellé froid qu'on mettoit au front, & les ligatures des membres, on ceſſoit tout, pour appliquer une ventouſe ſur l'hypocondre droit, & l'hémorragie finiſſoit ordinairement (*o*).

Sydenham affirme en pluſieurs occaſions, s'être ſervi avec un plein ſuccès, des anodins, afin de calmer la vive raréfaction du ſang (*p*): puis après il ſe hâtoit de donner un purgatif pour empêcher le retour de l'hémorragie. C'eſt pourquoi, quand il voyoit des ſignes qui l'annonçoient, il étoit plus expé-

(*o*) Lib. de Prænotion. ad Poſthum. cap. XIII. Charter. Tom. VIII. pag. 851.

(*p*) Sect. I. cap. IV. Art. II. nº. III. ubi de narium hæmorrhagia, pag. 85. 86.

dicif dans les fievres aiguës à purger les malades, qu'il ne l'auroit fait en d'autres temps.

A l'expoſition de ces moyens doit naturellement ſuccéder mon expérience particuliere. Or, lorſque j'ai été conſulté pour des hémorragies conſidérables qui ne permettoient aucun délai, & qui avoient réduit les malades dans un épuiſement total, je me ſuis toujours bien trouvé d'une forte diſſolution de vitriol blanc, dans laquelle je trempe un bourdonnet que j'introduis le plus avant qu'il eſt poſſible dans le nez. Et voici la meilleure maniere de s'y prendre : on a une plume, dont le bout eſt couvert d'un petit linge fin & environné, qu'on a trempé dans la diſſolution de vitriol. Enſuite on l'enfonce doucement dans le nez, en ſorte qu'on pouſſe d'abord perpendiculairement juſqu'à la hauteur d'environ un demi-pouce. S'il paroît néceſſaire de l'inſinuer plus avant vers le goſier, on releve tant ſoit peu & avec ménagement la plume qu'on n'a point retirée de la narine, & qui ſe trouve directement ſur un plan horizontal, & on l'introduit ſelon le beſoin juſques à ce qu'on ſente une réſiſtance qui ne permette pas d'avancer ſans douleur & ſans

lésion. Cette opération achevée, on serre légérement les narines afin de retirer la plume & de laisser le linge qui est au bout. Sans ces précautions, il est difficile qu'on parvienne à atteindre le vaisseau ouvert avec le bourdonnet imprégné de particules vitrioliques. *Hippocrate* assigne à peu près la même méthode lorsqu'il indique « d'introduire peu à » peu une pierre astringente suffisamment amincie, de comprimer ensuite » extérieurement les narines, puis de » lâcher le ventre avec le lait d'ânesse » qu'on a fait auparavant chauffer, de » raser la tête & d'user de remedes ra- » fraîchissants, si la saison régnante de » l'année est assez chaude pour le per- » mettre (*q*) ».

Reste à présent à observer qu'il est des gens d'un esprit craintif & pusillanime, qui s'effraient à la plus petite hémorragie, & il ne faut pas trop compatir à leur terreur panique, & arrêter dans ces maladies imprudemment une hémorragie salutaire. Il n'y a certainement rien à craindre pour la vie du malade, tant que le pouls paroît plein,

(*q*) Lib. de Morbor. acutor. vict. Comment. IV. text. cv. Charter. Tom. XI. pag. 182.

la chaleur des extrêmités égale, & la rougeur des levres & du visage assez vive. Le danger ne commence à se manifester, que lorsque le pouls chancele & s'affoiblit, qu'on remarque une couleur changée & pâle, que les veines sont affaissées; alors il convient d'arrêter l'hémorragie qui devient excessive. De plus, on voit souvent qu'une hémorragie forte & subite occasionne une défaillance, laquelle fait tout de suite cesser l'écoulement du sang. C'est là l'effet d'un méchanisme naturel que l'art imite quelquefois dans la curation des maladies fort aiguës, dont on éteint la violence, & qu'on égorge, pour ainsi dire, par des saignées poussées jusqu'à défaillance.

§. 744. *Pour avoir la curation complette de toutes les especes de fievre ardente, on n'a qu'à joindre aux préceptes donnés, les regles générales assignées dans la cure des fievres aiguës & de leurs symptomes: on trouvera encore les autres éclaircissements qui manquent ici, aux chapitres concernant les maladies aiguës de chaque viscere en particulier, que nous décrirons dans la suite.*

Afin de ne pas trop grossir ces volumes & ne pas abonder en explications super-

flues, nous nous sommes attachés au *Paragraphe* précédent à traiter les symptomes principaux de la fievre ardente, parce qu'on a expliqué les autres dans la cure générale des fievres. Il a été recherché & redit en plusieurs endroits de cet ouvrage, le temps où il convient de faire manger le malade, la quantité & la force des aliments qu'on doit lui accorder. A l'égard des matieres morbifiques âcres & stimulantes qui constituent la cause physique du mal, on a vû de quelle maniere on doit les corriger ou les expulser des voies du corps, & par quels remedes convenables il faut résoudre l'épaississement des humeurs. Pour ce qui regarde leur coction & leur crise, nous avons montré comment on parvient à les préparer & à les exciter : rien n'est plus propre à aider les mouvements naturels des organes & à favoriser l'issue des matieres morbifiques, que de lubréfier les voies qu'elles doivent traverser, & à maintenir la force des vaisseaux qui les élaborent & leur redonnent la mobilité & la ténuité qui leur manquent. Nous avons amplement satisfait à toutes ces propositions. Il ne reste non plus aucun détail à ajouter à l'histoire & à la cure des principaux symptomes qui accompagnent les fie-

vres : nous avons appris à les diſtinguer les uns des autres, & enſeigné les différentes dénominations qui leur conviennent. Il eſt vrai que les fievres ardentes occaſionnent le plus ſouvent des maladies inflammatoires qui attaquent ſpécialement les viſceres. Alors il y a des particularités à obſerver & des indications ſpéciales qui concernent les parties affectées, à remplir. Qu'on liſe à ce ſujet les traités, ſur-tout de la phrénéſie & de la péripneumonie, auxquels on pourra conférer ce que nous dirons dans la ſuite des maladies aiguës qui ſont accompagnées d'une inflammation particuliere dans les principaux viſceres.

§. 745. *Les principes établis ſervent encore à l'intelligence des autres fievres aiguës particulieres, qu'on doit regarder comme les ſymptomes ou comme les effets d'une autre maladie aiguë.*

Si on ſuit l'enchaînement & l'ordre des préceptes énoncés, on verra d'abord que nous avons commencé par les fievres qu'on appelle ſynoques, qui parcourent leur temps ſans aucune intermiſſion : elles ſont vulgairement diviſées en putrides & non putrides, & l'éphémere eſt celle qui ſe termine en vingt-quatre heures; de là il paroît que toutes les

fievres continues ſont compriſes dans ces trois claſſes. Car ſi, conjointement avec la fievre, quelque viſcere notable ſe trouve attaqué d'une vive inflammation, la maladie ſe rapporte alors au genre de celles qui ſont fonciérement inflammatoires, dont nous parlerons dans la ſuite. Or, la fievre ardente eſt la plus grave & la plus dangereuſe de toutes les eſpeces de fievres qui, n'ayant point d'intermiſſion, ont pourtant des rémiſſions apparentes & des exacerbations fortes; il s'enſuit que leur curation que nous venons de tracer, doit donner une juſte idée du procédé curatif qui convient à toutes les fievres ſemblables & congéneres, dans leſquelles on ne remarque ni un aſſemblage ſi multiplié de ſymptomes, ni des accidents ſi funeſtes & ſi alarmants. D'ailleurs, la plupárt de ces fievres continues rémittentes ſont formées par des fievres intermittentes doubles ou prolongées, leſquelles, quand leur violence eſt réprimée, ſe changent ordinairement en intermittentes exquiſes ou vraies; en ſorte que ce qu'on a à dire dans l'hiſtoire & la curation des intermittentes, peut ſervir de ſupplément à ce qui manque ici.

A l'égard des autres variétés des fievres,

fievres, qu'on trouve chez les Auteurs, elles dépendent de quelques ſymptomes principaux qui les caractériſent, & dont elles tirent leur nom. On en a ſuffiſamment parlé dans l'hiſtoire des ſymptomes fébriles. Telles ſont les fievres ſingultueuſes, ſudatoires, *aſòdes*, à cauſe du dégoût & de l'anxiété que ſouffre le malade, épiale par le friſſon continuel qui l'accompagne, exanthémateuſe, &c. Toute la différence qu'on doit mettre dans la curation ne regarde que le ſymptome eſſentiel, d'où viennent ſon origine & le nom qu'elle porte. Au reſte, on ne doit pas confondre dans cette claſſe, une fievre aiguë d'un genre particulier qui ſuccede à une maladie inflammatoire, d'où elle dérive comme de ſa cauſe propre. C'eſt ainſi, par exemple, que le pus d'un abcès qui provient d'une pleuréſie, occaſionne quelquefois la fievre, qu'on ne peut guérir ſans la connoiſſance de la maladie primitive qui l'a précédée.

Voilà toutes les explications qui nous paroiſſent eſſentielles, & que nous nous ſommes propoſé de donner touchant l'hiſtoire & la curation des fievres. Pour rendre ce traité complet, il nous reſte l'expoſition des fievres intermittentes, qui ſont l'objet du chapitre ſuivant.

CHAPITRE SECOND.

DES FIEVRES INTERMITTENTES.

§ 746. *On a donné à la fin des exanthêmes fébriles* (§. 727.) *la définition des fievres intermittentes. Leur diagnostic est évident de lui-même, & leurs divisions en différentes classes sont si claires & si faciles, qu'elles ne proviennent que de l'intervalle du temps que les accès mettent entr'eux dans chaque espece : outre celles qui arrivent communément, j'en ai vu des septénaires exquises.*

IL a été dit au §. 727. qu'on appelle intermittentes, les fievres qui reviennent périodiquement, en sorte qu'on remarque une parfaite *apyrexie* ἀπυρεξία ou cessation de la fievre entre chaque accès. On voit par cette définition, combien il est facile de les reconnoître & de les distinguer des autres fievres, dont elles different essentiellement. Véritablement que, pour en avoir un diagnostic assuré, il faut que le Médecin ait observé deux accès, & le temps intermé-

diaire qui les ſépare. Car quelle que ſoit ſa ſagacité, il eſt très-difficile qu'il diſcerne au premier accès & tout de ſuite, ſi la fievre qui ſe développe eſt intermittente ou continue, de quelle eſpece même d'entre les intermittentes, quotidienne, tierce ou quarte. Quant à cet objet très-important pour la connoiſſance des fievres, nous y reviendrons bientôt, & nous propoſerons quelques éclairciſſements utiles, après avoir marqué en différentes claſſes la diviſion des fievres intermittentes.

Elle dépend du temps qui ſépare les accès. Dans la *quotidienne*, la fievre recommence & ceſſe tous les jours. Il y a une véritable *apyrexie* ἀπυρεξία ou intermiſſion entre chaque accès. Dans *la tierce*, le malade eſt attaqué de la fievre le premier jour de la maladie, il en eſt exempt au ſecond, & y devient pareillement ſujet le troiſieme jour; voilà le temps qu'elle occupe exactement *en prenant depuis le commencement d'un accès quelconque juſqu'à l'apparition du ſuivant* (r). En comptant depuis le premier jour de la maladie, ſi le ſecond accès ne ſe manifeſte que le quatrieme

(r) Sydenham, Sect. I, cap. v. pag. 96.

jour, la fievre devient quarte; quinte, lorsque l'accès ne survient qu'au cinquieme jour, & ainsi des autres, où l'on observe de plus longs intervalles de temps entre les accès périodiques. Ces divisions généralement adoptées dans le sens que nous venons d'expliquer, servent d'éternelle instruction & de langage ordinaire parmi les Médecins. Cependant le peuple en Allemagne confond & intervertit souvent ces dénominations. On nomme la fievre quarte, *derdendægsche koorts*, c'est à-dire, fievre qui revient le troisieme jour; & ils se fondent en cela, sur ce que le malade ayant passé deux jours sans fievre, elle revient le suivant, qu'ils regardent comme le troisieme. C'est pour la même raison qu'ils appellent la fievre tierce, *anderendæsche koorts*, c'est-à-dire, qui revient un jour & l'autre non. Les Médecins néanmoins sont communément en usage, soit à l'égard des fievres intermittentes, soit dans les autres maladies, quelles qu'elles soient, de compter depuis le commencement du mal; & voilà l'origine des noms dont on a qualifié chaque espece de fievres intermittentes.

Personne n'ignore que les fievres quotidiennes, tierces, & quartes, sont de-

venues très-fréquentes, tandis que les autres intermittentes, dont les accès ſont plus éloignés, paroiſſent fort rares. *Hippocrate* cependant parle des fievres qui reviennent le cinquieme, le ſeptieme & le neuvieme jour (*ſ*); & l'illuſtre Auteur de ces Aphoriſmes, dont on ne ſauroit ſuſpecter les lumieres ni la ſincérité, affirme avoir traité une véritable fievre ſepténaire. J'ai vu moi-même un exemple de fievre quinte, qui avoit été produite par une quarte, & qui ceſſa d'elle-même après le quatrieme accès. *Simon Schultzius* donne la deſcription d'une intermittente, dont les accès reparurent cinq fois conſécutives, tous les huit jours à la même heure, & accompagnés des mêmes ſymptomes (*t*). Le ſixieme accés, qui fut le dernier, ſurvint cinq jours après celui qui l'avoit précédé, & devança de trois heures celle à laquelle les autres s'étoient développé. Au reſte, il eſt bon de remarquer que cette fievre guérit preſque ſans le ſecours d'aucun remede; la nature excita des ſueurs & des urines abon-

(*ſ*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. 11. Charter. Tom. IX pag. 86.

(*t*) Miſcell. Curioſ. an. 4. & 5. pag. 58.

dantes, à la faveur desquelles le malade recouvra une parfaite santé. *Amat Lusitan* fait mention d'une fievre bien plus longue, dont un jeune Juif fut attaqué au commencement de l'hiver, laquelle ne finit qu'au milieu du printemps, ayant toujours des accès qui se manifestoient réguliérement & duroient près de quinze heures. Malgré leur longueur & leur violence, dès que chaque accès avoit fini, le malade étoit bien & paroissoit exempt de tout mal (*u*). Il y a une foule d'observations pareilles dans les ouvrages des Auteurs qui ont écrit ou recueilli les observations de Médecine, parmi lesquelles on trouve beaucoup de fievres intermittentes, dont les accès ont été encore bien plus éloignés que ceux que nous venons de rapporter. Cependant, de tous ces cas singuliers épars chez les Auteurs, le plus extraordinaire & le plus long dont il soit parlé, est la fievre décrite par *Pline* le Naturaliste, dont l'accès revenoit tous les ans; je veux dire que l'intervalle de chaque accès n'étoit rien moins qu'un an entier. « Le Poëte Antipater, » originaire de Sidon, étoit sujet après

(*u*) Centur. septim. curat. LXXV. pag. 767.

„ chaque année révolue, précisément
„ au jour de sa naissance, à un accès
„ de fievre intermittente exactement
„ marquée, à laquelle à la fin il suc-
„ comba, parvenu dans un âge avan-
„ cé. (*x*) „. *Schehkius* en a inséré
dans ses observations plusieurs aussi rares
& aussi particulieres (*y*). Quoi qu'il en
soit des faits attestés par ces Auteurs,
il est toujours vrai de dire que ces
sortes de fievres arrivent rarement;
on n'observe point communément des
intervalles si longs entre les accès.
Galien affirme n'en avoir jamais vu de
ce genre (*z*); les accès les plus éloignés
que la pratique lui ait fournis, revenoient
de cinq en cinq jours, & encore lui ont-
ils paru peu réguliers & incertains. *Tul-
pius* a néanmoins traité une fievre quinte
bien caractérisée, « dont les accès se dé-
„ clarerent manifestement tous les cinq
„ jours, pendant plus de dix-huit mois
„ consécutifs. Sans doute que ce long
„ intervalle entre chaque accès donnoit
„ moyen au malade de se refaire, car
„ son corps n'en devint visiblement ni

(*x*) C. Plin. Secund. Lib. VII. cap. 11.
(*y*) Observat. Medic. Lib. VI. pag. 745. 746
(*z*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. 11
Charter. Tom. IX. pag. 87.

» plus maigre ni plus affoibli (*a*) ».

Or, en divisant les fievres intermittentes suivant la longueur & la briéveté du temps qui sépare les accès, on a rendu leur connoissance la plus facile qu'elle puisse être, & leur différence ou leur distinction entr'elles, de l'évidence la plus claire. Véritablement que pour faire usage de cette méthode, il faut du moins attendre deux accès, tandis que *Galien* plus rigide & se renfermant dans des bornes plus étroites, prétend qu'au premier accès on peut connoître la nature d'une fievre intermittente, quelle qu'elle soit (*b*), & a osé dire que « le » Médecin qui ne sait point distinguer » au premier aspect & dès le premier » jour, une fievre tierce, d'une fievre » quarte, ne mérite point le titre dont » il se qualifie (*c*) ».

A cet effet, *Galien* propose les signes qui caractérisent individuellement la fievre *quotidienne* : « ce sont, selon lui, » une chaleur nécessairement humide

---

(*a*) Observat. Medic. Lib. III. cap. LI. pag. 269, 270.

(*b*) De Crisib. Lib. II. cap. IV. Charter. Tom. VIII. pag. 413.

(*c*) Ibidem, pag. 414.

„ & une certaine âcreté dont on ne „ s'apperçoit pas d'abord au toucher, „ & qu'on ressent bientôt en tenant la „ main quelque temps fixe sur le malade „ (*d*) „, la soif légere, des dévoiements abondants de pituite, un amas d'humeurs crûes qui inonde tous les couloirs, l'âge du malade, son tempérament, la saison & l'air tout à la fois humides. Outre cela, c'est une vérité constante que la chaleur qui accompagne la fievre quotidienne n'approche point, toutes choses étant égales, de la violence de celle qui se développe au milieu de l'accés d'une fievre tierce (*e*). Les signes qui différencient la tierce, consistent dans la vivacité & la durée du froid toujours plus grandes que dans la quotidienne, lequel se trouve encore accompagné ici de picotements incommodes (*f*); dans la lenteur du développement du pouls qui s'éloigne peu d'abord de son état naturel (*g*), & parvient vîte en une force & une véhé-

(*d*) Method. Medend. ad Glaucon, Lib. I. cap. VII. Charter. Tom. X. pag. 351.

(*e*) De Crisib. Lib. II. cap. V. Charter. Tom. VIII. pag. 414.

(*f*) Ibid. cap. III. pag. 411.

(*g*) Ibid. pag. 412.

mence extraordinaires ; dans la ſoif qui eſt intolérable ; dans la chaleur qui devient très-conſidérable, ſe fait également & vivement ſentir dans tout le corps juſqu'aux extrêmités, & qui cede bientôt après à celle de la main qui le touche ; dans la ſueur qui ſuccede ; dans la diarrhée & le vomiſſement bilieux qui ſe déclarent (*h*), dans le caractere même bilieux de l'urine. On eſt d'ailleurs d'autant plus fondé à ſoupçonner une tierce, que la ſaiſon conjointement eſt chaude (*i*), que le malade ſemble doué d'une conſtitution chaude (*k*) & bilieuſe, qu'il s'eſt antérieurement adonné à des travaux exceſſifs, qu'il a ſouffert de fortes veilles, des chagrins cuiſants, & une longue abſtinence. A l'égard de la fievre quarte, on a dit en une autre occaſion (§. 576.) que c'étoit un attribut de cette fievre ou un ſymptome pathognomonique, d'avoir au commencement que l'accès ſe déclare, *l'artere, pour ainſi dire, liée & comme retirée en dedans* (*l*) ; de plus,

(*h*) Ibid. pag. 410.
(*i*) Ibidem.
(*k*) Ibid. pag. 412.
(*l*) Ibid. pag. 411.

le froid qui y ſurvient eſt exempt de ces picotements ordinaires à la fievre tierce. Au lieu de reſſentir rien d'approchant, les malades ſe plaignent que “ toutes les „ parties de leur corps ſont glacées & „ immobiles, & leurs membres briſés & „ rompus juſqu'aux os (*m*) „. Le diagnoſtic en deviendra bien plus facile, lorſqu'on ſait que *le climat du pays qu'on habite eſt ſujet à ces ſortes de fievres* (*n*), qu'elles y ſont rebelles, fréquentes, épidémiques, & qu'on ſe trouve dans la ſaiſon de l'automne qui les favoriſe (*o*).

La ſimple conſidération de l'expoſé de ces ſignes, prouve le cas qu'on doit en faire pour diſtinguer chaque eſpece de fievre intermittente. Il eſt évident qu'un habile Médecin, verſé par une longue expérience dans la pratique de ſon art, trouve en eux un grand ſecours, & des notions utiles pour prédire l'intervalle de temps qui doit s'écouler juſqu'à l'accès ſuivant ; cependant il y auroit de l'imprudence d'y avoir une confiance aveugle; ces ſignes ſe con-

(*m*) Ibid. cap. IV. pag. 413.

(*n*) Ibid. pag. 413, 414.

(*o*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. 1. Charter. Tom. IX. pag. 90.

fondent souvent, on ne sauroit y reconnoître une précision exacte ; & quelles que soient les lumieres de l'art & la sagacité de celui qui l'exerce ; des prédictions hasardées feroient aisément accuser le Médecin d'ignorance, & la Médecine d'erreurs. Dailleurs, à quoi bon s'empresser vainement de prononcer à cet égard ? il n'y a aucun risque d'attendre, ni aucun avantage de précipiter son jugement, tandis qu'il est assurément plus sage & plus convenable de différer d'annoncer le caractere de la maladie, jusqu'à ce qu'un second accès le décele & le fixe d'une maniere incontestable. Ce n'est pas néanmoins que nous ne comprenions combien il est facile aux Médecins instruits par une longue pratique, de discerner le genre de la fievre dont ils voient le premier accès par la connoissance qu'ils ont de l'épidémie régnante.

Cette division ne regarde que l'intervalle du temps qui sépare les accès ; c'est pourquoi on en a établi une autre, respectivement à la durée plus ou moins longue de chaque accés. En conséquence, lorsque l'accès d'une fievre tierce commence & finit dans l'espace de douze heures, *Galien* veut qu'on

l'appelle *tierce exquiſe* (*p*) ; & s'il dure plus de douze heures, quoique le temps de l'intermiſſion ſoit toujours plus long, il la nomme *ſimplement tierce* , ſans ajouter aucune autre dénomination (*q*) ; car, quand l'accès eſt plus long que l'intervalle qui s'écoule entre le ſuivant, alors l'accès devient plus étendu , & il lui donne le nom de *tierce prolongée* (*r*). Qu'on ne penſe pas au reſte, que cette diſtinction ſoit ſeulement vocale & inutile. Bien des connoiſſances y ſont attachées, puiſqu'on verra dans la ſuite, qu'il y a des pronoſtics & des notions particulieres qui n'enviſagent que la tierce exquiſe, & qui ne conviennent ni à la tierce prolongée, ni à celle qui eſt ſimplement tierce.

Cependant les fievres intermittentes ne ſuivent pas toujours un cours ſimple & régulier ; il arrive quelquefois que les accès ſe redoublent, & qu'il s'en manifeſte un nouveau au jour intermédiaire ou intercalaire, ſans déranger l'ordre des autres ; alors ces fievres ſont,

---

(*p*) Ibidem.

(*q*) Epidemior. Lib. I. Comment. III. text. v. Charter. Tom. IX. pag. 91.

(*r*) De Medicin. Lib. III. cap. III. pag. 116.

ainſi qu'on les appelle, doubles, triples, &c. & réellement, à les examiner originairement, & dans leur marche réglée, on trouve autant de fievres intermittentes qu'il y a d'accès qui ſe correſpondent mutuellement: malgré leur enchaînement, on démêle aiſément ceux qui ſurviennent à la même heure & qui conſervent une analogie exacte, quant au nombre & à la véhémence des ſymptomes qui les compoſent. Selon ces principes, on diſtingue ſans peine la fievre quotidienne de la double tierce & de la triple quarte. En effet, il eſt viſible que le premier accès de la double tierce répond parfaitement au troiſieme, & que le ſecond devient en tout ſemblable au quatrieme. Quoique les accès de la triple quarte ſoient multiples, il eſt aiſé de les ſimplifier également, & de découvrir la correſpondance pareille & l'ordre uniforme qu'ils gardent entre eux. Cette comparaiſon rend leur différence ſenſible, puiſqu'il eſt conſtant que les accès de la quotidienne n'ont point de diſparité, marchent dans le même ordre, & ſe reſſemblent tout-à-fait. *Celſe* paroît pourtant avoir négligé cette diſtinction eſſentielle de la double tierce d'avec la quotidienne, dont il regarde

la double tierce comme une variété ou une espece particuliere (*s*).

Voilà en quoi consistent ordinairement les accès doubles ou triples des fievres intermittentes ; il est très-rare, mais néanmoins on voit quelquefois que l'accès double n'arrive point au jour intercalaire : ce jour, par exemple, dans la tierce reste en son intégrité, le malade jouit de son repos complet ; & tandis qu'il ne devroit se déclarer qu'un seul accès le troisieme jour, il s'en manifeste distinctement deux, qui se succedent l'un à l'autre ; & le second & le quatrieme jour se passent dans le calme & dans une cessation parfaite de la fievre ἀπυρεξία. En ce cas un troisieme accès qui se développeroit le jour intercalaire, au lieu de rendre la tierce double, formeroit une triple tierce, que *Galien* assure avoir clairement rencontrée (*t*). Ces sortes de fievres ont par cette multiplicité d'accès, une irrégularité qui cause beaucoup de trouble dans leur développement & d'embarras dans leur observation. D'ailleurs la longue durée ou la continuité de la fievre semble alors les

(*s*) Sect. I. cap. v. pag. 97. 98.

(*t*) De Crisib. Lib. II. cap. IX. Charter. Tom. VIII. pag. 420. 421.

rapprocher du caractere des fievres continues, comme on l'expliquera dans la suite au §. 748.

§. 747. *On ne doit pas ignorer qu'on donne le nom en général de fievres de printemps, à celles qui regnent depuis le mois de Février jusqu'en Août; & celui de fievres d'automne, quand elles naissent au mois d'Août & finissent en Février. Cette distinction est nécessaire par rapport à leur caractere, à leurs symptomes, à leur terminaison, à leur durée, & à leur traitement divers; dailleurs il est ordinaire que l'une chasse l'autre.*

Après avoir fait mention des divisions particulieres des fievres intermittentes qui sont fondées sur la durée & l'intervalle des accès, il convient d'en venir à la division générale, qui provient de la saison de l'année où elles se déclarent. Lorsqu'il sera question *des maladies épidémiques*, on verra qu'on reconnoît principalement deux temps précis dans l'année, le printemps & l'automne; ou du moins aux environs de ces deux saisons, où le caractere des maladies change, & où il se déploie un principe morbifique nouveau & singulier,

qui domine dans toutes celles qui surviennent alors. *Sydenham*, instruit par des observations exactes, a découvert que les fievres intermittentes, ainsi que toutes les autres maladies qui se répandent d'une maniere épidémique, commencent à se développer au mois de Février ou au mois d'Août (*u*). Il a appellé les premieres, maladies de printemps, & les autres, maladies d'automne. Conséquemment à cette observation, les fievres qui se développent, dit-il, au mois de Février, continuent à sévir jusqu'à ce qu'elles fassent place à celles d'automne (*x*), & tour-à-tour ces dernieres cessent quand les premieres renaissent (*y*). Il s'ensuit donc qu'on doit s'attendre, vers le milieu de Juin ou au commencement de Juillet, que le nombre des maladies du printemps diminue, & qu'elles disparoissent bientôt entiérement, & que pareillement, au mois de Janvier, les fievres d'automne s'éteignent tout-à-fait. Voilà pourquoi les mois de Juin & Juillet sont réellement ceux, toutes choses étant égales, où il regne le moins

(*u*) Sect. I. cap. v. pag. 97. 98.
(*x*) Ibid. pag. 100. (*y*) Ibid. pag. 101.

de maladies. Et comment pourroit-il être autrement, puisque les maladies de printemps se dissipent alors, & que celles d'automne ne se sont point encore manifestées? Il arrive cependant, qu'il paroît quelquefois certaines fievres, entre le printemps & l'automne, lesquelles ne se répandent pas ordinairement beaucoup, & appartiennent aux maladies du printemps ou de l'automne, suivant que l'on se trouve plus près de l'une de ces deux saisons. *Sydenham* remarque à ce sujet, que les fievres qui deviennent épidémiques se dévéloppent plutôt (*z*), sur-tout celles d'automne, qui se manifestent alors au milieu de Juin (*a*). Tandis que leur nombre & leur intensité sont moins grands, elles paroissent plus tard, c'est-à-dire, au mois d'Août ou au commencement de Septembre. Il arrive même qu'elles viennent quelquefois plus tard, & je les ai vues ne se développer qu'à la fin de Septembre. Par une raison inverse, ces fievres sont, suivant *Sydenham*, d'autant plus nombreuses & redoutables, qu'elles commencent plu-

(*z*) Sect. I. cap. v. pag. 97. 98.
(*a*) Ibid. pag. 98.

tôt (*b*). Aussi en l'année 1661. où les fievres quartes régnerent fréquemment, elles se déclarerent avant la fin de Juin.

Cette distinction est absolument essentielle, puisque, quoiqu'elles portent le même nom & observent le même type, il y a pourtant une grande différence à faire dans les symptomes & dans la curation, suivant qu'elles concernent les fievres du printemps ou celles de l'automne. Voilà pourquoi *Sydenham*, dont la pratique étoit étayée sur une longue expérience, estime que *ces fievres dépendent d'un principe différent, & doivent être essentiellement distinguées* (*c*). Si on manque de faire cette différence, il n'y a rien de certain dans le pronostic qu'on porte, & rien de solide dans la curation qu'on se propose. En effet, peut-on méconnoître l'influence de la saison qui vient de s'écouler, sur l'économie animale? n'est-il pas visible que dans le printemps, la chaleur modérée de l'atmosphere tend à résoudre les humeurs lentes & visqueuses que l'inaction du corps & le froid de l'hiver ont retenues & accumulées dans les petits vais-

(*b*) Ibidem. (*c*) Ibid. pag. 100.

ſeaux ; & ne s'enſuit-il pas de là ,que la conſtitution de l'air & la fievre elle-même conſpirent enſemble à détacher & à réſoudre la matiere fébrile ? A cette effet ſalutaire concourent encore les ſucs des végétaux qui commencent à germer, & qu'on emploie tout à la fois ſous la forme & d'aliments & de remedes. Toute la nature ſe reſſent alors de ces heureux changements, & reprend une nouvelle vigueur. Les troupeaux languiſſants depuis long-temps dans les bergeries paiſſent avec plaiſir dans les prés, choiſiſſent les herbes qui leur ſont propres, broutent avec avidité le chiendent, dont le ſuc nouveau les purge, & évacue de leur corps toutes les matieres épaiſſes & détériorées qui s'y ſont ramaſſées pendant l'hiver. Bientôt leur ſang épuré, leur chair plus blanche, ſont les indices d'une meilleure ſanté ; leurs vaiſſeaux filtrent une graiſſe plus fine & plus abondante, & un lait délicieux, qui devient un remede excellent & efficace à tout le genre humain. Quel contraſte ne remarque-t-on pas dans l'automne ? Tous les corps paroiſſent épuiſés & deſſéchés par les chaleurs vives de l'été. Les particules les plus fluides des liqueurs animales ſe trouvent diſſipées, les humeurs

acquierent une tenacité & un épaiſſiſſement notables, la bile contracte une acrimonie & une viſcoſité plus grandes, la température de l'air devient encore inégale & très-variable; en ſorte que les gens qui ſupportent impatiemment la chaleur du jour, n'ayant pas l'attention de ſe couvrir ſuffiſamment le matin & le ſoir, s'expoſent à un air froid & mal ſain qui leur occaſionne diverſes maladies. Or, ſi les perſonnes en ſanté en ſont ſi fréquemment ſurpriſes & dangereuſement affectées, que ne doivent pas craindre les convaleſcents peu ſoigneux de ſe garantir des impreſſions du froid qui croît ſenſiblement tous les jours, & qui eſt ſi ſouvent la cauſe de leur rechûte? Ces conſidérations ſuccintes montrent évidemment la différence réelle de ces deux ſaiſons, & on doit plauſiblement en conclure, que les fievres d'automne different eſſentiellement de celles du printemps, ont un plus mauvais caractere, & guériſſent plus difficilement.

Il eſt encore concluant qu'on trouve une grande différence entre ces fievres, « par rapport à leur caractere, à leurs » ſymptomes, à leurs terminaiſons, à » leur durée, & à leur traitement ».

Réellement on éprouve pour l'ordinaire, que les fievres intermittentes du printemps ſont toujours ſalutaires, & rarement opiniâtres & de longue durée. Souvent étant mal ſoignées, traitées même par une méthode peu réfléchie, & attaquant des gens foibles & avancés en âge, on n'a preſque jamais obſervé qu'elles ſoient devenues alarmantes & mortelles (*d*); tandis que les fievres intermittentes d'automne ſujettes à des redoublements & à des accès fort longs, imitent le cours des fievres continues, ne ſont jamais exemptes de danger (*e*), ainſi que nous le démontrerons au *Paragraphe* ſuivant (*f*), & deviennent preſque toujours mortelles pour les vieillards & les perſonnes d'un tempérament vicié & cacochyme. Ces fievres, & principalement les quartes, durent ſouvent des mois entiers, & quelquefois juſqu'au printemps prochain; elles ſont fréquemment accompagnées d'obſtructions, de duretés au bas-ventre, d'hydropiſie, de cachexie, &c. & de bien d'autres fâcheux ſymptomes, dont les fievres de printemps ſont ordinai-

(*d*) Ibidem.

(*e*) Ibid. pag. 100.

(*f*) Ibid. pag. 101.

rement exemptes, ou dont elles ne ſont ſuivies que très rarement (*g*). Voilà donc démontré que les fievres intermittentes du printemps & de l'automne ſont différentes à ces égards; mais elles different encore par le traitement divers qui leur convient ſpécialement. D'abord on éprouve communément, que les fievres du printemps n'ont preſque pas beſoin de remedes, & qu'étant livrées à elles-mêmes, la nature toute ſeule en opere la guériſon (*h*); au lieu que celles d'automne donnent beaucoup de peine, & réſiſtent aux remedes les mieux indiqués, comme on le verra plus bas lorſque nous en décrirons la curation. En outre, elles ſont plus ſujettes à redoubler au jour intercalaire, que celles du printemps, dont les ſymptomes ordinaires, comme les nauſées, le vomiſſement, l'anxiété, paroiſſent plus légers & de moindre durée. Au ſurplus, les fievres quartes, qui ſont les intermittentes les plus longues & les plus rebelles, dominent communément en automne (*i*): les tierces y dégénerent fréquemment,

(*g*) Ibid. pag. 101. 102.
(*h*) Sydenh. Sect. I. cap. v. pag. 100.
(*i*) Ibid. pag. 102. 103. 104.

ce qui n'arrive jamais aux tierces du printemps (*k*). C'eſt pourquoi *Hippocrate* dit, avec fondement, que *les fievres quartes d'été finiſſent pour l'ordinaire bientôt, tandis que celles d'automne continuent long-temps* (*l*). Enfin, en enviſageant toutes les maladies en général, ce grand maître reconnoît *qu'elles deviennent en automne accompagnées d'un danger éminent, de ſymptomes véhéments & preſque toujours mortels; tandis qu'elles ſont dans le printemps ordinairement bénignes, & rarement mortelles* (*m*).

Les explications précédentes prouvent irrévocablement, qu'on doit néceſſairement admettre une différence notable entre les fievres intermittentes d'automne & celles du printemps: on peut dire même davantage; leur nature eſt ſouvent ſi oppoſée, que *les unes chaſſent les autres* (*n*). *Galien* n'a-t-il pas remarqué que la fievre tierce non exquiſe, *qui commence en automne, dure juſqu'au printemps.*

(*k*) Ibid. pag. 104.

(*l*) Aphoriſm. Sect. II. n°. xxv. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 68.

(*m*) Ibid. Sect. III. n°. ix. pag. 98.

(*n*) Sydenh. Sect. I. cap. v. pag. 100, 101, cap. 102.

printemps (*o*). Il conſte, par des expériences journalieres, que la plupart des fievres d'automne ne finiſſent qu'au printemps. A quoi paroît-il probable qu'on doive attribuer ces phénomenes ? Eſt-ce à la chaleur tempérée de l'air qui naît & ſe répand au printemps ? elle jouit véritablement d'une vertu active & vivifiante, qui ranime merveilleuſement les forces abattues & languiſſantes des perſonnes énervées & affoiblies par des longues maladies. Quelque favorable que paroiſſe cette température douce & modérée de l'air, ces heureux effets ſemblent vraiſemblablement provenir du changement de la conſtitution de l'air, qui ceſſe d'être propre au développement & à la propagation des maladies d'automne. *Sydenham* a obſervé, « à l'égard même des » fievres tierces du printemps, que lorſ» qu'on a mal-à-propos recours à la ſai» gnée & à la purgation, qu'on preſcrit » un régime peu convenable, on irrite » le mal au point de le voir durer juſ» qu'au temps que les fievres d'automne » ſe déclarent. Alors les premieres diſ-

(*o*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. x. Charter. Tom. X. pag. 352.

» paroiſſent, parce que la conſtitution » nouvelle & régnante de l'air eſt dia- » métralement oppoſée au principe qui » les entretient (*p*) ». Cependant il ſemble au contraire que l'inégalité de la température de l'air au commencement de l'automne & le froid qui croît tous les jours, devroient concourir à augmenter les diſpoſitions morbifiques qui ſe trouvent développées, & non pas les détruire & les éteindre entiérement. Donc ce n'eſt pas cette cauſe qui opere la guériſon des fievres tierces du printemps qui ſe continuent juſqu'en automne; mais plutôt la révolution réelle qui ſe fait naturellement dans cette ſaiſon, & l'état foncier de ſa conſtitution qui engendre des maladies tout-à-fait différentes.

§. 748. *On voit ſouvent au commencement de l'automne, que la longueur & le redoublement des accès rendent les fievres intermittentes parfaitement ſemblables aux fievres continues, quoique leur caractere & leur curation ſoient tout-à-fait différents.*

Celſe nous apprend que « les accès

(*p*) Sect. I. cap. v. pag. 100.

» des fievres intermittentes devenant
» forts, se joignent & se confondent
» tellement, qu'on ne peut reconnoître
» ni le temps de leur durée ni celui de
» leur terminaison (*q*.) »; en sorte
qu'en ne trouvant jamais le malade
exempt de fievre, les Médecins inappliqués prennent l'intermittente pour
une continue., & emploient inconsidérément dans le traitement les remedes
indiqués dans les fievres continues inflammatoires. On peut aisément se méprendre à cet égard, mais plus difficilement lorsque la fievre s'est clairement
annoncée avec le type d'une fievre intermittente réguliere, & qu'elle dégénere
ensuite en fievre continue par la longueur & le redoublement de ses accès.
Car ces changements ne sont pas extraordinaires; *Sydenham* les a vu arriver après le quatrieme accès dans
une certaine constitution épidémique
où ils furent fréquents (*r*). En ce cas,
il est aisé de s'assurer de la nature de la
fievre intermittente, lorsqu'elle paroît en
premier lieu sous une forme réguliere;

(*q*) De Medicin. Lib. III. cap. III. pag. 117.
(*r*) Epistol. responsor. I. ad ann. 1678. pag. 375.

tandis que la difficulté est beaucoup plus grande, quand au commencement on ne remarque aucune intermission sensible dans son cours. En ces dernieres années que les fievres intermittentes ont été si nombreuses dans cette Ville, j'en ai vu plusieurs qui se sont ainsi masquées sous l'apparence de fievre continue. *Sydenham*, dont les conseils sont d'instructions solides, avertit sagement à ce sujet, « d'observer au commencement „ des saisons que les fievres intermit„ tentes se déclarent, (sur-tout dans les „ épidémiques qui paroissent en au„ tomne) de se rappeller, dis-je, „ qu'il est très-difficile d'en reconnoître „ le type dès les premiers jours de leur „ invasion. Elles se manifestent en effet „ sous la forme d'une fievre continue; „ à moins que d'y apporter une grande „ attention, on ne remarque qu'une „ légere remission, laquelle finit pour„ tant peu à peu par une intermission „ parfaite, & alors on découvre le type „ de la fievre qui répond exactement à „ la saison (*f*) „.

Ainsi, après être parvenu à démêler la constitution épidémique dominante,

(*f*) Sect. I. cap. v. pag. 104.

quelque longs & multipliés que soient les accès, & quelle ressemblance que puisse avoir le cours de la fievre intermittente avec celui d'une continue, il est sûr qu'on reconnoîtra que ce n'est néanmoins qu'une intermittente. Il suffit même, pour lever tout doute, qu'on traite en même temps plusieurs malades attaqués de fievres doubles tierces ou triples quartes, dont les accès soient distincts & séparés par une intermission apparente. D'ailleurs, dans ces sortes de fievres, en voyant arriver une remission sensible & puis après un redoublement considérable, on sait qu'elle n'appartient ni à la classe des fievres synoques, ni à celle des continues aiguës ; en sorte qu'on ne peut la ranger que parmi les continues remittentes qui proviennent, comme il a été dit ci-devant au §. 738. d'une continue simple conjuguée avec une fievre intermittente. Il semble conséquent & probable de là, que la chaleur de l'atmosphere est la cause principale du changement des fievres intermittentes en continues. Ce raisonnement paroît d'autant plus vrai, que l'expérience prouve que l'action des remedes échauffants produit le même effet, comme il sera démontré plus bas à la

curation des fievres intermittentes ; il n'eſt donc pas étonnant que la chaleur de l'atmoſphere agiſſe immédiatement de la même maniere. De plus, l'on voit conſtamment que les fievres remittentes ne naiſſent ordinairement que dans les temps que les intermittentes deviennent épidémiques ; & nous avons déja dit au *Paragraphe* précédent, qu'on les reconnoît clairement, parce qu'elles ſe répandent & ſe manifeſtent plutôt, quelquefois au milieu de Juin où il regne encore une grande chaleur dans l'air. Et ce qui vérifie davantage ces juſtes inductions, c'eſt que plus on s'avance vers l'hiver, plus le nombre des intermittentes régulieres augmente, & celui de ces eſpeces de continues diminue. Voilà pourquoi *Sydenham* établit d'une maniere lumineuſe, qu'on obſerve ces fievres en apparence continues, *dès que les fievres intermittentes commencent à ſe manifeſter* (*t*).

On voit par-là combien il eſt eſſentiel de ne pas ſe tromper dans ces combinaiſons de fievres, & de rapporter ces fauſſes continues dans l'ordre des vraies fievres intermittentes ; car l'erreur

(*t*) Ibidem.

dans le diagnoſtic influe ſur le traitement. Sous l'apparence de continues, on peut inſiſter ſur la ſaignée & ſur les autres remedes qui tendent à diminuer les forces, leſquels cependant ne ſont gueres avantageux contre ces fievres, qui ſont de véritables intermittentes. Il faut, ſans balancer, preſcrire les mêmes remedes convenables aux intermittentes régulieres, auxquelles la ſaignée & les autres relâchants qui affoibliſſent, deviennent poſitivement contraires, ainſi qu'on l'expliquera dans la ſuite, à l'article de la curation. *Sydenham*, toujours exact à ce précepte, ne balançoit pas même à faire donner du quinquina (*u*), & le ſuccès répondoit à ſon attente; preuve certaine que ces ſortes de fievres ſont du genre des intermittentes, puiſque le quinquina ne convient point dans les fievres qui ſont véritablement continues.

§. 749. *Les fievres intermittentes commencent par des bâillements, des alongements, une laſſitude, un abattement, un froid, une horreur, un friſſon, un tremblement, la pâleur des extrêmités,*

(*u*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. pag. 383.

la respiration très-difficile, des anxiétés, des nausées, des vomissements, par un pouls vîte, foible, petit, & par une soif considérable; plus ces accidents sont véhéments & nombreux, plus la fievre est fâcheuse, & la chaleur qui leur succede, vive, & les autres symptomes mauvais. Voilà le premier degré des fievres intermittentes, qui répond à l'accroissement des continues, & qui est le plus dangereux de tous les temps que dure l'accès. L'urine est alors pour l'ordinaire crûe & ténue; par l'ouverture du cadavre des personnes mortes dans ce premier temps de la fievre intermittente, après beaucoup d'oppression, de soupirs, & de langueur, j'ai trouvé un sang épais, embarrassé dans les vaisseaux des poumons: le pouls dans cet état est toujours petit, fréquent & déréglé. Harv. Exerc. Anatom. Chap. XVI.

Il convient actuellement d'en venir à l'explication des phénomenes qui paroissent au commencement de l'accès des fievres intermittentes, de suivre progressivement son accroissement, par lequel il parvient peu-à-peu au plus haut degré de sa violence; après quoi il diminue insensiblement & se termine

par une parfaite apyrexie ἀπυρεξίαν, où par la cessation de la fievre. Voilà la marche générale de tous les accès; les symptomes énoncés au texte de ce *Paragraphe* arrivent également au premier accès dont sont surpris les gens auparavant en santé, ainsi qu'à tous les accès que souffrent consécutivement les malades qui en sont attaqués : les uns & les autres, avant l'apparition de l'accès & après qu'il s'est éclipsé, semblent jouir d'un corps sain & exempt de mal.

Pour l'ordinaire, les premiers symptomes qui paroissent, sont des bâillements & des alongements, à la faveur desquels tous les membres s'étendent, & leur mouvement successif est suivi le plus souvent d'une certaine sensation agréable. Bientôt après, le malade ressent une lassitude universelle, une pesanteur extrême, un abattement général qui ne lui permet pas de soutenir son corps. Dans le même temps les ongles commencent à pâlir, & cette pâleur rémarquable est un signe univoque, dans les quartes, de l'accès qui se développe. Ensuite la même pâleur se répand & s'observe à l'extrêmité du nez, aux doigts des pieds & des mains, aux levres & aux angles des yeux. Sur le champ le froid

s'empare du corps, & tous les membres sont fortement secoués, tout comme si on y avoit jeté de l'eau froide pardessus. Voilà le commencement ou le premier degré de la fievre intermittente que *Sydenham* a appellé *le temps de l'exhorrescence* (*x*). La raison de ce nom vient de ce que « la matiere fébrile, jusqu'a-
» lors retenue &, pour ainsi dire, as-
» similée dans la masse du sang, dé-
» sormais plus libre, turgescente, &
» dégagée, devient non seulement utile
» au corps; mais étant douée d'une per-
» versité irritante & nuisible, émeut
» tous les principes du sang, & attaque
» toutes les forces de la nature. Il s'en-
» suit de ce combat mutuel, que tous
» les organes de concert & mis en jeu
» par une espece d'instinct & d'une ma-
» niere spontanée, cherchent à se dé-
» livrer de cette matiere fébrile, si en-
» nemie de leur fonction, & excitent
» dans le corps des frissons & des froids,
» qui sont l'indice & la marque de leur
» aversion & de leurs efforts. Ces effets
» naturels sont produits à peu près de
» la même maniere que nous voyons
» naître des frissonnements & de l'hor-

(*x*) Sect. I. cap. v. pag. 93.

„ reur aussi-tôt que des personnes déli-
„ cates & trop sensibles ont pris quelque
„ potion purgative, ou qu'on a avalé
„ imprudemment quelque poison (*y*) „.
Tout de suite ou peu de temps après, succede le tremblement presque universel de tout le corps, lequel commence, dans la plupart, par des mouvements accélérés & alternatifs des mâchoires qui s'éloignent & se rapprochent avec vîtesse; & dans ces chocs mutuels, les dents s'aheurtent quelquefois si violemment, que je les ai vues s'ébranler & tomber en un vieillard attaqué de fievre quarte, qui les avoit auparavant très-solides & fermes. Il arrive souvent dans ces maladies que ce tremblement dure longtemps par tout le corps, & que les secousses vives & involontaires des muscles fatiguent considérablement les malades; en sorte que l'accès étant fini, il reste une foiblesse extrême & une douleur accablante dans tous les membres, qui leur permet à peine de les remuer. J'ai vu une jeune fille, dont le genre nerveux étoit doué d'une sensibilité extraordinaire, attaquée d'une tierce d'automne, laquelle, après quelques accès, avoit

(*y*) Ibidem.

dégénéré en fievre quarte ; je l'ai vue, dis-je, dans cet état, n'avoir pas la force de se soutenir : comme il sembloit qu'elle ne pouvoit point y résister, je lui ordonnai le quinquina, dans l'intention de la fortifier, & l'effet de ce remede fut de dissiper merveilleusement ces tremblements terribles qui faisoient craindre pour sa vie. Véritablement la fievre quarte persista encore tout l'hiver, mais d'une maniere douce, pour disparoître d'elle-même aux approches du printemps. Ainsi le froid des fievres est illimité ; il devient quelquefois si violent & si dangereux, principalement aux gens avancés en âge, qu'il occasionne une roideur & une immobilité si grandes dans les membres, qu'il ne leur est pas possible de les ployer.

L'énumération simple des autres symptomes rapportés établit suffisamment le trouble des esprits & l'interruption de leurs mouvements. On l'a abondamment prouvé aux §. 627. & 660. qui traitent *du tremblement & de la débilité fébrile.* Outre l'irradiation interrompue des esprits animaux, il est constant que les fonctions vitales sont notablement dérangées : puisque le froid des extrêmités suppose, comme on l'a dit au

§. 621, que le frottement des molécules humorales entr'elles & leurs chocs mutuels contre les parois des vaisseaux, est affoibli & diminué; que le cours des liqueurs est ralenti & arrêté aux extrêmités du corps; de là il s'ensuit, par un enchaînement inévitable d'effets, que les contractions du cœur sont plus foibles, qu'il ne peut point se vuider entiérement de la colonne du sang qu'il contient, & que par conséquent le cervelet ne sauroit filtrer une quantité suffisante de fluide nerveux. Or, lorsque les veines sont resserrées par l'action du froid, & pressées par les contractions involontaires & déréglées des muscles, qui se trouvent atteints de tremblement, elles accélerent le cours du sang qu'elles contiennent, vers le ventricule droit du cœur; cependant il est clair que le cœur en ces moments, dont les contractions sont plus foibles, ne peut chasser dans les arteres qui lui opposent une plus grande résistance, toute la colonne de sang qu'il a reçu, lequel est nécessité de s'arrêter & de s'amasser en plus grande partie dans le ventricule droit, le sinus veineux & dans les poumons, d'où naissent les anxiétés (voyez le §. 631.) & les efforts

de respiration que les malades font afin de frayer un passage plus libre à travers le poumon, au sang qui vient du ventricule droit, pour arriver au ventricule gauche du cœur. Néanmoins, quels que soient ces efforts, le poumon étant gorgé & rempli de sang, ne peut que difficilement se dilater par l'air qui y est introduit dans l'inspiration; voilà pourquoi, malgré ces moyens naturels, la respiration continue à se faire d'une maniere très-pénible. Bien plus, le cœur étant continuellement irrité par le cours du sang qui dérive du poumon & qui s'amasse autour du ventricule droit, bat avec une vîtesse extraordinaire; de là viennent les pouls fréquents, foibles & petits, parce que la quantité du sang que le cœur est capable de pousser dans les arteres, à chaque pulsation, est trop petite & ne sauroit suffire à dilater davantage leurs parois. Ces phénomenes ont été expliqués ci-dessus aux *Commentaires* du §. 576. Enfin le dérangement des fonctions vitales est encore suivi de la lésion des organes qui servent aux fonctions naturelles, puisqu'il est ordinaire dans ce premier temps de la fievre intermittente, de voir survenir presque

toujours des nauſées & des vomiſſements. La ſoif qui ſe déclare alors, paroît très-conſidérable, & la raiſon en eſt évidente, ſi on fait attention à la ſtagnation des humeurs arrêtées aux extrêmités du corps, à la collection & à l'imméabilité du ſang ramaſſé autour du cœur & du poumon, puiſqu'on a prouvé aux *Commentaires* du §. 636, que l'imméabilité des humeurs devient une des cauſes principales de la ſoif fébrile.

On ne doit pas être étonné que cette ſuite de ſymptomes énoncés ſe manifeſte aux fievres intermittentes, plus fréquemment qu'aux fievres continues, où il n'arrive que rarement, ou preſque jamais, des froids ſi violents & ſi longs ; & ſi vous exceptez quelques fievres continues, qui ſont extrêmement aiguës, il n'eſt aucune d'elles dont la vivacité & l'accroiſſement ſoient ſi rapides que le paroît un accès de fievres intermittentes. Voilà pourquoi tous ces ſymptomes, qui ſont ſi éminents ici, ſe développent rarement en ſi grand nombre, ni d'une maniere ſi violente au commencement des fievres continues. On pourroit donc diſtinguer par-là le premier jour, en forme de ſupplément d'indices, la fievre intermittente d'avec

la continue. C'eſt ce qui a fait dire à *Galien*, que " les fievres qui s'annoncent „ par des friſſons ſemblent devoir être „ regardées du nombre de celles qui ſont „ ſujettes à des retours réguliers ; „ (z) il arrive néanmoins quelquefois, que le premier accès des fievres intermittentes eſt léger & exempt de ſymptomes véhéments.

Ainſi, pour revenir à nos premiers principes, nous avons dit au §. 3, qu'une maladie en général eſt d'autant plus grande, que le corps s'éloigne davantage de l'état naturel de ſanté ; il s'enſuit viſiblement de-là, que plus les ſymptomes décrits, qui accompagnent la fievre intermittente, ſont violents & nombreux, plus cette fievre eſt fâcheuſe & redoutable. D'ailleurs, par une juſte proportion, on obſerve toujours que le froid, le tremblement & la pâleur déſignent par leur intenſité, celle de la chaleur & des autres ſymptomes qui les ſuivent. Dans leur marche ſucceſſive, leur rapport & leur degré de force ſont exacts, à moins que le malade ne périſſe dans le temps

(z) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. v. Charter. Tom. X. pag. 349.

du froid, & termine ainſi le cours des autres ſymptomes ſubſéquents. Car ; quelle que ſoit la cauſe phyſique qui produit l'accès de la fievre intermittente, d'abord qu'elle commence d'agir, elle trouble les fonctions vitales, dérange le pouls, leſe la reſpiration & altere la chaleur animale qui en réſulte. En conſéquence, plus l'action de cette cauſe eſt violente, plus la nature eſt néceſſitéé de redoubler ſes efforts pour la ſurmonter, pour la chaſſer des voies du corps, ou la réduire du moins dans un état à ne pouvoir lui nuire, & où ſon activité ſoit totalement émouſſée. Or, quels ſont les indices des efforts de la nature qui milite & ſe déploie contre la cauſe morbifique, ſi ce n'eſt l'augmentation de la circulation & la vîteſſe du pouls qui ſe manifeſtent ſenſiblement, & à la faveur deſquelles elle dévelope ſon efficacité ? Il paroît inconteſtable par-là, qu'une chaleur vive doit toujours & néceſſairement ſuccéder au froid conſidérable d'une fievre intermittente ; remarquez d'ailleurs, relativement aux explications précédentes, que dans un froid fébrile violent, le ſang s'arrête preſque, & s'amaſſe dans les gros troncs veineux, ſitués autour du

ventricule droit du cœur, dans les ſinus veineux & progreſſivement dans le poumon ; ſa ſtagnation l'induit à s'épaiſſir & à former des véritables concrétions ; en ſorte qu'il ne reſte plus que la partie la plus fluide du ſang qui ſoit capable de circuler, les globules rouges s'uniſſent & adherent enſemble. Or, dès que les obſtacles que le ſang trouve aux dernieres extrêmités des vaiſſeaux artériels commencent à diminuer, le cœur pouſſe avec beaucoup plus de force le ſang, lequel ſouffre & procure un frottement bien plus grand aux détroits des arteres qui communiquent avec les ramifications veineuſes, d'où naît & eſt produite une augmentation de chaleur (voyez le §. 675), juſqu'à ce que les molécules épaiſſies du ſang aient repris leur fluidité, que la cauſe morbifique de l'accès ait été domptée ou expulſée, & que l'ordre & l'égalité de la circulation ſoient tout-à-fait rétablis.

On peut par conſéquent enviſager les fievres intermittentes ſous deux points de vue différents. D'abord on obſerve les phénomenes ſucceſſifs qui compoſent chaque accès, abſtraction faite de tout le reſte ; & en ſecond lieu, on

confidere l'ordre & la suite des accès, sans égard à chacun d'eux en particulier. Quant au premier objet, c'est-à-dire, aux accidents consécutifs qui accompagnent chaque accès, il est clair qu'un accès quelconque de fievre intermittente a distinctement tous ses temps à parcourir, un commencement, une augmentation, un état & une fin, ainsi qu'il a été amplement expliqué au traité des fievres continues, §. 590. En conférant ces maladies entr'elles, quoique de genre différent, on trouvera que le premier degré d'une fievre intermittente correspond positivement au temps des fievres continues, qu'on appelle l'augment, pendant lequel les signes subsistants de la santé s'affoiblissent & diminuent toujours plus, tandis que les symptomes de la maladie empirent & croissent davantage. De même si on veut à ce sujet examiner, sous un seul aspect, tout l'assemblage des accès d'une même fievre, on reconnoîtra son accroissement ou le temps de son augment aux accès, dont les symptomes ont une durée, un nombre & une violence plus considérables que les précédents.

Il paroît incontestable & nullement

douteux, que ce premier degré de la fievre intermittente eſt très-dangereux. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention aux ſymptomes qui l'accompagnent, leſquels manifeſtent évidemment une léſion notable des fonctions vitales. En réſumant ſimplement ce qui a été dit, n'eſt-il pas viſible que le ſang s'amaſſe pendant ce temps & s'engorge dans les vaiſſeaux du poumon, & autour du ventricule droit du cœur, qu'il n'en paſſe qu'une petite quantité dans le ventricule gauche, & qu'alors les battements irréguliers du cœur reſſemblant plutôt à des eſpeces de tremblements, qu'à des véritables pulſations, ne peuvent pouſſer & tranſmettre dans les arteres, trop reſſérrés par le froid, le ſang qu'il contient, juſqu'aux extrêmités du corps. Il eſt donc prouvé par-là, que le mouvement vital & circulaire des humeurs ſe trouve arrêté & intercepté du cœur dans les arteres, des arteres dans les veines, & des veines au cœur, où la maſſe générale des liqueurs doit revenir. Cependant la vie dépend de la continuité & du libre exercice de ces fonctions, & leur interruption dans ce premier temps de la fievre, met néceſſairement la vie,

comme on l'a expliqué au §. 1. en un danger éminent. Il faut véritablement avouer, que dans le temps qui ſuit de la fievre, tous ces obſtacles ſont levés, & que les humeurs recouvrent derechef la liberté de circuler. Voilà pourquoi il meurt ſi peu de perſonnes dans les accès des fievtes intermittentes, en conſidération du grand nombre de gens qui en ſont attaqués. Rien n'empêche néanmoins qu'il n'y ait un très-grand danger dans le premier degré de la fievre, puiſque l'expérience, d'accord avec le raiſonnement, prouve que ceux qui en périſſent, meurent préciſément en ce temps. Ces aſſertions ſont étayées des obſervations des plus célebres Médecins. Auſſi *Sydenham* déclare, que « ceux qui meurent dans „ l'accès des fievres intermittentes, „ périſſent dans ce premier temps, „ (c'eſt-à-dire, pendant l'exhorreſcen- „ ce;) car quelque mal qu'ils ſoient „ durant un accès, s'ils échappent à „ ce temps, & qu'ils parviennent à „ celui de l'efferveſcence, ils en ſont „ quittes pour le riſque qu'ils ont couru, „ & ſuccombent une autre fois dans le „ froid du ſuivant. „ (*a*) Il avertit en

(*a*) Sect. I. cap. v. pag. 94.

un autre endroit, qu'il a vu plusieurs vieillards n'avoir pu résister au frisson des premiers accès. (*b*) Ce qui est confirmé par *Hollier*, qui vit mourir une femme dans le froid qui préludoit le quatrieme accès. (*c*) Les observations d'*Hoffman* certifient les mêmes faits, (*d*) & les témoignages d'*Harvée*, sur les cadavres des personnes mortes dans le froid de la fievre, fortifient les autorités précédentes; il s'explique de cette sorte : « A mesure que la fievre » tierce commence, la cause morbi- » fique est dirigée vers le cœur; quand » elle s'y arrête & embarrasse les poumons, » elle occasionne des oppressions, des » soupirs, des langueurs, parce que le » principe de la vie se trouve gêné & » comme suffoqué, & que le sang épaissi » & engoué dans la substance des pou- » mons ne peut point circuler : (je parle » au reste d'après mon expérience, & » j'ai fréquemment vérifié cet état, » en ouvrant les cadavres des personnes

---

(*b*) Sect. I. cap. v. ubi de quartan. curation. pag. 115.

(*c*) In Coac. Hippoc. pag. 302.

(*d*) Medicin. ration. system. Tom. IV. Sect. I. cap. II. §. XXXI. pag. 81.

» qui ont péri au commencement de
» l'accès) alors le pouls devient toujours fréquent, petit & quelquefois
» inégal : mais dès que la chaleur est
» augmentée, que la matiere morbifique est atténuée, que les voies sont
» libres & les passages frayés, le pouls
» paroît d'autant plus fort & plus plein,
» que l'accès est plus avancé & la fievre
» mieux développée. » (*e*) Certainement, lorsque le froid est passé, & que la chaleur de la fievre domine dans tout le corps, il est assuré que les voies se sont ouvertes dans tous les vaisseaux, que la circulation du sang se trouve de nouveau rétablie jusqu'aux extrêmités du corps, que tous les obstacles qui provenoient, soit de la constriction des vaisseaux, soit de l'imméabilité du sang, ont disparu, & qu'enfin de tous ces désordres il ne reste plus uniquement que la vîtesse de la circulation, laquelle calme & se ralentit bientôt dans les fievres intermittentes; en sorte que la crainte que le malade ne meure dans ces accès, se dissipe insensiblement. On ne sauroit disconvenir

(*e*) De motu cordis, cap. XVI.

néanmoins qu'un homme pléthorique, parvenu dans la plus grande chaleur de la fievre, risque que le sang extrêmement raréfié ne crevasse les vaisseaux du cerveau, des poumons, &c. & ne lui cause la mort. Mais on voit clairement en ce cas, que la mort n'est point occasionnée immédiatement par la fievre, ni qu'on ne peut probablement l'attribuer à aucun des symptomes qu'on remarque communément dans toutes les fievres intermittentes, dont il est ici uniquement question.

Observons encore que l'urine dans ce premier temps de la fievre, paroît ordinairement crûe & ténue; ce qui dépend du resserrement des vaisseaux, de la diminution des forces du cœur, & de la grande quantité de boisson que prennent les malades. Ces causes jointes ensemble ne permettent qu'à la partie la plus ténue, & presque purement aqueuse du sang, de dériver vers les tuyaux des reins.

On peut voir, pour une plus grande explication sur cette matiere, ce qu'on a dit aux §. *576. 577. 578.* dans l'exposition des symptomes du froid fébrile.

§. 750. *Le ſecond temps qui ſuccede au premier, (749.) commence par la chaleur, la rougeur du corps, une reſpiration forte, grande, libre par une moindre anxiété, un pouls plus grand, plus vigoureux, une ſoif conſidérable & une douleur vive aux articulations & à la tête ; ajoutons encore une urine ordinairement rouge. Cet état répond à celui* ἀκμὴν *des fievres continues.*

Nous venons de décrire de quelle façon commence, s'établit & finit le premier période de la fievre intermittente. Or ce temps, d'une durée différente & plus ou moins longue, ſuivant le caractere de la fievre, la ſaiſon régnante de l'année, le tempérament & l'âge du malade, (voyez le §. 575.) ſe terminant enfin, le froid qui en eſt l'attribut & la baſe, diminue, le tremblement ceſſe & la chaleur enfin revient inſenſiblement aux extrêmités du corps ; la pâleur de l'habitude du corps ſe diſſipe, la rougeur lui ſuccede, & la reſpiration, auparavant ſi pénible, s'exécute avec liberté, & devient plus forte & plus grande par l'augmentation de la chaleur ; & comment ne le feroit-elle

pas, puisque le sang dont pendant le froid la circulation étoit interceptée, & la plus grande quantité stagnante & accumulée autour du cœur & dans les poumons, se trouve désormais entraîné par un cours rapide, & traverse, sans éprouver aucun arrêt, tous les visceres de la poitrine? Dès-lors, si la vîtesse est plus grande, il faut bien que la respiration soit proportionnellement plus forte, afin que dans le même espace de temps, il passe une plus grande quantité de sang dans les poumons. Ainsi les obstacles diminuant, les actions naturelles se font avec moins de gêne. L'anxiété qu'entretenoit la difficulté que le sang trouvoit à sortir du cœur pendant le temps du froid, (voyez le §. 631.) disparoît également, & le pouls devient plus grand & plus vigoureux, à mesure que le cœur pousse facilement dans les dernieres ramifications libres des arteres, le sang qu'il contient dans ses ventricules : la soif cependant reste encore souvent très-considérable, soit à cause que l'épaississement & les concrétions des humeurs ne sont pas parfaitement dissipés, & qu'il subsiste des embarras dans la circulation, soit par rapport à la séche-

eſſe de la langue & de la bouche, uite inſéparable de la chaleur fébrile. D'ailleurs, il ſe peut, comme il arrive ouvent, qu'il y ait dans les premieres oies un foyer de matieres bilieuſes utrides, leſquelles miſes en mouvement & acquérant une activité plus maligne ar la chaleur de la fievre, concourent augmenter la ſoif. (Voyez le §. 636.) A l'égard des douleurs & du briſement que les malades éprouvent dans tous es membres, ils naiſſent indiſpenſablement des ſecouſſes & des mouvements forts, réitérés & involontaires, que les parties muſculeuſes ont ſoufferts durant les froids & les tremblements paſſés; & viennent enſuite de la rapidité & de la vîteſſe avec leſquelles e ſang y coule par la chaleur qui eur ſuccede immédiatement. Enfin, en conſidérant la raréfaction du ſang, produite par la chaleur de la fievre, & la diſtenſion des parois des vaiſſeaux qu'occaſionne la vîteſſe de la circulaion, on ne ſera pas ſurpris du violent mal de tête qui ſe déclare dans ce emps de la fievre. Il eſt enfin conſéquent que l'urine devienne plus rouge, andis qu'elle eſt ténue pendant le froid, puiſque la chaleur conſiſte elle-

même dans un frottement plus grand des molécules humorales contre les vaiſſeaux ; ainſi ſa couleur rouge augmente inévitablement, à proportion de la quantité de boiſſon que l'on prend, & relativement à l'intenſité de la fievre.

C'eſt là le période des fievres intermittentes que *Sydenham* a appellé *le temps de l'ébullition* ou de la fermentation. (*f*) Voici comment il s'explique en un autre endroit, & le ſens qu'il attribue à ces termes: (*g*) Cette ébullition, dit-il, conſiſte en une action ſpontanée que la nature ſuſcite & opere d'elle-même, pour détruire dans les fievres & chaſſer du corps la maſſe morbifique. Cet état des fievres intermittentes eſt analogue à l'état de vigueur des fievres aiguës. Ce qui le prouve, c'eſt que bientôt après, tous les ſymptomes calment inſenſiblement & la fievre diminue. A travers ces raiſons de parité, on remarque pourtant une différence notable entr'elles, en ce que véritablement dans l'état de vigueur des fievres aiguës, la nature lutte & milite à forces égales contre la violence du

(*f*) Sect. I. cap. v. pag. 93. 94.
(*g*) Ibid. cap. iv. initio, pag. 58. 59.

mal ; le résultat de ce combat est incertain, puisque l'issue en devient tantôt heureuse & tantôt funeste ; & la nature, comme on l'a exposé aux *Commentaires* du §. 590. surmonte quelquefois la maladie, & est abattue d'autres fois par sa violence ; tandis qu'étant parvenus dans ce temps des fievres intermittentes, on est dans une entiere sécurité & une certitude que les forces que la nature deploie triompheront infailliblement des symptomes actuels de l'accès ; & nous sommes en cela fondés sur les assertions alléguées en preuves dans le *Paragraphe* précédent, où il conste par le raisonnement & par l'expérience, que les malades qui succombent aux fievres intermittentes, meurent dans le froid ou dans le premier temps de l'accès.

§. 751. *A la fin de l'accès se déclarent ordinairement des sueurs copieuses, tous les symptomes diminuent, l'urine devient épaisse, son sédiment paroît semblable à des briques broyées : le malade s'endort, la fievre cesse* ἀπυρεξία *& il s'éveille accablé de fatigue & de foiblesse.*

Tel est le dernier période de la fievre

intermittente que *Sydenham*, dont nous ſuivons les notions & les idées, appelle *le temps de la deſpumation*, (*h*) ce qui ſignifie, ſelon l'explication qu'il en donne lui-même, l'*expulſion ou la ſéparation de la matiere fébrile, que la nature a domptée, &, pour ainſi dire, vaincue.* (*i*) Cette expulſion paroît ſe faire principalement par les ſueurs & par les urines. La ſueur ſe développe preſque toujours, lorſque l'accès a atteint le plus haut point de ſa véhémence; elle devient ordinairement très-abondante, chaude & répandue généralement ſur toute l'habitude du corps; car nous avons dit que la ſoif eſt fort vive durant le froid & pendant la chaleur fébrile; les malades ſont donc excités à boire beaucoup, & la maſſe du ſang eſt inondée d'une grande quantité d'eau. Or, puiſqu'enſuite la vîteſſe de la circulation augmente conſidérablement, & que dans le même temps de la chaleur fébrile tous les vaiſſeaux deviennent libres & acceſſibles aux humeurs qui y circulent, il s'enſuit clairement que la ſéroſité abon-

(*h*) Ibid. cap. v. pag. 93. 94.
(*i*) Ibid. 94.

dante du ſang dérive vers la peau, dont elle trouve le paſſage facile à travers les vaiſſeaux exhalants, relâchés & fomentés par la chaleur du lit, & ſort en forme de ſueur. Les malades en reſſentent pour l'ordinaire un grand ſoulagement; car tous les ſymptomes qui accompagnent la chaleur fébrile diminue inſenſiblement, & la fievre ceſſe tout-à-fait, ἀπυρεξία. Au reſte, il arrive quelquefois alors, & plus ſouvent dans les premiers périodes de la fievre, qu'il ſurvient des vomiſſements ou des flux de ventre, & que la matiere fébrile tente naturellement ſon expulſion par ces voies Du moins, quand ces derniers accidents manquent, c'eſt communément par la ſueur que l'accès des fievres intermittentes ſe termine: *Galien*, dans la deſcription qu'il donne de la fievre tierce exquiſe, fait mention de ces ſymptomes, & s'énonce d'une maniere lumineuſe, en ces termes: « Lorſque le temps où le malade boit » abondamment eſt venu, & que la » ſoif l'a engagé de prendre beaucoup » de boiſſon, auſſi-tôt on remarque » une petite moiteur ſur la peau, qui » provient d'une vapeur chaude qui » s'exhale ſur toute la circonférence

» du corps, & annonce une ſueur immi-
» nente : il ſe déclare bien ſouvent
» un vomiſſement de bile & un flux de
» ventre & d'urine également bilieux....
» La ſueur chaude & abondante reſ-
» ſemble à celle qu'excitent les bains.
» Elle eſt univerſelle, tout le corps
» en devient également baigné, & le
» pouls pareillement eſt vîte, plein,
» fort & fréquent, ainſi qu'on le re-
» marque aux perſonnes en ſanté qui
» ſe trouvent occupées à quelque exer-
» cice ou plongées dans un bain. » (*k*)

L'urine qu'on rend pendant le temps de la ſueur, ou après la fin de l'accès, préſente le plus ſouvent les obſervations ſuivantes : d'abord en ſortant elle eſt rouge, preſque entiérement ſavonneuſe & écumeuſe. Enſuite, après s'être repoſée pendant quelque temps, on voit ſurnager ſur la ſurface de l'urine, une pellicule qui s'attache aux parois du vaiſſeau où elle eſt contenue, tandis qu'il ſe dépoſe au fond une grande quantité de ſédiment, dont la couleur reſſemble à la poudre du bol d'Arménie ou de briques cuites ; c'eſt pourquoi

---

(*k*) De Criſib. Lib. II. cap. III. Charter. Tom. VIII. pag. 412.

on la déſigne vulgairement par le nom d'urine briquetée. Ce caractere des urines devient ſi ordinaire aux fievres intermittentes, que *Sydenham* a principalement reconnu à ce ſigne, celles qui ſe cachoient ſous la forme d'une autre maladie. Car il ne faut pas croire que l'appareil de leurs ſymptomes ſoit toujours ſi régulier & ſi manifeſte. Cet Auteur ſi eſtimable nous apprend « qu'il arrive quelquefois dans de cer-
» taines conſtitutions épidémiques, que
» les accès ne ſe développent pas tou-
» jours par des friſſons & des froids,
» auxquels ſuccede immédiatement la
» chaleur de la fievre ; au lieu de ces
» accidents ordinaires, le malade ſemble
» attaqué des mêmes ſymptomes d'une
» véritable apoplexie ; cela vient de
» ce que la matiere fébrile ſe porte,
» en ſe déchaînant, avec impétuoſité
» vers la tête, engorge le cerveau &
» imite les accidents de l'apoplexie ;
» on en eſt bientôt détrompé, en
» examinant les autres ſignes & ſur-
» tout la couleur de l'urine, qui dans
» les fievres intermittentes emprunte
» ordinairement la couleur d'un rouge
» foncé, ainſi qu'on le remarque dans
» l'urine de ceux qui ſont atteints d'ic-

„ tere ; & en cas qu'elle ne paroisse „ pas d'un rouge si foncé, le sédiment „ qu'elle dépose au fond ressemble assez „ à de la brique pilée. „ (*l*) A l'inspection de cette urine, *Sydenham* éclaircissant le genre de la maladie, n'ordonnoit ni saignée, ni purgations, &c. parce qu'il s'étoit persuadé que ces sortes de remedes sont contraires aux fievres intermittentes, il attendoit sans peine que l'accès eût fini de lui-même, pour faire prendre du quinquina au malade.

Ce seroit néanmoins une erreur de croire que l'urine soit constamment, & d'une maniere invariable, douée de cette qualité dans le dernier temps de la fievre intermittente : souvent après celle du printemps & sur-tout après les tierces exquises, dont les accès ne durent pas plus de douze heures, l'urine en sortant prend une couleur jaunâtre ou roussâtre, (*m*) couverte d'un léger nuage ou énéoreme. Son sédiment devient quelquefois alors léger, blanc &

(*l*) Epistol. Respons. I. ad ann. 1678. pag. 387.

(*m*) Galen. de Crisib. Lib. II. cap. III. Charter. Tom. VIII. pag. 412.

égal, ſigne heureux que *Galien* n'a pas manqué d'obſerver, (*n*) & qui préſage que ces fievres céderont facilement & guériront bientôt. L'urine rouge eſt un phénomene qu'il ne faut donc point regarder comme eſſentiel, puiſqu'on ne le remarque pas même quelquefois dans les premiers accès des fievres d'automne, mais ſeulement lorſque leur violence s'eſt accrûe juſqu'à un certain point. De plus, les ſcorbutiques ſont fréquemment ſujets à rendre une urine briquetée, ſans eſſuyer aucune eſpece de fievre intermittente. (*o*)

La ſueur que nous avons dit abondante, chaude & univerſellement répandue dans tout le corps, précede communément un ſommeil doux & paiſible; en ſorte que les malades à leur réveil n'ont plus de fievre; il ne leur reſte qu'une laſſitude & une foibleſſe accablante qui diſtinguent exactement la fievre intermittente, d'avec l'éphémere ſimple, ainſi qu'on l'a déja dit au §. 728. à l'article de l'éphémere.

(*n*) Ibidem.

(*o*) Boerhaav. Inſtitut. Medic. §. 1002. nº. 1.

§, 752. *Les fievres intermittentes dégénerent ſouvent en fievres aiguës très-dangereuſes, leſquelles proviennent pour l'ordinaire de l'agitation trop forte des humeurs & des remedes échauffants & incendiaires qu'on a donnés mal-à-propos.*

Tant qu'on remarque une intermiſſion parfaite entre les accès des fievres intermittentes, il eſt très-rare qu'elles ſoient accompagnées du moindre danger, & elles ne deviennent tout au plus funeſtes qu'à des vieillards ou à des malades déja fort affoiblis. Mais lorſqu'elles dégénerent en fievres continues aiguës, il eſt évident qu'elles ſont ſuivies de beaucoup de dangers. On voit à ce ſujet par ce que nous avons dit au §. 748. que les fievres intermittentes ont beaucoup de diſpoſition à ſe changer en continues. Ce qui le prouve d'abord, c'eſt qu'il eſt conſtant que les fievres d'automne, quoique naturellement intermittentes, ſe maſquent aſſez ſouvent ſous l'apparence des continues; (*p*) que le redoublement & la longueur des accès ne montrent qu'une rémiſſion

(*p*) Sydenh. Sect. I. cap. v. pag. 104.

& point d'intermiſſion qui les ſépare. D'ailleurs, on a remarqué ci-deſſus, à l'endroit derniérement cité, que cette reſſemblance des fievres intermittentes aux continues a principalement lieu; lorſque les intermittentes d'automne ſe manifeſtent de bonne heure dans les fortes chaleurs, & qu'elles deviennent extrêmement répandues & épidémiques. Ce n'eſt pas cependant que des fievres intermittentes parfaites, qui pendant pluſieurs accès conſécutifs ont obſervé leur type régulier, ne puiſſent dégénérer quelquefois en continues aiguës, ſur-tout en retenant conſtamment les malades dans le lit, ou en employant dans le traitement, des remedes trop échauffants. Par ces méthodes également vicieuſes, le cerveau s'embarraſſe, ces fievres deviennent continues, & la plupart des malades périſſent, ſelon la remarque de *Sydenham.* (*q*) C'eſt pourquoi cet excellent Auteur avertit de ne pas entreprendre la guériſon des tierces & des quotidiennes, par le moyen des ſudorifiques, ſur-tout ſi ces fievres n'ont point de type réglé;

(*q*) Epiſtol. Reſponſ. I. pag. 374.

qu'elles soient encore indéterminées dans leur marche & susceptibles du cours des fievres continues. Un autre accident, digne d'annotation, est la sueur, qui termine ordinairement l'accés; prenez garde, ajoute-t-il en un autre endroit, de ne pas l'exciter d'une maniere excessive, en obligeant le malade de rester continuellement au lit, parce qu'on risque d'allumer une fievre continue. (*r*) On voit par-là, que l'agitation trop forte des humeurs, & une suite de remedes échauffants & incendiaires sont très-capables de faire dégénérer les fievres intermittentes en continues. Effectivement, une jeune fille à qui on conseilla de boire une assez grande quantité d'eau-de-vie, du poivre pilé avec de la biere chaude, ayant fait ce remede, pour se délivrer d'une tierce opiniâtre, fut attaquée en échange d'une fievre continue extrêmement violente, suivie d'un délire qui dura plusieurs jours. Après beaucoup de remedes, la fievre continue aiguë cessa, & l'intermittente revint derechef, ayant toujours un caractere irrégulier,

(*r*) Tract. de Podagr. ubi de curation. per sudorem, pag. 565.

de très - mauvais ſymptomes & une nature très-opiniâtre. (*ſ*) J'ai été témoin moi-même d'une quarte, traitée dans le printemps par des remedes échauffants, qui dégénéra en une fâcheuſe pleuréſie, puiſque la fievre quarte diſparut pendant que la pleuréſie fit ſon cours, bien différemment d'une autre obſervation que j'ai citée ailleurs aux *Commentaires* du §. 738. où ces deux maladies ſubſiſtoient conjointement, ſans ſe porter réciproquement aucun préjudice : au lieu qu'ici l'accès de la fievre quarte, qui ſurvint après l'adminiſtration des remedes trop actifs & violents que le malade prit, ne parvint point à ſa terminaiſon, c'eſt-à-dire, à la ceſſation de la fievre ἀπυρεξίαν; mais ſe changea directement en pleuréſie.

§. 753. *En parcourant ces trois temps précédemment décrits, (749. 750. 751.) la fievre intermittente produit les déſordres ſuivants. Elle altere & mine les fibres extrêmement ténues des petits vaiſſeaux & des viſceres, en*

(*ſ*) Medical Eſſays Tom. I. cap. XXXI. pag. 296.

y faiſant naître la ſtagnation des humeurs, des obſtructions, la coagulation des liqueurs, des mouvements violents, des diſſolutions & l'atténuation des molécules humorales. Par toutes ces actions, il eſt clair & évident que les vaiſſeaux s'affoibliſſent, que les liqueurs dégénerent d'autant plus aiſément, que leurs parties ne ſont point parfaitement aſſimilées, ni également mêlées enſemble. Ces diſpoſitions vicieuſes font naître l'acrimonie des liqueurs & excitent toutes enſemble une grande facilité à la ſueur qui affoiblit beaucoup, à cauſe de la diſſipation de la partie viſqueuſe du ſang. L'urine devient alors fort épaiſſe, trouble, graſſe, ſemblable à celle de jument. La ſalive prend les mêmes qualités. De-là le ſang étant foible, diſſout, ſans conſiſtance, & privé de ſa partie la plus balſamique; le reſte eſt tout à la fois âcre & épais. En ſorte que le relâchement des vaiſſeaux, l'épaiſſiſſement & l'acrimonie des humeurs font quelquefois dégénérer ces fievres, lorſqu'elles durent longtemps, en maladies chroniques, en ſcorbut, l'hydropiſie, l'ictere, la leucophlegmatie, les tumeurs ſquirreuſes

du bas-ventre & les maux qui en proviennent.

Après la difcuffion exacte que nous venons de faire des phénomenes qui compofent les trois périodes décrits des fievres intermittentes, pour peu qu'on y faffe une férieufe réflexion, on en déduira aifément l'intelligence d'un grand nombre d'effets qu'elles produifent dans le corps humain, & dont il eft queftion dans ce *Paragraphe.*

Pour remonter à un principe inconteftable, tout le monde fait que le corps tendre & mou d'un jeune enfant perd après la mort toute fa foupleffe, n'a plus en partage que la chaleur modérée de l'air ambiant où il eft expofé. Il devient infenfiblement fi roide, que quelque force qu'on emploie, on ne fauroit jamais en fléchir ou ployer les articulations. Or, nos membres acquierent à-peu-près une femblable roideur dans le froid de la fievre, lorfqu'il eft tout à la fois & long & violent; en forte qu'il eft clair que la cohéfion des parties folides eft alors confidérablement augmentée. Véritablement, qu'au retour de la chaleur, les parties que le froid avoit rendu inflexibles fe

relâchent peu-à-peu, & que l'augmentation de vîteſſe de la circulation du ſang eſt cauſe que les liqueurs agiſſent avec plus de force contre les parois des vaiſſeaux, & le dilatent de maniere que tout le corps, auparavant pâle & reſſerré, s'enfle & devient évidemment rouge. Par conſéquent, toutes les fois que les accès paroiſſent forts & longs, il eſt viſible que ces états contraires ne ſauroient ſi ſouvent arriver, que la force naturelle des parties ſolides du corps ne diminue inmanquablement. En fléchiſſant & en remettant tour-à-tour fréquemment le bois le plus dur, on le briſe infailliblement, & les reſſorts les plus bandés perdent ainſi toute leur force. Le même effet s'obſerve à l'égard des chairs des animaux, qui, après s'être reſſerrées & roidies par le froid de l'hiver, deviennent extrêmement molles, quand il ſurvient une chaleur ſubite. On doit comprendre par tous ces exemples ſi multipliés & vérifiés par l'expérience, combien les viciſſitudes de froid & de chaud ſont capables d'affoiblir la force des parties ſolides du corps humain.

Qu'on conſidere attentivement les phénomenes ſucceſſifs qui ſe paſſent

dans le temps du froid de la fievre. D'abord les humeurs s'arrêtent & s'embarrassent dans les vaisseaux, le sang séjournant & étant en état de repos dans les grandes veines & dans les sinus autour du cœur, tend à se coaguler; & enfin, par son imméabilité & son épaississement, il obstrue les petits vaisseaux. Ensuite vient la chaleur fébrile, à la faveur de laquelle les forces du cœur augmentent, & ce même sang que nous venons de faire voir engoué dans les vaisseaux, est poussé & reprend sa circulation. Quelle que soit son activité, il est impossible qu'il ne trouve beaucoup de difficulté à traverser les détroits des arteres où se forment les plus grandes résistances. Alors les parois des vaisseaux se dilatent nécessairement davantage, les fibres solides qui les composent souffrent de fortes distensions, & deviennent par conséquent plus affoiblies, (voyez le §. 25. article 3.) jusqu'à ce que les molécules du sang, qui ont dégénéré en épaississements & en concrétions, s'affinent, s'exténuent par leur passage réitéré des dernieres ramifications artérielles dans les veines, & qu'elles recouvrent à la fin de l'accès un cours égal & leur circulation naturelle.

Il eſt clair & évident que les vaiſſeaux s'affoibliſſent, que les liqueurs dégénerent en perdant les qualités ſalubres des humeurs animales en état de ſanté En effet, nous nous ſommes long-temps arrêtés à prouver aux *Commentaires* des §. 25. & 44. que l'aſſimilation des aliments en notre nature, & que l'intégrité parfaite de nos liqueurs exigent une certaine force de la part des ſolides du corps. Or, puiſqu'il eſt vrai & ſupérieurement démontré, que les parties ſolides s'affoibliſſent dans les fievres intermittentes, il s'enſuit clairement que les humeurs animales dégénerent inévitablement de leur état naturel, & que leur dégénéreſcence dépend principalement de l'aſſimilation vicieuſe des aliments & du mêlange imparfait des molécules qui en ſont extraites. Car les globules rouges du ſang, pendant le froid fébrile, ſe renferment dans l'intérieur du cœur, ainſi que le montre la pâleur du corps; ils s'arrêtent & ſe ramaſſent preſque autour du cœur & dans les gros vaiſſeaux, en ſorte qu'il n'y a que la partie la plus ténue du ſang qui pénetre la ſubſtance du poumon, revienne au ventricule gauche du cœur, & entretienne le foible reſte de la vie. Ainſi,

pendant ce temps, le mêlange naturel des particules du ſang ſe trouve interverti & bouleverſé ; ſon homogénéité eſt détruite : chacune tend où ſa gravité ſpécifique l'entraîne, tout ſe décompoſe, les molécules les plus groſſieres s'éloignent vraiſemblablement des plus ténues, tellement que leur union & leur diſtribution régulieres deviennent interrompues & dérangées pendant aſſez long-temps. A l'exception de la bile & de l'urine, toutes les humeurs animales jouiſſent dans un état parfait de ſanté, d'une conſiſtance douce & ſans acrimonie. Or, ſi elles perdent leurs qualités ſalubres & naturelles, comment pourront-elles ne pas contracter un vice d'acrimonie, où elles inclinent d'autant plus, que la vîteſſe de la circulation du ſang redoublée par la chaleur de la fievre, en atténue & exalte les ſels & les huiles âcres & volatiles? Cette explication eſt amplement décrite au §. 100. d'ailleurs ce qui concourt encore à ce vice, c'eſt que la violence de la fievre s'oppoſe à la formation d'un chyle doux & capable d'adoucir l'âcreté du ſang. De plus, dans le temps d'intervalle entre les accès, la foibleſſe des ſolides & la dégénéreſcence des

humeurs ne peuvent que rendre les digeſtions vicieuſes.

Ces diſpoſitions ſont naître l'acrimonie des liqueurs, & excitent toutes enſemble une grande facilité à la ſueur qui affoiblit beaucoup, à cauſe de la diſſipation de la partie viſqueuſe du ſang. Tant que le mêlange & l'union intime des molécules du ſang ſeront diminués & altérés au point que nous venons de le voir, & que le tiſſu des parties ſolides ſera affoibli tellement, qu'elles n'exerceront plus qu'une action imparfaite ſur les humeurs, le ſang néceſſairement perdra ſa conſiſtance & ſon reſſort. Sa partie la plus ténue ſe ſéparera bientôt de la plus épaiſſe, & s'échappera par les vaiſſeaux cutanés qui ſont déja trop foibles & relâchés. Bien plus, la partie épaiſſe & rouge même du ſang, ſe diſſout ſouvent dans les fievres intermittentes, ainſi que le confirme la pâleur de ceux en qui elles durent long-temps. Par conſéquent la partie aqueuſe & ténue de nos humeurs, comme la plus viſqueuſe & épaiſſe, ſe diſſipe ſouvent par les ſueurs, après s'être diſſoute également. En effet, on voit les aliments que l'on prend, avant de s'aſſimiler en notre nature, acquérir le caractere plaſtique

de la sérosité du sang, laquelle est sujette à se coaguler à la moindre augmentation de chaleur : cependant on n'observe rien qui lui ressemble dans les évacuations naturelles du corps, ni dans les urines, ni dans la salive, ni dans la bile, ni dans aucune humeur qui se sépare de la masse du sang; enfin, en état de santé, de quelque maniere que ce soit, il ne sort jamais du corps fonciérement de la sérosité du sang, encore moins de sa partie rouge. Mais lorsque les vaisseaux ont été fort affoiblis, & que les tuyaux excréteurs qui s'abouchent à la circonférence du corps sont considérablement relâchés par des longues & copieuses sueurs, les humeurs les plus épaisses peuvent sortir par cette voie, & la partie visqueuse même du sang s'y fraye un passage. Combien de fois des hommes en parfaite santé, affoiblis par un long travail & énervés pas des vives chaleurs, essuient une sueur abondante & visqueuse qui teint leur chemise d'une couleur jaune ! quelquefois même il arrive que la sueur qui découle sous les aisselles paroît d'une couleur rouge. Il est ordinaire que la sueur des moribonds soit tenace & visqueuse. Or donc,

ſi le corps eſt dépouillé dans ces circonſtances par les ſueurs, de cette ſéroſité bienfaiſante, ténue & requiſe à la formation du chyle, à l'aſſimilation de nos humeurs, & abſolument néceſſaire & indiſpenſable enſuite à la réparation des pertes que le corps ſouffre inceſſamment, ſoit dans les parties ſolides, ou dans les parties fluides, ne paroît-il pas clairement démontré qu'il doit s'enſuivre une grande foibleſſe? Ceux-là ſont donc dans une erreur pernicieuſe, qui, en voyant un accès de fievre ſe terminer par la ſueur, s'imaginent devoir l'exciter davantage, & procurer par-là utilement l'expulſion de toute la matiere fébrile. L'obſervation journaliere condamne cette mauvaiſe méthode & prouve invinciblement qu'il n'y a point de fievres intermittentes plus opiniâtres & plus difficiles à guérir que celles qui ont été précédemment ſuivies de fortes ſueurs, & que la guériſon n'a lieu qu'après être venu à bout de les ſupprimer & de les arrêter entiérement. Ainſi on doit ſe contenter, comme nous le dirons enſuite au §. 764. d'exciter doucement cette ſueur, qui ſe déclare à la fin de chaque accès, par des bouillons à la viande,

viande, une tisane vineuse & d'autres semblables boissons qui fournissent beaucoup de véhicule au sang, & non pas par des remedes actifs ou par des couvertures pesantes, dont on accable imprudemment les malades. Autrement on dissipe par les sueurs des liqueurs utiles au corps, qui ne sont pas destinées à être si-tôt expulsées. L'état de foiblesse & de langueur que les sueurs excessives occasionnent, montre suffisamment combien elles sont pernicieuses & avec quels soins on doit les éviter. C'est pourquoi l'on doit avoir toujours présent dans ces cas l'axiome général de pratique qu'*Hippocrate* a établi, non seulement à l'égard des flux de ventre & des vomissements, mais encore qui a trait à toutes les sortes d'évacuations immodérées: *Elles sont utiles*, dit ce grand maître, *si elles arrivent de la maniere qu'il convient, & si le malade les supporte sans peine; autrement elles deviennent immanquablement dangereuses & nuisibles.* (*t*).

L'urine est alors fort épaisse, trouble,

(*t*) Aphorism. Sect. I. n°. 11. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 5.

graſſe, ſemblable à celle de jument. L'urine eſt une liqueur lixivielle, qui détrempe, raſſemble & entraîne hors du corps, par le couloir des reins, toutes les matieres que l'eau eſt capable de diſſoudre. Elle ſert naturellement à délayer les ſels & les huiles du ſang devenus trop âcres, leſquels, en y reſtant plus long-temps, ſeroient infailliblement préjudiciables aux fonctions de l'économie animale. Or, il n'eſt pas douteux que la fievre, après avoir augmenté le mouvement de la circulation, confere une plus grande acrimonie aux parties huileuſes & ſalines du ſang, (voyez le §. 100.) & occaſionne une altération aux fibres ſolides du corps par le frottement plus grand qu'elles ſouffrent. En ſorte que la maſſe du ſang ne contient que des molécules peu homogenes, déſunies, mal aſſimilées & imparfaitement mêlées enſemble, & que tous les vaiſſeaux ſont atteints d'une foibleſſe conſidérable. Voilà pourquoi l'urine paroît alors plus chargée, tout de ſuite preſque trouble, graſſe & ſavonneuſe. Car il eſt ordinaire que, pour peu que les fievres intermittentes continuent, elles cauſent la fonte de la graiſſe du corps & ſa diſſipation in-

ſenſible ; les perſonnes les plus graſſes & du plus grand embonpoint, s'exténuent & s'emmaigriſſent d'une façon étonnante après avoir ſouffert de longs accès de fievre. Cette matiere graiſſeuſe étant diſſoute & étant mêlée avec les autres humeurs qui circulent dans le corps, contracte une acrimonie notable, par cela ſeul, qu'elle eſt expoſée à un mouvement & à un degré de chaleur qui la pervertiſſent & la corrompent. Confondue de plus parmi les particules ſalines du ſang qui ſe trouvent déja douées d'une grande âcreté, elles compoſent enſemble par leur réunion une liqueur ſavonneuſe, diſſoute alors parfaitement dans l'eau ; elle eſt emportée par le courant des urines,& ſort avec elles. Ces mêmes effets s'operent également *à l'égard de la ſalive*, parce que ſa nature, ſa compoſition & les mêmes cauſes la rendent ſuſceptible de contracter les mêmes vices : elle devient par conſéquent, & pareillement épaiſſe & plus abondante, quand les vaiſſeaux deſtinés naturellement à ſa ſecrétion & à ſon excrétion, ſont trop affoiblis & incapables de réſiſter à la preſſion des liqueurs, dont le mouvement fébrile augmente conſidérablement l'impétuo-

fité. Voilà comment *la salive prend les mêmes qualités.*

De-là le sang étant foible, dissous, sans consistance, & privé de sa partie balsamique, &c. Le sang des hommes robustes & en santé, est d'une nature ferme & compacte, en sorte qu'à peine il s'est écoulé de la veine, qu'il se coagule & forme, presque tout de suite, une masse dure & solide; tandis que dans les gens foibles & les jeunes filles d'une complexion lâche & délicate, le sang paroît dissous, & ne contient qu'une petite quantité de sang rouge, laquelle nage dans beaucoup de sérosité. D'où peut provenir cette différence si notable, si ce n'est de la force plus ou moins grande avec laquelle les vaisseaux réagissent sur les liqueurs, ainsi que nous l'avons démontré dans les chapitres *de la fibre foible & lâche, & de la fibre roide & élastique*? (tom. I.) Or, il est constant que les fievres intermittentes invétérées produisent la foiblesse des vaisseaux que nous venons d'exposer précédemment. De cette cause s'ensuit la désunion des molécules du sang, la diminution de leur adhérence, leur dissolution & leur laxité. En conséquence de cet état, la partie la plus

ténue & la plus fluide se dissipe par les sueurs qui terminent les accès ; & quelqu'abondante que puisse être la quantité de la boisson que le malade prend, les crudités du sang n'en seront point pour cela ni corrigées ni mieux élaborées, parce que les forces organiques manquent & sont trop affoiblies. Le sang est privé de sa partie balsamique, & tant que son véhicule le plus ténu sera emporté par les sueurs, le reste trop épais, peu propre à une bonne circulation, & dépouillé d'un caracte doux, analogue & requis aux fonctions naturelles, contracte une acrimonie insigne de la maniere que nous l'avons déja expliqué. Que l'on réunisse donc à la fois, la foiblesse & le relâchement des vaisseaux avec l'épaississement & l'acrimonie des liqueurs qui y circulent, vices communément produits par les fievres intermittentes qui durent long-temps & avec violence, & on verra quelle suite d'accidents & de maux sans nombre peut en dériver ; nous en avons déja parlé au §. 44. Un des plus grands à craindre, c'est la rupture des vaisseaux procurée par le mouvement accéléré, avec lequel les humeurs âcres & épaisses sont poussées

dans le temps de l'accès dans les vaisseaux trop lâches & trop affoiblis. J'ai vu à ce sujet une jeune fille attaquée d'une fievre quarte rebelle & invétérée, qui rendoit abondamment du sang par les gencives, & dont les paupieres étoient couvertes de larges échymoses, qu'on ne pouvoit probablement attribuer à aucune autre cause. Voilà pourquoi *Hippocrate* dit, qu'*on doit regarder comme un fâcheux accident l'hémorrhagie du nez dans les fievres quartes.* (*u*) Je sais véritablement qu'on suspecte les derniers Aphorismes, parmi lesquels se trouve celui que je viens de citer, & que bien des Auteurs pensent qu'ils n'appartiennent point à *Hippocrate.* La raison d'où provient cette erreur ou cette prévention, est fondée sur ce qu'on s'imagine que l'Aphorisme précédent semble diamétralement opposé & contradictoire à un autre passage d'*Hippocrate*, où on lit, « qu'il arrive » quelquefois dans les fievres quartes » opiniâtres, que les malades rendent » une urine épaisse & blanche, comme » celle d'Archigene, laquelle délivre

(*u*) Aphorism. Sect. VIII. n°. v. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 342.

„ d'un abcès imminent. Or, au lieu „ de cette urine, une hémorragie abon- „ dante du nez produit le même effet. „ (*x*) Il paroît certainement conséquent de conclure de ce passage, qu'*Hippocrate* regarde dans les fievres quartes l'hémorragie du nez comme utile & salutaire. Cependant, pour concilier toutes ces citations, on n'a qu'à rapprocher cet Aphorisme du soixante & quatorzieme de la quatrieme section, (*y*) dont j'ai fait mention dans une autre occasion aux *Commentaires* du §. 594. on se persuadera évidemment que le mot τεταρταίοις ne se rapporte nullement aux fievres, mais plutôt au jour de la maladie, & qu'au lieu de signifier la fievre quarte, on doit entendre le quatrieme jour de la maladie. C'est du moins en ce sens que *Foësius* & *Cornarius* ont rendu cette expression, que *Chartier* adopte & fait très-bien remarquer, au sujet de ces derniers Aphorismes, dont on croit communément *Hippocrate* l'auteur. (*z*) C'est

(*x*) Epidemior. Lib. VI. Comment. IV. text. 11. Charter. Tom. IX. pag. 475.
(*y*) Charter. ibid. Part. II. pag. 184.
(*z*) Ibid. pag. 342.

donc fauſſement qu'on a interverti le paſſage précédent ; & on doit avec juſte raiſon, ſur l'autorité du texte cité, regarder comme mauvaiſe, l'hémorragie du nez dans les fievres quartes. D'ailleurs, il ſera démontré plus bas, au §. 762. que les évacuations du ſang ſont en général toutes contr'indiquées & pernicieuſes dans la cure des fievres intermittentes, parce que cette hémorragie eſt un ſigne évident de la faculté avec laquelle le ſang exceſſivement âcre, mine & crevaſſe les parois des vaiſſeaux.

Cette acrimonie ſenſible du ſang, compliquée avec ſon épaiſſiſſement, paroît être encore la cauſe de l'inflammation des amygdales, que *Sydenham* a obſervé fréquemment ſurvenir aux fievres intermittentes qui durent depuis long-temps, ſur-tout lorſque dans la curation on a excité *des évacuations plus abondantes qu'il ne convient.* (*a*) Il avertit qu'à cet accident ſuccedent bientôt l'enrouement, l'enfoncement des yeux, *la face dite Hippocratique*, ſignes qui préſagent conſtamment une mort prochaine. Ces glandes ne ſont pas les ſeules

(*a*) Sect. I. cap. v. pag. 122.

ſujettes à cet engorgement inflammatoire, celles de toutes les parties du corps ſont ſuſceptibles des mêmes maux, par l'action des mêmes cauſes. *Jacotius* nous apprend avoir obſervé trois fois dans la même année, que « dans une » fievre tierce qui étoit précédée par » un froid irrégulier, le bas-ventre fut » attaqué d'une ſuppuration dont aucun » ſymptome remarquable n'avoit accom- » pagné la formation. Le pus qui ſe » répandoit ſubitement dans les inteſ- » tins, ou peut-être les inteſtins eux- » mêmes devenant bientôt ſphacélés, » procuroit une mort imprévue & de- » vancée par des friſſons, des ſueurs » froides, des foibleſſes, des défail- » lances, des douleurs de ventre & des » gonflements. » (*b*) Sans nous arrêter plus long-temps ſur les effets d'un ſang âcre & épais, on n'a qu'à revoir ce que nous avons dit à ce ſujet dans l'hiſtoire de l'inflammation, aux §. 376. 377. & on comprendra aiſément que ſon acrimonie & ſon épaiſſiſſement joints enſemble, ſont capables de produire ces ſortes d'inflammations.

De plus, il s'enſuit clairement, que

(*b*) Holler. in Coac. Hippoc. pag. 811.

cette cacochymie ou cette dépravation du ſang, engendrée par des longues fievres intermittentes, peut occaſionner une foule de maladies chroniques, d'un genre divers & d'une guériſon très-difficile ; tantôt elles naîtront en différents viſceres, ſelon les parties où ce ſang vicié ſéjournera, & d'autres fois elles auront leur foyer dans la maſſe entiere des humeurs, ſuivant que la perverſité du ſang ſera devenue générale & aura inficié toutes les liqueurs. (Voyez le §. 1050.) D'après ces aſſertions, on ne ſera point ſurpris que *le ſcorbut* devienne ſouvent la ſuite des fievres intermittentes, puiſque la cauſe prochaine de cette maladie réſide dans l'épaiſſiſſement du ſang, joint à ſon acrimonie. On le verra encore mieux en ſon lieu au §. 1153. après que nous aurons fait l'expoſition des phénomenes qui précedent cettte maladie. Nous avons démontré ci-devant, au §. 44. art. 2. que la trop grande foibleſſe des parties ſolides, telle qu'elle ſe trouve dans ces fievres, occaſionne l'hydropiſie. En ce cas, les jambes commencent à s'enfler & la partie lymphatique du ſang déroutée, augmentant peu-à-peu, & s'avançant de proche en

proche, remplit ensuite la cavité du bas-ventre. Cependant ce symptome mérite de n'être pas toujours confondu, l'enflure des jambes n'est pas toujours un signe funeste. *Sydenham* le voyoit ordinairement arriver sans peine, il en concevoit même souvent un heureux présage pour le reste de la maladie, (*c*) parce que l'expérience lui avoit appris que la fievre se dissipe à-peu-près dans les mêmes degrés que l'enflure paroît & se manifeste. Il est bon de distinguer ces occasions ; car cette enflure des jambes ne dépend point uniquement alors du relâchement & de la foiblesse des fibres, mais d'un dépôt réel de la matiere morbifique qui se jette sur ces parties. Quelquefois néanmoins cet accident vient à la suite des purgatifs trop réitérés ; car à moins que cette cause n'y donne lieu, rarement les jeunes gens y sont sujets. (*d*) Preuve toutefois, qu'il ne convient point de se trop fier à l'usage des purgatifs dans la cure de cette maladie, sur-tout si la fievre persévere encore.

(*c*) Sect. I. cap. v. pag. 120 ubi de hydrope.

(*d*) Ibid. pag. 119. 120.

Sydenham avertit qu'alors la fievre s'enracine davantage, & qu'on ne vient pas mieux à bout de guérir l'hydropisie. (*e*) Il est préférable d'avoir recours aux frictions & à l'application d'un vin aromatique fait avec les plantes ameres & fortifiantes, pour donner du ressort aux solides languissants & énervés. Ces mêmes remedes sont également usités & indiqués, lorsque la matiere fébrile, au lieu de se porter vers les extrêmités inférieures, se répand sur toute l'habitude du corps & forme la *leucophlegmatie*, qu'on différencie exactement de l'hydropisie, comme on l'a expliqué au §. 72. en ce que dans cette derniere les humeurs animales perdent leur consistance & leur ton, & dégénerent en un caractere aqueux ; tandis que dans la leucophlegmatie elles paroissent d'une nature pituiteuse & froide, qui, en relâchant le tissu des fibres, occasionne la mollesse & la foiblesse de tout le corps : d'ailleurs dans l'hydropisie, le sang est comme dissous, atténué & aqueux, & l'enflure commence d'abord par les pieds. Ces accidents n'avoient point échappé à *Hippocrate*, qui

(*e*) Ibidem.

remarque que les fievres intermittentes, après avoir duré long-temps, sont suivies de λευκὸν φλέγμα leucophlegmatie. « Quand il s'est fait un amas, „ dit-il, de pituite blanche, tout le „ corps s'enfle & éprouve une tuméfaction blanche..... Cette maladie „ procede de l'accumulation de la „ pituite qui se développe souvent dans „ les fievres intermittentes de longue „ durée, où la pituite surabonde, laquelle n'ayant point été suffisamment „ évacuée, s'infiltre dans les chairs. „ (*f*) L'hydropisie qui survient aux fievres longues & opiniâtres, est beaucoup plus dangereuse, quand elle naît d'obstructions squirreuses aux visceres du bas-ventre, cause fréquente de ces sortes d'hydropisie, ainsi que nous le ferons voir aux *Commentaires* du §. 1229.

Les notions de physiologie constatent que le sang veineux, de retour du pancréas, de l'estomac, de l'épiploon, du mésentere, se rend dans le tronc de la veine-porte, d'où il se distribue ensuite, à la faveur d'une infinité de

---

(*f*) Lib. de Affection. cap. v. Charter. Tom. VII. pag. 625. Confer. Lib. de intern. affect. cap. LII. Ibid. pag. 675.

rameaux convergents, dans la ſubſtance du ſang. Or, puiſque le ſang dans des fievres invétérées eſt privé de ſa partie la plus fluide, n'eſt-il pas clair que la plus groſſiere & la plus épaiſſe, ayant peine de circuler dans ce viſcere, y fera naître des obſtructions conſidérables? ce qui les facilite encore, c'eſt que la circulation de ce ſang veineux, dans les détroits des arteres capillaires, s'y fait ſans la propagation du mouvement circulaire que le cœur imprime à la maſſe du ſang. On verra au chapitre de l'*hépatitis*, que l'*ictere* eſt ſouvent produit par les obſtructions du foie. En conſéquence, il convient de mentionner ici, que dans l'année 1727, où il régna pendant l'automne des fievres intermittentes épidémiques & très-longues, la plupart des malades furent attaqués de l'ictere.

Il eſt véritablement prouvé par des obſervations sûres, que la même cauſe agiſſant dans d'autres viſceres du bas-ventre, eſt capable d'y produire également des obſtructions rebelles qui dégénerent en *tumeurs ſquirreuſes*, difficilement enſuite ſuſceptibles de réſolution. *Galien* nous apprend qu'une fievre tierce très-opiniâtre, qui com-

mença en automne, ne cessa qu'au printemps suivant, *par rapport au gonflement qui s'étoit formé à la rate & aux vents qui occupoient les hypocondres.* (g) Une conformité de raisons nous convainc démonstrativement, que les mêmes accidents peuvent également arriver au pancréas, à l'épiploon, aux glandes du mésentere, &c. Il est cependant bon de remarquer que les enflures du bas-ventre, qui succedent aux fievres intermittentes, ne sont pas toujours d'un mauvais augure ; car, selon les observations lumineuses de *Sydenham*, « lorsque les fievres d'automne s'emparent, » dit-il, pendant long-temps des jeunes » enfants, il n'y a point d'apparence » ni d'espoir de guérison, que le bas-» ventre, sur-tout à la région de la rate, » ne commence à s'enfler & à s'endurcir. » La fievre ne se dissipe même qu'à » proportion de l'enflure & de l'en-» durcissement du ventre ; & si après » une exacte observation, on s'apper-» çoit de la naissance de ces accidents, » on ne sauroit avoir de meilleurs signes » pour pronostiquer sûrement la gué-

(g) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. IX. Charter. Tom. X. pag. 352.

rison prochaine de la fievre. » (*h*) Dans ces circonſtances, quand la fievre à ceſſé, il eſt aiſé de réſoudre & d'évacuer heureuſement du corps la ſaburre qui s'eſt ramaſſée dans ces parties, par l'uſage réitéré des purgatifs, des frictions & des onctions faites avec l'onguent d'*arthanita* ou *martiatum*, &c. Au reſte, il arrive ſouvent que l'inteſtin colon devenant engorgé & tuméfié auprès de la région de la rate, à l'endroit où cet inteſtin ſe contourne, imite aſſez le ſquirre de ce viſcere. Mais il me ſemble que ce qui doit détromper à cet égard, c'eſt que je me ſuis apperçu, plus d'une fois, que ces prétendus ſquirres de la rate étoient réſouts & guéris en très-peu de temps; preuve complette que le mal n'attaquoit pas ce viſcere, parce qu'il n'a pas accoutumé de céder ſi aiſément & de guérir ſi-tôt. Remarquez encore à ce ſujet, que dans les dernieres années où les fievres intermittentes parurent épidémiques, l'enflure du bas-ventre qui ſurvint aux enfants après les fievres, ſembloit avoir acquis au toucher une dureté

(*h*) Sect. I. cap. v. pag. 121. 122. ubi de Rachitide.

ſquirreuſe (*i*), tandis que durant les autres années, on n'y ſentoit qu'une tenſion procurée par des vents.

On comprend facilement que les fievres intermittentes de longue durée, peuvent occaſionner une foule de maux, ſuivant la nature des viſceres obſtrués & la diverſité des fonctions léſées. Mais il nous ſuffit ici d'en démontrer la cauſe & l'origine commune, d'où réſultent clairement les inductions étiologiques.

§. 754. *Au reſte, à moins que les fievres intermittentes ne ſoient douées d'un caractere de malignité,* (755.) *elles diſpoſent le corps à une longue vie, & le délivrent des maux invétérés.*

Il eſt certainement vrai que les fievres intermittentes peuvent devenir la cauſe de tous les maux mentionnés dans le *Paragraphe* précédent; cependant on ne doit pas conclure de là, qu'elles ſoient en toute occaſion dangereuſes & nuiſibles. Ce qu'on a le plus à craindre, c'eſt que la violence des accès n'abatte en peu de temps

(*i*) Ibid. pag. 122.

les forces du malade, que les ſueurs trop abondantes ne diſſipent le véhicule du ſang, ou que la longueur de ces fievres n'épuiſe totalement le corps. Ordinairement on les ſupporte aiſément, pourvu qu'on uſe d'un bon régime, & qu'on emploie les remedes convenables : avec ces précautions, elles font plus de bien que de mal. Mon illuſtre maître avoit interrogé là-deſſus pluſieurs perſonnes très-avancées en âge, leſquelles l'avoient unanimement aſſuré ſe reſſouvenir très-bien d'avoir été attaquées à la fleur de l'âge, d'une fievre quarte, qui eſt communément la plus longue de toutes les intermittentes. J'oſe avancer même, qu'entre tous les Médecins capables de pareilles obſervations, il n'y en a aucun qui n'avoue qu'à la ſuite des fievres quartes qui ne ſoient troublées & perverties par aucun remedes violent, mais qui aient diſparu inſenſiblement au printemps, à la faveur d'un bon régime, on ne trouve le tempérament de ces perſonnes plus robuſte, leur corps plus raffermi & moins ſuſceptible de maladie qu'il ne l'étoit auparavant. Effectivement, en y réfléchiſſant mûrement, on reconnoît que ces fievres renferment l'abrégé du

genre de vie que *Celse* (*k*) recommande aux hommes en santé. Car une grande chaleur succede à un froid violent durant le temps de l'accès, & les malades ont un dégoût général pour tous les aliments, tandis qu'aux jours libres & intercalaires, ils reprennent souvent un appétit extraordinaire, &c. D'ailleurs, dans les fievres quartes qui sont longues, toutes les parties du corps s'exténuent & deviennent maigres & émaciées, la graisse se consume & se fond, s'écoule par les urines, ou sort par les autres couloirs, à peu près de la même maniere qu'on la voit disparoître dans les maladies que l'on traite par le mercure ou par des tisanes sudorifiques. De là cette fonte ou cette dissolution universelle des humeurs animales, & leur évacuation successivement totale, laissent un vuide dans les vaisseaux qui nécessite & procure le renouvellement du sang & le changement radical de la masse des liqueurs, auquel concourt & qu'opere le méchanisme général du corps. C'est ainsi « qu'il parvient peu-à-peu à » se débarrasser & à expulser entiérement

(*k*) De Medicin. Lib. I. cap. 1. pag. 20.

» les matieres humorales anciennes & » nuiſibles, & acquiert & s'approprie » un nouveau fonds, ou une nouvelle » ſource d'un ſang meilleur, plus » homogene & plus pur. » (*l*) Voilà donc inconteſtablement & d'une maniere avérée, comment les fievres intermittentes aſſujetties à un régime convenable, diſpoſent à une longue vie.

Pour prouver maintenant la vérité de la ſeconde propoſition que renferme le texte de ce *Paragraphe*, il n'y a qu'à faire ſoigneuſement attention à ce qui ſe paſſe dans le froid des fievres intermittentes. D'abord tout le corps tremble & eſt vivement ſecoué, ſouvent pendant pluſieurs heures entieres, tant dans les parties internes que dans les parties externes du corps. Durant cette action forcée, les extrêmités des arteres ſe contractent, reſſerrent leur diametre & repouſſent dans des troncs plus larges les liqueurs qu'elles contiennent, ainſi que le démontre la pâleur viſible, répandue ſur toute l'habitude du corps. En ſorte que ces contractions & ces ſecouſſes violentes, & faites en tout ens, tendent merveilleuſement à dé-

(*l*) Boerhaav. Inſtitut, Medic. §. 1062.

gager & à résoudre les concrétions & les particules grossieres & épaisses qui obstruent les capillaires artériels. Plus on refléchira mûrement sur ces mouvements actifs & efficaces, moins on sera surpris que les fievres intermittentes emportent & guérissent souvent des obstructions qu'aucun remede n'avoit pu détruire. En second lieu, ce qui favorise ces heureux effets, c'est que, par une opposition salutaire dans ces cas, au froid de la fievre succede une forte chaleur qui est accompagnée d'un mouvement rapide dans tous les vaisseaux; lequel acheve d'emporter & de détacher entiérement les particules épaisses & concretes qui bouchoient le canal des vaisseaux, & qui n'avoient été qu'ébranlées & mises en mouvement par les secousses & le tremblement du froid de la fievre. Voilà par conséquent, & pareillement constaté, que les fievres intermittentes guérissent souvent des maux invétérés, pour lesquels on avoit inutilement épuisé tous les remedes imaginables. L'histoire de la Médecine est composée d'une foule d'observations solides qui confirment cette assertion; quelques-unes suffiront pour exemples. J'ai plusieurs fois remarqué des fie-

vres intermittentes d'automne épidémiques & rebelles à tous les remedes, dont les malades extrêmement fatigués ou mal conseillés, suspendoient & supprimoient la fievre par l'usage du quinquina. Cependant la matiere fébrile, dont le siege réside ordinairement alors dans les parties précordiales, n'avoit encore subi ni les coctions, ni les évacuations nécessaires ; aussi, au lieu de parvenir à une heureuse guérison, ces malades réduits dans un état languissant, passoient tout l'hiver suivant, attaqués d'obstructions & de jaunisse ; au commencement de Fevrier survenoit une tierce de printemps, dont quelques accès suffisoient pour atténuer & résoudre la saburre qui croupissoit dans différents visceres, & pour la chasser heureusement par les selles en forme d'une liqueur épaisse, noire, tenace & très-infecte. Quelques-uns seulement eurent le foie tellement ruiné & corrompu par le long croupissement de cette saburre, qu'en rejettant ces putridités stagnantes, ils rendirent par le vomissement & par les selles, un sang pur, dont la quantité excessive, après avoir occasionnné de grandes foiblesses & des défaillances fréquentes, fut le plus

fouvent fuivie de la mort. Tous ces exemples fervent à vérifier l'avertiffement d'*Hippocrate*, lorfqu'il avance, que non feulement la fievre quarte eft la moins à craindre des fievres intermittentes, mais qu'elle évite encore d'autres grandes maladies. (*m*) On a cité dans une autre occafion, d'après le témoignage du légiflateur de la Médecine, (§. 558.) qu'elle guérit & fait ceffer entiérement les convulfions (*n*) & les maladies convulfives. J'ai vu une perfonne fujette depuis long-temps à des maux de tête, qui revenoient périodiquement, être attaquée d'une fievre quarte, qui pendant toute fa durée fufpendit le mal de tête. Je connois encore un homme dont la fievre quarte diffipa une ancienne douleur qu'il avoit à l'épaule droite. Après en avoir fupporté les accès pendant fix mois confécutifs, il prit du quinquina qui fit à la vérité difparoître la fievre, mais elle fut derechef remplacée par la douleur à l'épaule. Enfin, un mois

---

(*m*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. IV. Charter Tom. IX. pag. 88.

(*n*) Aphorifm. Sect. V, n°. LXX. Charter, ibid. Part. II. pag. 242.

après ce changement, la fievre quarte reparut. Cette fois le malade la souffrit avec plus de patience, & se soumit à la garder, afin d'être délivré de la vive douleur qui le tourmentoit davantage. Cependant, la nature plus habile que l'art, le guérit insensiblement sans aucun remede, & l'affranchit tout à la fois du retour de la douleur. C'est pareillement à une fievre quarte que *M. de la Hire* fut redevable de la cure radicale des cruelles palpitations de cœur dont il étoit atteint; maladie rebelle d'ailleurs, dont on ignore souvent la cause, & qui ne cede souvent à aucun remede; ce Savant si renommé par ses connoissances profondes en mathématiques, jouit depuis ce temps d'une santé parfaite, & parvint sans incommodité jusqu'à l'âge de soixante & dix-huit ans, (*o*) confirmant par son exemple les deux propositions à la fois du texte de ce *Paragraphe*; premiérement, que la fievre quarte dispose le corps à une longue vie; & en second lieu, qu'elle le délivre des maux invétérés.

(*o*) Académ. des Sciences, l'An 1718. Hist. pag. 110.

Inférons

Inférons de là, que les fievres intermittentes ſont ordinairement bienfaiſantes, ſalutaires, & ne deviennent point nuiſibles, à moins que par la vivacité des accès ou par leur longue durée, elles ne dégénerent en continues, ou qu'elles n'attaquent des gens fort avancés en âge, d'une conſtitution très-délicate ou affoiblies par toute autre cauſe. *Foreſtus*, dans le cours de quarante ans de pratique, aſſure *n'avoir jamais vu mourir un ſeul malade de fievre tierce, qu'autant qu'elle a dégénéré en continue.* (*p*) Au ſurplus, on a remarqué que la nature de la fievre tierce eſt totalement oppoſée à la peſte, puiſque dans le même temps que les autres maladies qui régnoient alors, en ont pris le caractere, la fievre tierce a gardé conſtamment ſon type, ſans ſe dénaturer aucunement, & ſans ſe convertir en ſymptomes peſtilentiels. (*q*)

§. 755. *Le réſumé de l'hiſtoire décrite des fievres intermittentes, (depuis 746. juſqu'à 755.) inſinue inconteſtablement que leur cauſe prochaine conſiſte*

(*p*) Obſervat. & Curation. Medic. Lib. III. Obſerv. VI. n°. III. Tom. I. pag. 84.

(*q*) Van der Mye, de Morb. Bredan. pag. 5.

dans la viscosité du sang artériel, & peut-être aussi dans l'inaction du fluide nerveux, tant du cerveau que du cervelet, destiné aux mouvements du cœur, auxquelles succede, par quelque cause que ce puisse être, la contraction plus prompte & plus forte de ce viscere, & le dégagement ou la dissipation des humeurs embarrassées & stagnantes dans les vaisseaux.

Afin de pouvoir découvrir la cause prochaine de la fievre intermittente, il n'y a qu'à observer attentivement tous les phénomenes essentiels qui se manifestent au commencement de l'accès. Or, en refléchissant sur les explications que nous avons données au §. 749, on comprendra nettement, que les premiers indices du développement de l'accès, tels que la lassitude, la foiblesse, le tremblement, sont des signes démonstratifs du cours déréglé des esprits animaux dans les muscles, & que le froid, l'horreur, le frisson, la pâleur, &c. confirment l'inégalité & le dérangement de la circulation du sang, qui ne peut point parvenir jusqu'aux extrêmités du corps, ni dans sa quantité, ni avec sa vîtesse ordi-

naires. « Concluons donc avec fonde-
» ment, que la cauſe prochaine des
» fievres intermittentes conſiſte dans la
» viſcoſité du ſang artériel, & peut-
» être auſſi dans l'inaction du fluide
» nerveux, tant du cerveau que du
» cervelet, deſtiné aux mouvements du
» cœur. » A l'égard de cette viſcoſité
ou de cet épaiſſiſſement du ſang que
nous aſſignons, il ne faut point entendre
ſimplement une augmentation de vo-
lume ou une plus grande cohéſion des
molécules du ſang entr'elles ; mais à
la rigueur, une inaptitude ou une
difficulté quelconque, née dans le cercle
des vaiſſeaux, ſoit qu'elle provienne
de la part des liqueurs qui doivent y
circuler, ſoit de celle des parois des
vaiſſeaux où elles coulent, ou enfin
des forces motrices qui les meuvent &
les mettent en jeu. Il n'eſt pas douteux
que l'action des muſcles ſoumis aux
mouvements volontaires, eſt affoiblie
au commencement de l'accès, puiſque
les malades eux-mêmes ſont en état
de prédire, avec une eſpece de certi-
tude, l'arrivée prochaine de la fievre,
par la laſſitude & la foibleſſe ſubites
& extraordinaires dont ils ſe trouvent
atteints. De plus, il paroît également

certain que le mouvement du cœur eſt ralenti & languiſſant ; car quoique l'irritation qu'occaſionne l'abord du ſang veineux, rende ſes contractions plus fréquentes pour pouſſer avec une force convenable le ſang dans les arteres, ſon action eſt cependant très-foible, ainſi que le prouvent dans ce temps la vîteſſe, la foibleſſe & la petiteſſe du pouls. En conſidérant l'exiſtence réelle de tous ces ſymptomes, n'eſt-on pas probablement induit à penſer que le fluide nerveux, tant du cerveau que du cervelet, deſtiné aux mouvements du cœur, manque tout à la fois d'énergie & d'action, en ſorte qu'il n'agit plus avec une efficacité ſuffiſante, ni ſur les muſcles qui ſont ſoumis à la volonté, ni ſur ceux qui exécutent les fonctions vitales? Or donc, ſi l'on ſuppoſe qu'une cauſe quelconque produiſe cette inaction du fluide nerveux, n'eſt-on pas forcé de convenir qu'il s'enſuivra néceſſairement tous les ſymptomes qui conſtituent le premier temps de la fievre intermittente, c'eſt-à-dire, le froid fébrile. De là, le cœur ſe contractant avec moins de force, pouſſe d'une maniere imparfaite le ſang dans les arteres, leſquelles à leur tour étant moins dila-

tées, n'auront qu'une action foible sur le sang qu'elles contiennent, lorsque le cœur se trouve dans un état de diastole. De plus, il se peut que l'ataxie des esprits du cervelet ralentisse & diminue le mouvement vital des fibres musculaires qui composent les arteres, & alors ces deux causes connivent mutuellement à affoiblir les forces actives & efficientes de la circulation. D'où il est évident que la colonne du sang, animée d'un mouvement languissant, ne pourra point parvenir jusqu'aux extrêmités du corps, ou du moins y parviendra trop foiblement pour y exciter un degré de chaleur relatif à l'état de santé. Pendant ce temps, le froid se manifeste & se répand dans le corps, les arteres se resserrent & opposent un plus grand obstacle au sang qui y circule : inutilement le sang que les veines ramenent au cœur l'irrite : il est impossible, par les raisons qui ont été alléguées, que le cœur se contracte assez fortement pour pousser avec liberté dans les arteres tout le sang que les veines y ont versé. Voilà, ce semble, d'une probabilité & d'une conviction satisfaisantes, le sentiment que nous avons exposé, lequel attribue le commencement de l'accès

de la fievre intermittente, ainsi que sa cause prochaine, à l'inaction du fluide nerveux, qui est accompagnée ou bientôt suivie de la viscosité du sang, c'est-à-dire, de la difficulté qu'il éprouve à circuler dans les vaisseaux, comme nous venons de l'exposer.

En effet, cette opinion si vraisemblable, est étayée de preuves solides. Si nous voulons remonter à la source des obstacles qui naissent au commencement de l'accès & qui empêchent le sang artériel de parvenir aux extrêmités du corps, en une quantité suffisante & avec une vîtesse proportionnée, on verra que ce ralentissement de la circulation ne peut dépendre que de l'imméabilité du fluide ou de la trop grande résistance des vaisseaux, ou enfin de la foiblesse des forces motrices qui operent le mouvement circulaire. Or, considérez une personne attaquée de fievre quarte, quelques minutes avant que l'accès paroisse, elle ne souffre aucune lésion, & rien n'est en apparence changé en elle de l'état de santé, & souvent même elle se flatte jusqu'au dernier moment d'en être entiérement délivrée. Tant il est vrai qu'on ne peut comprendre comment arrive ce changement

nstantané dans le sang & cette imméa-
bilité subite dont elle devroit se trouver
attaquée tout d'un coup. Il paroît
encore moins concevable que les vaisseaux acquierent, en un instant, une
roideur & une inflexibilité capables de
s'opposer au passage des liqueurs destinées à y circuler. Si ces deux causes
ne peuvent avoir lieu, reste la troisieme;
je veux dire, les forces motrices de la
circulation dans les vaisseaux, ou cet
agent machinal, subtil & impétueux,
dont la nature est inexplicable, qu'*Hippocrate* désigne par le moteur unique
τῷ ἐνορμῶντι (r) en qui réside infailliblement la cause d'un changement si
prompt, puisque nous savons qu'à la
moindre impression il est susceptible
des plus grands effets. J'ai vu une jeune
fille, qui, étant en parfaite santé,
effrayée à l'aspect d'un loir, fut attaquée
tout de suite d'un accès de fievre quarte,
laquelle dura tout l'hiver, & ne se dissipa qu'au printemps. Il y avoit déja
deux mois entiers qu'elle étoit parfaitement guérie, lorsque par un fâcheux

---

(r) Galen. Lib. de Tremor. Palpitation. Convulsion. & Rigor. cap. v. Charter. Tom. VII. pag. 204.

hasard un jeune enfant, d'un âge toujours enclin à quelque malice, lui jetta un loir mort dans ses habits. Sa peur en fut si grande, que la fievre revint, & qu'elle en souffrit plusieurs accès. Il n'est pas rare que la fievre tierce d'automne, la plus bénigne & la plus salutaire, occasionne au commencement de l'accès des convulsions aux enfants. Elles proviennent incontestablement du manque d'énergie du fluide des nerfs & du désordre actuel du genre nerveux, doué naturellement à cet âge, d'une sensibilité si exquise. J'ai vu la dissolution des humeurs, produite par l'action du mercure, au milieu d'un traitement vénérien par la salivation, procurer dans le printemps une fievre tierce qui disparut après le quatrieme accès. Or, on n'est pas en droit de présumer qu'il subsiste en ce cas aucun épaississement dans les humeurs, ni aucune obstruction dans les vaisseaux. Quel autre dérangement peut-on accuser donc alors, si ce n'est l'altération du fluide nerveux? Au reste, le quinquina, ce remede si souverain contre les fievres intermittentes, est également fort utile dans les maladies hystériques & hypocondriaques, qui ne proviennent visiblement que

de la trop grande mobilité du ſyſtême nerveux & de l'ataxie ἀταξία des eſprits. *Sydenham* en a fait uſage dans des cas de mouvements convulſifs violents, (*ſ*) où il lui a été ſpécialement d'un puiſſant ſecours. Peut-être que c'eſt là la raiſon pourquoi dans les perſonnes dont le genre nerveux eſt naturellement doué d'une irritabilité & d'une mobilité ſingulieres, les fievres intermittentes deviennent rebelles à toute autre ſorte de remedes, & ne cedent qu'au quinquina, qui poſſede éminemment une vertu tonique, outre la fébrifuge. Combien de fois a-t-on vu les fievres intermittentes être emportées & guéries ſans retour, après une vive paſſion de l'ame & des mouvements ſoudains & impétueux, qui affectent l'eſprit avec véhémence & pendant quelque temps! Or, ces guériſons ne peuvent arriver qu'autant que cette inaction ou ce manque d'énergie du fluide nerveux eſt totalement corrigé ou détruit, en ſorte que ſes funeſtes diſpoſitions ne puiſſent plus produire le principe des accès. C'eſt ainſi que *Quintus*

(*ſ*) Diſſertat. Epiſtolar. ubi de Affection. hyſteric. pag. 519.

Fabius Maximus étant Conſul, fut délivré dans ſon camp d'une fievre quarte, par l'agitation & l'emportement d'une bataille qu'il livra contre les Allobroges & les Auvergnats. (*t*)

Bien des Auteurs, parmi leſquels on compte le ſavant *Borelli*, ont fait conſiſter la cauſe prochaine & immédiate de la chaleur fébrile dans l'action du fluide nerveux. (*u*) Il ſemble à la vérité avoir trop donné l'eſſor à ſon eſprit, & avoir conduit trop loin ſon hypotheſe, lorſqu'il prétend approfondir & diſcerner les altérations indéfiniſſables & incompréhenſibles du fluide nerveux, & expliquer & reconnoître les cauſes qui occaſionnent le retour périodique des accès dans chaque germe de fievres intermittentes. Il paroît que, ſans vouloir blâmer ce grand homme, quiconque lira attentivement ce chapitre, en portera un pareil jugement. En nous arrêtant ſeulement à l'évidence des faits, on ne peut diſconvenir que les ſymptomes qui ſe développent au commencement de l'accès, n'inſinuent invinciblement

(*t*) C. Plin. Secund. Natur. Hiſt. Lib. VII. cap. 1.

(*u*) De Mot. Animal. Part. II. cap. XXII. Prop. CCXXV. pag. 289. & ſeq.

que le cours des esprits est dérangé, que leurs irradiations dans les nerfs sont interceptées, & que leur action sur les muscles change & est altérée : mais nous n'entreprenons point de dire comment cela arrive & quelles sont les causes de ces changements ; cette discussion est aussi inutile qu'elle est difficile & inexplicable. A quoi bon se livrer à des hypotheses qui n'ont que l'imagination pour appui, sans présenter rien de satisfaisant ni de solide? Il faut dans la recherche des causes des maladies, ne raisonner que d'après l'expérience, s'étayer toujours de l'observation & des notions lumineuses que l'anatomie nous fournit, abandonner tout le reste, quand ces connoissances nous manquent, & avouer sans crainte & sans honte notre ignorance sur des sujets qui passent les bornes de l'esprit humain, au lieu de se repaître de vains systêmes, quelque ingénieux qu'ils puissent être.

Toutes les expositions précédentes regardent uniquement le premier temps des fievres intermittentes qui constitue le froid, (§. 749.) auquel succede le second temps de l'accès qui se manifeste par la chaleur, la rougeur, la force & la grandeur du pouls. (§. 750.)

Or, ces ſymptomes démontrent que le cœur ſe contracte alors avec plus de vîteſſe & d'énergie, & que le ſang contenu dans ſes ventricules eſt pouſſé vigoureuſement dans les arteres, juſqu'aux extrêmités du corps ; ce qui ne peut arriver, que les engorgements formés durant le froid, dans les vaiſſeaux capillaires, ne ſoient diſſipés. Ainſi, après avoir vu que dans le froid fébrile, le ſang veineux ramaſſé autour du cœur y occaſionne des irritations aſſez fortes pour y exciter des contractions promptes, mais foibles, il faut donc qu'enſuite une autre cauſe ſurvienne & concoure à augmenter la force du cœur, ou détruire celle qui la diminuoit pendant le froid fébrile, quelle qu'elle puiſſe être. Or, qui eſt plus capable d'emporter cette eſpece d'épaiſſiſſement du ſang que ſa ſtagnation autour du cœur a fait naître, que l'augmentation des forces du cœur même, qui pouſſent le ſang dans des vaiſſeaux convergents, en ſorte que ſes globules ſouffent néceſſairement un frottement conſidérable, & contre les parois des vaiſſeaux, & entr'eux également ; d'où ce briſement continuel & en tout ſens opere l'atténuation où la réſolution des concré-

tions ſanguines & de toutes les matieres humorales trop viſqueuſes & trop épaiſſes. Comment pourroit-on refuſer cet effet ſalutaire à cette cauſe, puiſqu'en état de ſanté elle empêche le ſang de ſe coaguler & de s'épaiſſir? quelle autre paroît plus propre à détruire ſon épaiſſiſſement, lorſqu'il a commencé de ſe former, & qu'il eſt ſuſceptible de ſe réſoudre? Car ſi les molécules du ſang ont contracté pendant le froid fébrile, une ſi forte cohéſion, qu'elles ne puiſſent plus reprendre leur conſiſtance & leur fluidité naturelle, il en réſulte la ſuffocation & la mort, comme il a été dit au §. 749. accidents funeſtes, qui n'arrivent que très-rarement, & qu'encourent uniquement des vieillards débiles & des perſonnes extraordinairement affoiblies.

§. 756. *De ſorte que puiſque toutes les eſpeces de fievres intermittentes ſont ſujettes invariablement à ſuivre le même ordre de ſymptomes conſécutifs* (749. 750. 751.), *il s'enſuit que ſi on parvient à réſiſter au premier temps* (749) *& à la premiere cauſe,* (755) *on eſt à l'abri & exempt de l'accès en entier.*

Selon le cours ordinaire que ſuivent

les accès de toutes les especes de fievres intermittentes, c'est une vérité que l'expérience confirme journellement, que le froid fébrile forme constamment le prélude de tous les symptomes qui lui succedent ou l'accompagnent; ensuite la chaleur se déclare, & la sueur les termine, suivie de la remission de tous les symptomes. Dans cet ordre permanent d'accidents successifs, qu'exige la curation? sinon d'empêcher le premier temps, c'est-à-dire, le froid de se déclarer & de surmonter la cause physique & immédiate qui le produit, laquelle consiste, comme on a dit, dans la viscosité du sang artériel & l'inaction du fluide nerveux. Si on vient à bout d'éviter ces premiers symptomes, on prévient & on évite indubitablement tous les autres qui doivent les suivre, puisqu'ils sont annexés ensemble, & qu'ils ne peuvent se manifester à leur tour, qu'après avoir été précédés par ceux qui commencent l'accès. Voilà le fondement solide & le principe avéré sur lesquels est appuyée la meilleure méthode de guérir les fievres intermittentes, ainsi que nous l'expliquerons plus bas au §. 761. Elle indique de faire prendre au malade une grande quantité d'une tisane

apéritive & délayante, & à provoquer les ſueurs, une ou deux heures avant qu'il paroiſſe un nouvel accès. Par ces moyens, on contient les humeurs dans un état de fluidité, on leur fournit un véhicule abondant, & on prévient la viſcoſité fonciere du ſang; de plus, les vaiſſeaux ſont parfaitement libres, les liqueurs conſervent une ténuité ſuffiſante, & la ſueur douce qu'on a procurée & qu'accompagne la chaleur, s'oppoſe en même temps à la naiſſance du froid fébrile. Nous expoſerons dans la ſuite les cas où cette méthode convient principalement, & les précautions eſſentielles qu'elle exige. Car on doit prendre garde de ne pas tomber d'un excès dans un autre; & pour éviter le froid des fievres intermittentes, de ne pas incendier le corps & dépouiller la maſſe du ſang par des décoctions aromatiques trop échauffantes. Effectivement ces méthodes condamnables & inconſidérées ſont capables de faire naître des inflammations très-vives & incurables, pires que le mal qu'on combat, en augmentant exceſſivement par des remedes trop actifs, la chaleur forte qui ſurvient après le froid fébrile. Voyez à ce ſujet ce que nous avons dit au

§. 624. Les écrits des anciens Médecins font foi, qu'ils n'ont pas ignoré cette méthode, d'anticiper & prévenir le premier temps de la fievre, en excitant un plus grand degré de chaleur & une légere sueur, par des bains, des frictions, &c. C'est dans cette vue que *Celse* ordonne dans la curation du froid de la fievre, de mettre le malade dans le bain *avant qu'il arrive, & de le tenir plongé dans l'eau pendant tout le temps que dure le froid.* (*x*) Il recommande de réitérer le bain aux accès suivants de la même maniere, & de recourir en même temps aux frictions. Il ne faut pas même qu'on se lasse ou se dégoûte, parce qu'on voit revenir les accès, car l'efficacité du remede l'emporte après, sur la résistance du mal (*y*). Néanmoins, lorsqu'on a employé inutilement les bains, pendant plusieurs accès, il conseille au malade « de » manger de l'ail avant l'accès, ou » de boire de l'eau tiede, où l'on » a délayé du poivre : ces remedes » excitent, dit-il, immanquable- » ment une chaleur vive & universelle,

(*x*) De Medicin. Lib. III, cap. XII. pag. 142.
(*y*) Ibidem.

„ qui ne permet pas au froid de se „ développer. „ (z) Lorſque nous ſerons parvenus à la cure des fievres intermittentes, nous expliquerons comment agiſſent ces remedes aromatiques & échauffants, & de quelle utilité ils peuvent devenir, étant délayés dans beaucoup d'eau. Il ſuffit de remarquer ici que *Celſe*, conſéquemment aux principes que nous avons établis, fondoit toutes ſes vues de guériſon dans les moyens de prévenir le froid de la fievre par une chaleur ſupérieure & plus forte, qu'il faiſoit naître à volonté; c'eſt pourquoi il preſcrit dans la cure de la fievre quarte, “ de faire lever le malade le „ jour qu'il doit avoir l'accès, & de „ l'occuper auparavant à quelque exer- „ cice proportionné à ſes forces, afin „ que la fievre le ſurprenne dans l'action, qui la diſſipe ſouvent. „ (*a*)

§. 757. *Plus on réfléchit ſur les cauſes des fievres eſſentiellement intermittentes, plus on reconnoît qu'il y en a une infinité, même en apparence peu conſidérables, qui ſont capables de pro-*

(z) Ibidem.
(*a*) Ibid. cap. xv. pag. 146.

duire le premier temps de la fievre (749) *& la cause physique qui la forme;* (755) *car la plupart s'engendrent intérieurement dans le corps, y font sourdement des progrès & se développent ensuite dans un temps déterminé, ainsi qu'il arrive de toutes les liqueurs qui se forment ou se séparent dans le corps humain. Il est sûrement bien plus difficile de démêler parmi le nombre des causes infinies qui sont possibles, celle qui est la cause existante & véritable, que d'en imaginer une vraisemblable & possible, qui rende raison du retour périodique des accès, suivant les loix de l'économie animale. Ces inductions sont si claires & si évidentes, qu'elles portent leurs preuves avec elles-mêmes.*

Voici enfin, si j'ose m'exprimer ainsi, le nœud gordien des fievres intermittentes, la question la plus difficile à résoudre, & qui a mis à la torture l'esprit de presque tous les Médecins. En effet, pourquoi les accès des fievres intermittentes se renouvellent dans des temps périodiques, tandis que dans les fievres continues la fievre regne sans interruption depuis le commencement jusqu'à la fin.

L'opinion de *Sydenham* à ce ſujet, fut que toute la difference des fievres continues, d'avec les intermittentes, conſiſte uniquement en ce que les intermittentes accompliſſent *à diverſes repriſes & en divers temps*, (*b*) les coctions que les continues operent par un mouvement fébrile non interrompu. Il prétend en conſéquence de là, qu'il faut aux fievres intermittentes à peu près le même eſpace de temps pour changer, dompter & expulſer la matiere fébrile, qu'aux fievres continues. Ce grand obſervateur induit par une analogie & une parité qu'il a cru y appercevoir, en obſervant que la fievre continue la plus fréquente, eſt celle qui ſe termine dans l'eſpace de quatorze jours, qui comprennent trois cents trente-ſix heures, a penſé que la quarte en emploie un égal nombre, qui forme environ ſix mois, *pour opérer la deſpumation ou la ſéparation de la matiere fébrile.* (*c*) Il eſt vrai que ce ſavant Médecin n'accorde que cinq heures & demie de durée à chaque accès, afin de juſtifier ſon hypotheſe, tandis cependant que le

(*b*) Sect. I. cap. v. pag. 106.
(*c*) Sydenham. Sect. I. cap. v. pag. 106.

plus ſouvent on voit les accès continuer beaucoup plus long-temps. Cette objection eſt certainement fondée ; auſſi il ne la paſſe pas ſous ſilence, & il y répond de même qu'à la difficulté qu'on tire de la longueur des quartes qui durent davantage, en diſant qu'il en arrive autant à l'égard des fievres continues, qui excedent pareillement l'eſpace ordinaire de leur temps, ſoit à cauſe des qualités plus viciées de la matiere fébrile, plus difficile à dompter, ſoit par rapport à la mauvaiſe méthode de guérir qu'on a employée, auxquelles on doit ſéparément ou tout à la fois attribuer le délai plus long qu'exige la nature pour completter la curation. Au reſte, il avertit qu'il n'entend appliquer ce raiſonnement qu'aux fievres ſeulement, *qui ont un caractere déterminé & un cours régulier.* (*d*) Effectivement, il y a une grande quantité de fievres, ſoit continues, ſoit intermittentes, qui ne parviennent point au terme ordinaire où elles ſemblent d'abord devoir atteindre. Telles ſont celles qui attaquent les jeunes gens, & qui naiſſent de quelque légere erreur, com-

(*d*) Ibid. pag. 107.

mise dans l'usage des six choses naturelles, dont la guérison est aussi prompte que la lésion du corps est peu considérable. Observez d'ailleurs qu'en déduisant ces inductions analogiques, *Sydenham* traite des fievres intermittentes d'automne, qu'on sait être ordinairement d'une durée fort longue & d'une curation très-difficile, lesquelles se manifestent en même temps que les fievres continues, & deviennent le plus souvent & également épidémiques.

Cette opinion à la vérité n'est pas neuve; les anciens Médecins ont pareillement reconnu une ressemblance & une analogie entre les fievres continues & les intermittentes. Car après qu'*Hippocrate* a fixé le terme du premier période des maladies aiguës au quatrieme jour, (*e*) celui du second au septieme, (*f*) celui du troisieme au onzieme, (*g*) &c. ainsi de suite, en procédant toujours de quatre en quatre, ou de sept en sept jours, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au soixantieme, (*h*)

(*e*) Prognostic. Comment. III. text. II. Charter. Tom. VIII. pag. 663.

(*f*) Ibid. text. III. pag. 664.

(*g*) Ibidem.

(*h*) Ibid. text. V. pag. 665.

(voyez à ce ſujet ce que nous avons dit au §. 741. où il s'agit des jours critiques) il ajoute en termes exprès, que *les accès des fievres quartes ſuivent le même ordre, & ſe correſpondent pareillement dans leur progreſſion ſucceſſive.* (*i*) *Galien* remarque dans les Commentaires de cet endroit cité, qu'ainſi qu'on a coutume de compter dans les fievres continues les jours qui ſe ſuivent ſans interruption, on doit de même compter les accès qui ſont interrompus par les jours libres, en ſorte *que le ſeptieme accès dans les intermittentes mérite autant de conſidération & a la même valeur que le ſeptieme jour des fievres continues,* (*k*) & que le même rapport qui ſe trouve dans les continues entre le quatrieme jour & le ſeptieme, ſe remarque pareillement entre le quatrieme accès & le ſeptieme des intermittentes. Or, le ſeptieme jour des fievres continues eſt ordinairement un jour critique; auſſi une tierce exquiſe ſe termine le plus ſouvent au ſeptieme accès. En vertu de cette conformité, *Galien* infere très-bien, qu'*Hippocrate* a voulu dé-

(*i*) Ibid. text. VII. pag. *666.*
(*k*) Ibid. pag. *667.*

ſigner par ce mot κόσμου *ordre & correſpondance*, l'ordre même des jours critiques ; avec cette différence, que les criſes des fieves ne doivent pas ſe compter par le nombre des jours, mais par celui des accès. En conférant tous ces paſſages, nous voyons qu'*Hippocrate* dans cet endroit marque le ſoixantieme jour comme le terme des fievres aiguës ; or, en calculant ſoixante accès ſucceſſifs de fievre quarte, nous trouverons l'eſpace de ſix mois accomplis, qui comprend ordinairement le temps que dure la fievre quarte, en commençant en automne, & finiſſant au printemps. Cependant nous avons remarqué ci-deſſus qu'il y a beaucoup de maladies qu'on appelle aiguës par décidence, qui excedent le terme de ſoixante jours, & s'étendent plus loin ; (voyez le §. 564.) cette même irrégularité ou prolongation de temps a lieu en faveur des fievres quartes.

Reſte néanmoins encore une grande difficulté, dont on ne comprend point la raiſon ; pourquoi les fievres intermittentes n'operent qu'à divers repriſes les ſéparations & les coctions que font les continues, ſans admettre d'interruption. Seroit-il poſſible de penſer que la fievre

intermittente ne dompte & ne chasse hors du corps à chaque accès, qu'une partie de la matiere fébrile ? ou paroît - il plus probable qu'après avoir dompté & expulsé toute celle qui est formée avant chaque accès, il s'en reproduit encore, & se fait un nouvel amas dans un intervalle réglé, capable de faire naître un accès nouveau ? Si ces idées hypothétiques ne portent pas avec elles un degré suffisant de conviction, elles paroissent du moins être la production d'un génie éclairé, & sont dignes à tous égards, de la plus soigneuse réflexion qu'on puisse apporter dans une matiere si obscure, & appuyer sur des observations exactes & des preuves lumineuses.

Sydenham rapporte, à l'appui de cette premiere proposition, (*l*) une fievre continue aiguë, laquelle étant traitée méthodiquement, avoit coutume de se terminer vers le quatorzieme jour par une sueur douce & légere, tandis qu'en employant mal-à-propos une suite de lavements & de purgatifs, le malade n'en retiroit qu'un soulagement foible & passager ; la fievre à la vérité cessoit le

(*l*) Sect. I. cap. IV. Art. II. n°. III. pag. 73.

le plus ſouvent ; mais comme la matiere fébrile n'avoit point été parfaitement domptée ni évacuée par aucune ſueur critique, elle reparoiſſoit un ou deux jours après, recommençoit derechef ſon cours entier de quatorze jours, & avoit encore beſoin d'un traitement uniforme & complet comme la premiere fois. Il eſt ordinaire dans les maladies aiguës, qu'il arrive des criſes imparfaites qui laiſſent dans le corps une partie de la matiere morbifique ; auſſi la fievre ceſſe pendant quelques jours & ſe rallume de nouveau, juſqu'à ce qu'il ſe déclare une criſe ſuffiſante qui délivre le corps du reſte du levain morbifique, que la premiere n'avoit point emporté. En ces cas on voit communément qu'il ſe fait dans les maladies pluſieurs criſes, ainſi que nous l'avons expliqué précédemment au ſujet de la criſe, au §. 587. & des jours critiques, au §. 741. Concluons viſiblement de ces faits, que lorſque la matiere fébrile n'eſt domptée & évacuée qu'en partie, la fievre même, après avoir ceſſé, eſt néceſſairement ſujette à des retours ; ainſi ce n'eſt point s'écarter des regles que la nature obſerve dans les maladies, d'inférer qu'une ſemblable cauſe

eſt capable de reproduire les accès ſucceſſifs des fievres intermittentes. Il ne reſte plus de différence, ſi ce n'eſt que les rechûtes qui arrivent aux maladies terminées par une criſe imparfaite, n'ont point de temps fixe dans leur nouvelle apparition; elles ſe développent néanmoins preſque toujours à un jour critique, comme on l'a dit au §. 727. au lieu que les accès des intermittentes reviennent dans un certain eſpace de jours déterminés.

A ces inductions qui ont néanmoins quelque choſe de vraiſemblable, que de fortes raiſons peut-on alléguer contre! Car ſi, à chaque accès, on ſuppoſe s'évacuer une partie de matiere morbifique, pourquoi la quantité & l'activité de ce qui reſte augmenteroient & ſe manifeſteroient dans un intervalle de temps différent, ſuivant l'eſpece ſinguliere de fievre intermittente? Dans la quotidienne légitime, l'accès ſe déclare, par exemple, après douze heures d'intervalle, tandis que dans les tierces exquiſes il ne reparoît qu'après trente-ſix heures révolues; & d'où proviennent ces différences eſſentielles & diſtinctes? D'ailleurs on voit communément, que quand le quinquina agit en ces cas

avec efficacité, il guérit les fievres & prévient la formation des accès ſuivants, ſans exciter la moindre évacuation ſenſible. Car ceux-là ſe trompent, comme on le dira en ſon lieu au §. 767. qui s'imaginent que la guériſon des fievres intermittentes par le quinquina, n'eſt aſſurée & exempte de retour, qu'autant qu'il fait naître quelqu'évacuation ſenſible, ou par les ſelles, ou par les ſueurs, &c. L'expérience journaliere contredit ces témoignages. On ne peut diſconvenir que la vertu fébrifuge du quinquina n'ait déja diſſipé la fievre, avant que ces évacuations paroiſſent; & on ne ſauroit, ſans injuſtice & ſans raiſon, en dérober la guériſon à l'effet de ce remede, pour l'attribuer à l'expulſion de la matiere morbifique qui n'arrive qu'après.

On peut faire d'auſſi fortes objections contre l'opinion de ceux qui prétendent en ſecond lieu, que la matiere fébrile qui forme chaque accès, s'évacue à la fin de chacun d'eux, & qu'il s'engendre dans l'intervalle qu'ils obſervent, un autre foyer & une nouvelle cauſe qui produit l'accès ſuivant. Certainement aucune perſonne attaquée de fievre quarte, n'a jamais eu ſujet de reconnoître

en ſoi le moindre ſigne de l'accès prochain, pas même un quart d'heure avant qu'il paroiſſe. Juſqu'au premier moment de ſon invaſion elle ne s'apperçoit pas de la plus légere léſion des fonctions naturelles. Cependant, en conſéquence de ce principe, dans le temps où cette matiere fébrile va bientôt exciter de ſi grands déſordres dans le corps, ne devroit-elle pas déja donner des indices de ſa préſence & de ſon amas ?

Nous ne prétendons pas néanmoins nier que les humeurs corrompues, les aliments mal digérés & pluſieurs autres cauſes nuiſibles, dont nous avons fait mention au §. *586.* ne ſoient capables de faire naître la fievre. Leur action ſe développant au dedans du corps, dans des intervalles réglés, peut très-bien produire différents accès de fievres intermittentes. Toutes ces cauſes pourtant conſidérées à part, ne ſuffiſent pas, il faut quelque choſe de plus pour les mettre en jeu. On en ſera facilement perſuadé par les exemples ſuivants. Qu'un malade qui a eſſuyé une fievre tierce d'automne dont les accès ont fini depuis quelques jours ſeulement, mange une grande quantité de lard cuit à la fumée, ſaupoudré avec beaucoup de ſel,

ou qu'il s'expoſe ſans précaution aux injures de l'air, la tierce reparoîtra immanquablement, & reprendra ſon ancien type ; de même un autre malade nouvellement délivré au printemps d'une fievre quarte invétérée, y deviendra viſiblement ſujet par quelques erreurs de régime. Or, l'expoſition de ces deux cas prouve clairement que ces deux malades conſervoient encore intérieurement une diſpoſition cachée & aſſurément différente, puiſque miſe en mouvement par des cauſes ſemblables, elle fait naître dans l'un la fievre tierce, & dans l'autre la fievre quarte. En ſorte que la différente eſpece de fievre intermittente qu'encourent ces deux perſonnes, ne dépend pas de la cauſe acceſſoire qui les renouvelle, mais provient plutôt de la diſpoſition préexiſtante, qui differe eſſentiellement dans chacun d'eux. Il eſt ſenſible par-là, qu'une certaine quantité de matiere morbifique amaſſée dans l'intervalle des accès, eſt capable de devenir une cauſe exiſtante ou occaſionnelle des fievres d'accès, laquelle néanmoins eſt tout-à-fait diſtincte de la cauſe fonciere & prédiſpoſante qui exiſte indépendamment d'elle. Voyez à ce ſujet ce qu'on a dit touchant les

causes prédisposantes & occasionnelles, ou excitantes, aux *Commentaires* des §. 11. & 586.

Véritablement quelle que soit la cause prédisposante, elle regle & détermine le caractere de chaque espece de fievre intermittente. Cette assertion trouve démonstrativement sa preuve dans les accès des fievres qui redoublent, & qu'on observe continuer de cette sorte, sans se réunir & se confondre. De quelle maniere qu'on envisage leur formation, soit que ce soit l'excès ou la trop grande activité de la matiere fébrile, qui faisant l'office d'une cause existante & occasionnelle, produit le redoublement de l'accès, soit que l'abattement des forces du malade ne puisse accomplir l'expulsion ou amortir l'action de la cause physique qui excite l'accès, il s'en renouvelle un second pour surmonter & expulser le reste de la matiere fébrile. Dans le premier cas, *Sydenham* avertit que l'accès nouveau précede l'ancien, (*m*) & dans le second *c'est le nouvel accès qui succede au premier, & qui paroît au surplus moins fort & dure beaucoup moins.* (*n*) Il est

(*m*) Sect. I. cap. v. pag. 96.
(*n*) Ibid. pag. 97.

vrai que dans ces deux cas l'accès nouveau ſuit réguliérement le type du premier, & garde uniformément le même ordre précis. La vérité de cette propoſition eſt chaque jour juſtifiée par l'expérience. En effet, les deux accès conſécutifs qui compoſent, par exemple, une double tierce, ſont-ils autre choſe que deux tierces véritables qui ſe correſpondent tour à tour, de deux jours l'un, & qui ſe devancent, ſe retardent exactement par l'heure de chaque accès & l'appareil des ſymptomes divers qui les accompagnent? Il en eſt de même à l'égard des fievres quartes, lorſqu'elles ſont triplées. On voit par-là, d'une façon irrévocable, que de quelle maniere qu'agiſſe la cauſe excitante ou occaſionnelle, quelle que ſoit l'activité plus grande qu'elle déploie, & même quoiqu'elle ſe développe pluſieurs fois dans le même intervalle de temps, elle ſe trouve infailliblement aſſujettie à l'ordre & au genre de la fievre intermittente que décide la cauſe prédiſpoſante.

De ſorte que quand une tierce d'automne dégénere en quarte (ce qui n'arrive que très-rarement ou preſque jamais aux tierces du printemps), il paroît très-probable que ce changement

ne vient point de ce que les causes excitantes ont acquis plus d'action ou se sont ramassées en plus grande quantité dans un plus long espace de temps, mais plutôt de ce que la cause prédisposante a réellement été changée. D'où on peut conclure que les causes prédisposantes, quoique fonciérement différentes en chaque espece de fievres intermittentes, conservent entr'elles un rapport & une véritable analogie, puisqu'elles changent si souvent l'une en l'autre.

Cependant, en quoi consiste cette cause prédisposante des fievres intermittentes ? Dépend-elle des parties solides, ou a-t-elle son siege dans les parties fluides, ou enfin les unes & les autres y concourent-elles également ? où paroît-elle en un mot résider, & quel est son caractere individuel dans chaque espece particuliere de fievres intermittentes ? Il est certainement très-difficile de résoudre ces questions. Cette cause, quelle qu'elle soit, est peut-être tellement cachée dans l'intérieur, qu'elle devient impénétrable & y reste concentrée, sans se manifester par aucun signe, jusqu'à ce qu'une cause occasionnelle ou excitante la développe & la mette en action. Ne voit-on pas souvent

des personnes qui ont été attaquées & parfaitement guéries de fievre quarte, rechûter & la reprendre, après que toutes les fonctions des organes ont paru assez long-temps entiérement rétablies, & après qu'elles ont joui d'une santé excellente, pour avoir fait quelque intempérance de vin, avoir mangé avec excès des aliments indigestes, s'être exposées au froid de l'air, ou s'être imprudemment livrées à des passions tumultueuses & irascibles, &c. C'est là une remarque de *Celse*, qui donne à ce sujet l'avertissement suivant : « Lorsque la » fievre a cessé, on ne doit pas de long- » temps en oublier le jour, afin d'éviter » le froid & la grande chaleur, de trop » manger & de trop fatiguer. Car la » fievre est sujette facilement à revenir, » si on ne s'abstient, quoiqu'on soit » en santé, de tout ce qui peut la » renouveller. » (*o*)

Les meilleurs Auteurs sont partagés touchant la cause physique des fievres intermittentes; *Galien* assigne la bile pour cause de la fievre tierce, (*p*) la

(*o*) De Medicin. Lib. III. cap. xvi. pag. 147.

(*p*) De different. febr. Lib. II. cap. 1. Charter. Tom. VII. pag. 127. 128.

pituite pour celle de la quotidienne, (*q*) l'humeur atrabilaire & toutes les liqueurs qui en dérivent, pour la cause de la fievre quarte, qui est ordinairement la plus longue (*r*), & il en place le foyer dans la rate, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture de ses ouvrages. (*ſ*) *Helmont*, qui a suivi l'opinion de *Fernel*, *renferme la source des fievres intermittentes dans l'estomac, le duodenum & le pancréas.* (*t*) D'autres en font résider le germe dans les glandes de l'abdomen, &c. Sans nous arrêter plus long-temps à rapporter tant de sentiments différents, les principes que nous venons solidement d'établir, prouvent assez que les Auteurs n'ont point suffisamment distingué les causes occasionnelles des prédisposantes ; cette confusion d'idées les a induit en erreur. Séduits par ces ferments prétendus, ils ont quelquefois pris pous la cause des fievres intermittentes, les changements

(*q*) Ibidem.

(*r*) Ibid. pag. 128.

(*ſ*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. v. & vi. Charter. Tom. X. pag. 350. 351.

(*t*) Tract. de Febrib. cap. III. n°. XVIII. pag. 748.

mêmes des humeurs, qui n'en étoient que le produit & l'effet.

Dégagés de tous ces ſentiments, ſi nous recueillons tout ce que nous avons dit aux §. 755. & 756. on conclura avec aſſez de probabilité, que la cauſe prédiſpoſante des fievres intermittentes réſide dans le fluide nerveux, ou dans les petits vaiſſeaux qui le tranſmettent en toutes parties, ou enfin dans le cerveau, où eſt leur origine commune. Effectivement, les premiers phénomenes qui préludent l'accès, nous apprennent qu'il arrive infailliblement quelque dérangement dans les nerfs. C'eſt pourquoi les enfants qui ont le genre nerveux d'une mobilité étonnante, éprouvent fréquemment des convulſions dans les fievres intermittentes qu'ils encourent. Il y a des expériences sûres, qui prouvent que des paſſions véhémentes & ſubites de l'ame ſont capables de faire naître & d'emporter auſſi quelquefois des accès de fievres. Tout le monde connoît l'empire & les impreſſions fortes que ces affections exercent ſur les eſprits, les nerfs & le cerveau. D'ailleurs, la raiſon qui rend le quinquina un remede ſpécifique contre les eſpeces de fievres intermittentes, c'eſt qu'il ſert à fortifier

le genre nerveux, & à calmer les mouvements déréglés des esprits. Ces effets ne sont-ils pas visiblement incontestables, puisqu'il les guérit sans procurer aucune évacuation sensible? preuve évidente qu'il ne paroît agir que sur la cause prédisposante qu'il corrige. D'ailleurs il est constant par une correspondance bien établie, que des fievres intermittentes ont guéri radicalement des paralysies & des épilepsies, qui sont des maladies appartenantes au genre nerveux. Combien de fois n'a-t-on pas fait avec le plus grand succès, des onctions sur l'épine du dos avec des onguents aromatiques très-actifs, pour guérir les fievres intermittentes? Cependant l'efficacité de ces remedes est généralement connue dans les autres maladies des nerfs, comme on le dira ci-après au §. 768. & il n'agit probablement dans ce cas, qu'à cause de ce rapport éminent.

De plus, cette opinion suffisamment attestée, ce semble, par les raisonnements & les faits rapportés, reçoit un nouveau degré de solidité de l'observation de *Sydenham*, que nous avons déja citée au §. 751. Ce grand homme dans une constitution épidémique des fievres

intermittentes, remarqua que « les ac-
» cès ne se développoient point par des
» frissons & des froids marqués, aux-
» quels la chaleur de la fievre suc-
» cede ordinairement, mais les malades
» étoient tout-à-coup saisis des mêmes
» symptomes que s'ils eussent été atta-
» qués d'une véritable apoplexie. » (*u*)
L'explication naturelle de cet accident insinue plausiblement, que dans ces circonstances la cause plus violente de la fievre, au lieu de léser & de déranger les fonctions du cerveau, les opprime & les intercepte tout-à-coup & pour un temps. *Sydenham* reconnoissoit cette espece de fievre intermittente à la couleur rouge de l'urine & à son sédiment briqueté, quoiqu'elle ressemblât en apparence à une apoplexie ; aussi ces notices étoient justifiées par l'événement, puisqu'il la guérissoit heureusement par l'usage du quinquina. Il avertit même que les remedes évacuants qu'on donne dans les cas d'apoplexie, devenoient absolument nuibles & dangereux. (*x*)

Au reste, il convient de faire atten-

(*u*) Epistol. responsor. I. ad ann. 1678. pag. 385.

(*x*) Ibidem.

tion que de la même maniere que ces changements arrivent dans un temps réglé aux nerfs qui servent aux mouvements musculaires, soit qu'ils se fassent dans leur origine commune ou dans les irradiations mêmes du fluide nerveux, & se manifestent par le tremblement, la lassitude, la foiblesse, réciproquement les nerfs qui concourent aux sentiments sont susceptibles des mêmes altérations, ainsi que le démontrent les douleurs insupportables dont on est quelquefois atteint. Je fus consulté depuis peu, par une personne d'une grande considération, qui souffroit tous les jours à la même heure une violente migraine, qui duroit constamment pendant huit heures consécutives. On appliqua inutilement à la tête des épithêmes, des vésicatoires & divers épipastiques aux pieds; il prit bien des purgatifs & d'autres remedes internes, qui furent administrés sans fruit; le mal ne discontinuoit point; je m'avisai d'avoir recours au quinquina, qui dissipa bientôt jusqu'à la moindre douleur de tête. Quand elle le saisissoit, le malade désignoit positivement son siege à l'endroit du front où le trou orbitaire supérieur donne passage à un rameau des

nerfs de la cinquieme paire. La douleur qui y prenoit naissance, s'étendoit de proche en proche & insensiblement dans la moitié de la tête. On ne remarquoit pourtant, malgré sa vivacité, aucun dérangement dans le pouls, & les autres fonctions du corps s'accomplissoient dans l'état naturel. J'ai rencontré dans la pratique bien des cas d'une nature approchante ; le suivant mérite le plus de trouver place ici. Un homme d'une santé ferme, d'un tempérament robuste & d'un âge moyen, étoit attaqué tous les jours à la même heure d'une douleur forte, au même endroit qui est situé au dessus de l'orbite gauche, d'où sort un rameau de nerf par le trou orbitaire supérieur. Quelque temps après, l'œil paroissoit rouge, enflammé, & laissoit couler beaucoup de larmes ; insensiblement cette douleur augmentoit au point qu'il lui sembloit qu'on arrachoit l'œil de l'orbite, & elle devenoit si insupportable, qu'il en étoit comme furieux. Cet état persévéroit pendant plusieurs heures, après lesquelles tous ces accidents cessoient, & l'œil revenoit aussi net & aussi clair qu'auparavant. Je fis saigner le malade ; je lui ordonnai des purgatifs légers & des remedes anti-

phlogiſtiques, je fis appliquer des ventouſes à la nuque; on réitéra les véſicatoires, &c. tout cela fut ſans ſuccès. Surpris de l'opiniâtreté du mal, qui me paroiſſoit toujours plus ſingulier & extraordinaire, je demandois, afin de le connoître à fond, de me trouver auprès de lui quand il commençoit; on m'avertit en effet, & je m'y rendis tout de ſuite, à l'inſtant que la douleur ſurvint, accompagnée des autres ſymptomes mentionnés. J'en fus moi-même cette fois témoin, & je ne m'apperçus pendant leur durée d'aucune altération dans le pouls. En même temps que je queſtionnai le malade, il me dit qu'il ſentoit un battement très-fort au grand angle de l'œil; j'appliquai tout de ſuite le bout du petit doigt ſur les ramifications aſſez conſidérables d'artere qui s'y diſtribuent alentour, tandis que je gardai l'autre main appuyée ſur l'artere du poignet. Il me fut facile de diſcerner que l'artere du grand angle de l'œil battoit avec plus de vîteſſe & avec plus de force qu'elle ne doit le faire naturellement. De là je conclus qu'il y avoit véritablement une fievre locale; je m'empreſſai d'ordonner le quinquina, qui le guérit radi-

calement. Ce cas m'a ſervi de leçon & d'exemple pour bien d'autres ſemblables.

Or, s'enſuit-il donc qu'une véritable fievre intermittente peut quelquefois n'être pas répandue dans tout le corps & ſe renfermer en une ſeule partie? Nous avons démontré dans les *Commentaires* du §. 731. au ſujet de l'inflammation, qu'il arrive pareillement des inflammations locales accompagnées d'une fievre de même genre, leſquelles n'affectent uniquement qu'une partie du corps, y excitent des pulſations plus vives dans les arteres qui lui appartiennent, ſans agir ſur le reſte du corps. Ainſi, à l'inſtar de l'inflammation, la fievre intermittente peut également attaquer une partie, & ne point s'étendre ailleurs. On trouve une foule d'obſervations irrévocables qui ont trait à cette matiere, & qui confirment cette opinion. On lit dans un excellent ouvrage (*y*), qu'une perſonne fut ſaiſie tous les jours, pendant l'eſpace de ſix ſemaines, vers les ſept heures du matin, d'un froid violent au bras droit, tandis que les autres parties du corps ne perdoient point leur

(*y*) Miſcell. Curioſ. dec. 1. an. 3. pag. 381.

chaleur naturelle. Environ vers les huit heures, les doigts & la main étoient ſucceſſivement atteints de friſſon & de tremblement, auxquels trois heures après ſuccédoit une grande chaleur. Enfin tous ces accidents ceſſoient près de midi, & reparoiſſoient le lendemain dans le même ordre. De plus, une fievre intermittente anomale, en laquelle dégénéra une fievre tierce, par l'effet des remedes échauffants qu'on avoit mal-à-propos adminiſtrés, occaſionnoit pluſieurs accès dans le même jour à une fille de vingt-deux ans. On lui fit prendre pluſieurs doſes de quinquina, & enſuite parmi le nombre des ſymptomes divers qui ſe manifeſterent, on obſerva qu'une des deux jambes trembloit chaque jour à la même heure, puis s'échauffoit & ſuoit ſucceſſivement, quoique pourtant on ne remarquoit rien de ſemblable dans aucune autre partie du corps (*z*). On trouve dans le même ouvrage une autre obſervation à-peu-près ſemblable (*a*).

Ainſi cette cauſe prédiſpoſante des fievres intermittentes, que tant de rai-

---

(*z*) Medical Eſſays, Tom. I. pag. 295. 296.

(*a*) Ibid. Tom. II. pag. 302.

fons de probabilité nous perfuadent réfider dans le fluide nerveux, dans les vaiffeaux où il coule, ou dans le cerveau, comme il paroît par ce qui a été dit, eft excitée & mife en jeu par différentes caufes occafionnelles. Un froid dont on reffent les atteintes fubites, des aliments indigeftes, les affections vives de l'ame, les irritations que les purgatifs produifent, & une multitude d'autres caufes font capables de la mettre en action; l'expérience journaliere le certifie d'une maniere convainquante à tous les Médecins initiés tant foit peu dans la pratique. Le judicieux *Sydenham*, qui remarque (*b*) qu'il convient de recourir à la purgation après la guérifon de la plupart des fievres intermittentes d'automne, de crainte qu'en la négligeant, le malade ne rechûte ou n'encoure des maladies plus dangereufes, nous apprend en même temps de lui donner prudemment, après l'action du purgatif, un remede parégorique fur le foir, afin que les troubles que fufcitent immanquablement les plus légers purgatifs, ne renouvellent les accès (*c*).

(*b*) Sect. I. cap. v. pag. 117.
(*c*) Ibid. pag. 118.

Seroit-ce par conséquent que cette cause prédisposante a toujours besoin d'une cause occasionnelle, pour être réduite en action? certainement cette proposition est problématique, quoiqu'on ne puisse disconvenir que dans les cas où la cause prédisposante se trouve assoupie ou comme amortie, la cause occasionnelle ne la réveille & ne la ranime souvent. Quand un homme, d'une bonne constitution & d'une santé parfaite, vient depuis peu d'être saisi d'une fievre quarte, dont il n'a encore éprouvé que quelques accès peu forts, le Médecin le plus consommé & le plus attentif, attendu que les parties solides & fluides de son corps n'ont souffert aucun changement considérable, ne sauroit distinguer & reconnoître la plus petite lésion dans les fonctions des organes, aux moments mêmes qui précedent l'apparition de l'accès. Il paroît ainsi, que les causes occasionnelles n'excitent point en tout temps le développement de la cause prédisposante, mais principalement à celui précis où l'accès doit se renouveller. Voilà la raison pour laquelle *Celse*, comme on vient de le dire, recommande aux personnes récemment délivrées de fievre quarte, de se soigner

davantage au jour où l'accès avoit coutume de se déclarer, voulant signifier par-là, qu'on est moins sujet à rechûter les autres jours. Ce précepte est pleinement vérifié par l'observation suivante, qui convient singuliérement ici. Une personne qui étoit parfaitement rétablie au commencement du printemps, sans avoir usé de quinquina, d'une fievre quarte que la chaleur renaissante de l'atmosphere avoit dissipée insensiblement, après avoir duré tout l'hiver, se trouva un jour à la pêche avec ses amis; depuis cinq mois cette fievre avoit disparu : à mesure qu'il tiroit le filet en terre, ils firent en sorte pour badiner, de le faire tomber au fond du filet. A peine fut-il sorti de l'eau, que le froid le saisit, & qu'il recommença d'avoir un accès de fievre, lequel se renouvella ensuite exactement de quatre en quatre jours, & continua pendant plusieurs semaines. Cependant cet homme avoit été averti, quand sa fievre fut dissipée, de s'observer soigneusement le jour qu'elle auroit dû réguliérement venir. Aussi, quoique depuis long-temps il en fût exempt, il avoit supputé & marqué dans ses tablettes par un astérisque, chaque troisieme jour où elle auroit dû

progreſſivement revenir, & découvrit ainſi, que cette diſgrace ou cette chûte étoit arrivée malheureuſement & préciſément au jour même de l'accès, ſi la fievre eût continué juſques alors.

Nous pouvons, ce ſemble, plauſiblement inférer de là, que la cauſe prédiſpoſante eſt douée des qualités propres à ſe manifeſter & à ſe mettre en jeu chaque fois déterminément, pour ainſi dire, à un même inſtant & ſouvent dans l'eſpace d'une heure, & d'autres fois à des intervalles différents, ſuivant les divers genres de fievres. De plus, elle entre en action ſans que par l'examen le plus exact on puiſſe la plupart du temps diſcerner & reconnoître dans le corps la cauſe occaſionnelle qui l'émeut ou ce qui en fait la fonction. Or, puiſqu'on ne peut dans certains cas la découvrir, doit-on conclure que cette cauſe prédiſpoſante a naturellement le pouvoir de s'exciter elle-même? ou bien eſt-il vaiſemblable qu'au défaut de cette qualité ſtimulante & innée, il réſide ſecrettement en nous une autre cauſe occaſionnelle, qui la développe & la remue dans un temps fixé & déterminé? Certainement, ſi cela ſe paſſe ſelon cette idée, il eſt impoſſible de

déméler & de diſtinguer la cauſe occaſionnelle d'avec la prédiſpoſante, puiſqu'il faut ſuppoſer que le ſiege de toutes les deux ſe trouve enſemble dans le fluide nerveux, dans les vaiſſeaux imperceptibles des nerfs, ou dans leur commune origine, & que l'une & l'autre ne ſe manifeſtent que par leurs effets particuliers, dont le principe reſte également caché.

On ne ſauroit véritablement méconnoître, qu'en état de ſanté le méchaniſme général du corps accomplit pluſieurs fonctions eſſentielles dans des intervalles réglés. N'eſt-ce pas à-peu-près à la même heure que la plupart des gens ſont habitués à manger, à dormir & à ſe lever, &c? Ne paroît-il pas vraiſemblable que les viſceres ſecréteurs ſéparent de la maſſe du ſang, dans le même eſpace de temps, la quantité ordinaire de bile, de ſuc pancréatique, de ſalive, de mucoſité, &c? Cette ſimilitude & cette analogie ſuggerent bien des raiſonnements conſéquents & judicieux, pour rendre raiſon, pourquoi la cauſe occaſionnelle, en ſe renouvellant, fait renaître l'action de la cauſe prédiſpoſante dans un temps poſitif & réglé. Malgré que ces propoſitions ſem-

blent s'accorder & être même ſuſceptibles de diſcuſſion & de probabilité, ce ne ſont là dans le fond que des hypotheſes & des conjectures peu ſolides, étayées ſur des principes fautifs & des apparences illuſoires, qui n'ont qu'un rapport indirect & fort éloigné avec les phénomenes connus & évidents des fievres intermittentes. Car quelle humeur viciée conſtitue réellement la cauſe occaſionnelle? On voit journellement, qu'en évacuant, à la faveur des émétiques ou des purgatifs, toutes les matieres qui ſéjournent dans l'eſtomac, les inteſtins, ou qui y viennent des autres viſceres, on ne guérit pas toujours la fievre intermittente; bien loin de là, cette méthode l'invétere ſouvent davantage & la rend plus rebelle, conformément aux obſervations de *Sydenham* (*d*). Combien fréquemment eſt-il arrivé qu'en voulant trop tôt purger les perſonnes délivrées depuis peu de la fievre, elle revient comme auparavant & s'enracine encore plus (*e*)! Quiconque voudroit raiſonner là-deſſus, croiroit peut-être le faire très-pertinemment,

(*d*) Sect. I. cap. v. pag. 114.
(*e*) Ibid. pag. 118.

en

en disant que quand la fievre cesse au moyen du quinquina, la matiere fébrile qui s'évacuoit à chaque accès par les sueurs & les autres couloirs, s'amasse immanquablement dans le corps, & qu'en conséquence un purgatif est indiqué dans cette occasion pour expulser cette collection d'humeurs superflues, qui se trouve en apparence retenue dans les vaisseaux. Cette induction est néanmoins une erreur, dont *Sydenham* avertit, en avançant que « la plus légere » purgation, un lavement de lait sucré » risquent de faire rechûter le plus sou» vent le malade, ou de lui occasionner » une autre maladie » *(f)* J'ai dit dans un autre endroit, avoir vu un homme attaqué d'une fievre quarte qui gardoit exactement son type, durant une salivation abondante, excitée dans un traitement vérolique, & une tierce de printemps que la salivation n'interrompit point. Ces faits rendent inconcevable, comment parmi tant de troubles occasionnés dans le corps, & une si grande fonte d'humeurs, par l'action du mercure, auroit-il été possible qu'il se fût

(*f*) Epistol. responsor. I. ad ann. 1678. pag. 36.

formé dans un espace de temps déterminé un nouvel amas capable de reproduire l'accès suivant.

Il s'ensuit probablement du résumé des explications précédentes, que la cause des fievres intermittentes a son foyer dans les esprits animaux, dans les vaisseaux nerveux ou dans leur origine commune, & qu'elle se met en jeu dans un intervalle de temps déterminé : outre cela, on peut statuer sans cainte, que cette cause cachée des fievres n'a pas toujours besoin, pour se renouveller, qu'il se fasse entre chaque accès un amas qui l'entretienne. Cela est si vrai, que l'expérience nous apprend constamment, qu'on ne découvre pour l'ordinaire, quelques moments avant l'apparition de l'accès, aucun dérangement dans le corps, aucune lésion, ni de la part des solides, ni de la part des parties fluides, pas la moindre interruption dans les fonctions, quoique bientôt après, elles entrent toutes dans un trouble général.

Cependant, en quoi consiste le changement que souffrent alors le fluide nerveux, leurs vaisseaux d'une petitesse infinie & le cerveau, d'où ils procedent uniformément, duquel nous faisons dépendre la cause des fievres intermit-

tentes? Comment ſon activité ſe déploie-t-elle & ſe renouvelle-t-elle après un certain eſpace de temps? Nous voici parvenus aux queſtions les plus ténébreuſes & les plus impénétrables! & j'avoue ſans honte, avec *Sydenham*, & tant de perſonnages célebres, que *j'ignore comment tout cela arrive* (g). Ma principale étude a toujours été de ne rien avancer que ce que l'obſervation conſtate; & ſi, ſur ce principe, je me ſuis trompé dans quelque détail, on doit, en faveur de mon zele pour la vérité, pardonner mes mépriſes, étant tout diſpoſé à recevoir ſur cet objet, comme ſur tous les autres, de meilleures inſtructions, & à renoncer à ce que je penſe.

Je préſume qu'on eſt perſuadé que la cauſe cachée des fievres intermittentes n'a pas beſoin d'un foyer prétendu, pour produire un nouvel accès dans un intervalle de temps déterminé. En établiſſant pourtant cette opinion, on ne ſauroit sûrement diſconvenir qu'un amas d'humeurs morbifiques ne tende à augmenter la violence, & à ſolliciter

(g) Sect. I. cap. v. pag. 95.

fortement l'action de la cause prédisposante. Effectivement, il est ordinaire dans les tierces d'automne, après que les premieres voies ont été évacuées par des déjections naturelles ou par des purgatifs appropriés de la bile corrompue qui y étoit stagnante, de voir diminuer l'accès suivant. En sorte qu'il n'est pas nécessaire d'autre preuve pour certifier que ces matieres viciées concourent avec la cause cachée des fievres, quoique néanmoins cette cause dite prédisposante se suffit à elle-même pour entrer en action & se manifester. Ainsi, on voit clairement que puisqu'un froid subit, des aliments de difficile digestion, une grande fatigue, &c. sont capables de mettre en jeu cette cause, lorsqu'elle se trouve amortie & sans activité, à plus forte raison doivent-ils l'être de redoubler sa violence, étant en état elle seule de la manifester. En supposant leur connivence, je ne comprends pas cependant qu'on puisse en déduire l'avancement ou le retardement des accès. Il est vrai que vers le temps où l'accès est prêt de paroître, la cause cachée devient plus irritable, (s'il m'est permis de lui appliquer ce terme) ainsi que je l'ai tout récemment

démontré, & qu'en conséquence l'amas de ces matieres putrides peut l'engager à se déchaîner plutôt & à produire l'accès avant le temps qu'il a coutume de paroître. Ce sentiment n'est pas dépourvu de vraisemblance, quoique pourtant l'accès n'arrive pas moins tantôt plutôt, tantôt plus tard, également dans les fievres où on ne découvre aucun signe de putridité. Ce changement se montre souvent d'une maniere si apparente, qu'à chaque fois il semble avancer ou retarder d'un même intervalle de temps; donc cet avancement ou ce retardement ne peut provenir que de la manifestation plus accélérée ou plus lente de la véritable cause cachée des fievres intermittentes. Une observation importante de *Sydenham* vient à l'appui de ces assertions. Ce grand Praticien remarqua dans une constitution où les fievres intermittentes furent extrêmement répandues, que « les accès arrivoient pour » l'ordinaire dans tous les malades à » la même heure du jour, qu'ils avan» çoient ou retardoient de la même » maniere & dans le même ordre, » excepté dans ceux où ils étoient dé» rangés ou changés par les remedes » dont on usoit, capables de les avancer

„ ou de les retarder „ (*h*). Or, comment pourroit-on se persuader, à l'égard d'un si grand nombre de malades si différents par l'âge, le sexe, le genre de vivre & le tempérament, qu'on doive vraisemblablement attribuer à l'amas d'humeurs putrides qui se formoit dans l'intervalle de chaque accès, le développement régulier & uniforme de tous ces accès. *Galien* nous apprend que leur avancement ne doit pas être regardé comme une augmentation de la fievre, ce qui feroit infailliblement, si l'amas d'humeurs putrides accéléroit l'apparition de l'accès, qui sans cela arriveroit plus tard : il s'énonce à ce sujet en ces termes exprès : « l'avancement de „ l'accès n'est point par lui-même „ un signe apparent de l'augmentation „ de la fievre. Il est le plus souvent, „ plutôt occasionné par le caractere „ propre de la maladie que par son „ accroissement ; combien de fievres „ quartes, de tierces & de quotidien„ nes, qui avancent chaque fois de „ cette maniere, jusqu'à leur parfaite „ cessation „ (*i*) !

(*h*) Sect. I. cap. v. ubi de interm. autum. p. 104.

(*i*) De Crisib. Lib. I. cap. III. Charter. Tom. VIII. pag. 378.

Puiſque le retour des accès ne dépend point de toutes ces cauſes, il ſemble qu'on eſt induit à préſumer qu'il provient d'un miaſme épidémique, dont l'influence s'attache aux eſprits, aux nerfs & à leur origine commune, d'où réſulte le caractere ſingulier de la fievre, propre à la renouveller dans un temps déterminé. Dans les explications ſupérieures, nous avons démontré que ces fievres ſont ſouvent ſalutaires ; que leur mouvement fébrile provoque l'évacuation des humeurs nuiſibles qui ſe ſont formées durant la fievre, ou qui exiſtoient avant-elle ; qu'il atténue les concrétions, & diſſipe les obſtructions des viſceres : ainſi elles deviennent & rempliſſent la fonction de remedes reſpectivement à d'autres maladies dont elles détruiſent le germe. Cependant, indépendamment de tous ces effets, tant que leur caractere reſte foncièrement imprimé dans les nerfs, elles reparoiſſent périodiquement, & ſe perpétuent dans le corps. Or, ne ſemble-t-il pas dans les occaſions où l'on ne découvre aucune léſion ſenſible dans les parties ſolides, ni dans les fluides du corps, qu'on pourroit vraiſemblablement attribuer à ces ſortes de fievres intermittentes

un caractere nerveux ? *Galien* paroît avoir déja fait cette réflexion, quand il dit, « qu'il faut premiérement examiner dans » chaque malade, si la fievre est com- » pliquée avec la lésion de fonction, ou » engendrée par un amas d'humeurs » putrides, où enfin si elle dépend uni- » quement de l'altération des esprits » (k) ἢ μόνῳ τῷ πνεύματι τρεφθέντι.

On a déja remarqué que le caractere des fievres est capable de demeurer assoupi & quelquefois dans l'inaction, en existant néanmoins dans le corps, quoiqu'il ne se manifeste par aucun signe apparent, & qu'enfin une cause occasionnelle quelconque qui survient, le réveille & le fait reparoître derechef; (& ce qui est bien remarquable) il continue de développer des nouveaux accès, sans être plus secondé par cette cause qui en a mis en jeu le caractere assoupi. De là il paroît probable que le caractere des fievres intermittentes une fois imprimé, s'affoiblit insensiblement, jusqu'au point que les accès s'éclipsent, parce que ses impressions ne se font point d'une maniere

---

(k) De Crisib. Lib. II. cap. VII. Charter. Tom. VIII. pag. 416.

aſſez forte dans les nerfs ; cependant elles ſont long-temps permanentes, & laiſſent aux nerfs une irritabilité, qu'une foule de cauſes diverſes eſt capable de mettre en action.

C'eſt proprement & immanquablement ſur ce caractere qu'agit le quinquina, toutes les fois qu'il guérit les fievres d'accès, ſans occaſionner aucune évacuation, ni produire aucun changement dans le corps. Il faut prendre garde néanmoins, que quelquefois il ne fait que ſuſpendre les accès, bientôt ſujets à reparoître, ſi l'on n'en continue ſuffiſamment l'uſage, pour en détruire le caractere entier. Nous parlerons dans la ſuite de ſon adminiſtration au §. 767.

De toutes les cauſes propres à réveiller le caractere aſſoupi de la fievre, il eſt sûr qu'il n'y en a aucune de plus agiſſante & de plus commune que le froid, lorſque le principe fievreux n'eſt point encore parfaitement éteint. D'ailleurs, une perſonne qui éprouve ſubitement un froid conſidérable, pâlit, frémit, tremble, friſſonne, & ſouffre pluſieurs ſymptomes, qui forment le commencement de la fievre intermittente. (Voyez le §. 749.) Bien plus,

en considérant la révolution que le froid produit dans le corps, *Celse* prétendoit au moyen d'un froid subit & violent, pouvoir changer une fievre lente continue en intermittente, (ainsi que nous l'avons dit dans une autre occasion aux *Commentaires* du §. 589.) Car, selon lui, quand dans une fievre lente on n'a plus rien à espérer d'avantageux de la part des aliments & des remedes, l'unique ressource consiste à faire en sorte « de changer la maladie....... Pour cela, on aura » soin de répandre souvent sur l'habitude » du corps de l'eau froide, avec laquelle » on mêlera de l'huile; ce qui fait naître » quelquefois un frisson assez vif, qui » devient le prélude d'un nouveau mou» vement, auquel succede une chaleur » accompagnée de rémission » (*l*). Sur ce fondement, n'auroit-on pas lieu de croire que les intermittentes du printemps cessent plutôt, parce qu'elles sont suivies de la chaleur de l'été, & que celles d'automne ne durent si longtemps, que parce que le froid dans cette saison croît & sévit tous les jours avec plus de rigueur? D'abord on voit

(*l*) De Medicin. Lib. III. cap. IX. pag. 136, 137.

réellement que toutes les quartes ne se dissipent qu'à la faveur de la chaleur douce du printemps.

Ce caractere des fievres intermittentes adhere & se concentre tellement dans le corps, qu'il n'est presque plus possible de le corriger & de le détruire par aucun remede. Son activité peut bien être suspendue pour un temps par le quinquina, mais elle reparoît bientôt. *Sydenham*, qui est un des plus excellents observateurs des faits de pratique, avertit à cet égard, qu'il est de la prudence du Médecin de ne pas trop insister sur l'usage du quinquina dans les fievres opiniâtres, & qu'il vaut beaucoup mieux les attaquer par une autre méthode (*m*). Je sais qu'une fievre quarte a duré sept années ; elle s'éclipsoit à la vérité par intervalle, d'elle-même, ou par l'action du quinquina, cessoit pendant quelques semaines, & reparoissoit ensuite. *Massarias* a vu à Rome une Dame qui a gardé une fievre quarte pendant vingt-deux ans (*n*). Cependant je ne me rappelle pas d'avoir

(*m*) Epistol. Respons. I. ad ann. 1678. pag. 385.

(*n*) Etmuller. Tom. II. pag. 300.

observé de semblables fievres qui aient duré plus d'un an, excepté dans des corps cacochymes, dont les visceres, sur-tout de l'abdomen, étoient gorgés d'obstructions, qu'on découvroit facilement au gonflement du bas-ventre, à la couleur dictere qui y étoit répandue, &c. Enfin, on a déja fait mention ci-dessus, que le lard ou quelqu'autre aliment indigeste, est capable de mettre facilement en action la cause de la fievre; donc on peut probablement conclure que le prolongement de certaines fievres intermittentes dépend de quelque cause semblable. Effectivement, si la personne attaquée d'une fievre intermittente, a un corps depuis long-temps cacochyme, les visceres étant farcis d'obstructions existantes avant la fievre, ou bien produites par elle, (voyez le §. 753.) la digestion se fera d'une maniere imparfaite & languissante, toutes les fonctions des premieres voies altérées, produiront tous les dérangements & les maux qui naissent de la foiblesse des organes digestifs, dans les personnes délicates & en santé, qui ont pris des aliments indigestes. Voilà pourquoi la fievre intermittente, qui seroit prête à diminuer naturelle-

ment, augmente de nouveau, empire avec ces diſpoſitions, ou ſe renouvelle après avoir ceſſé, & s'invétere de la ſorte. Peut-être auſſi que ce caractere une fois imprimé, s'efface d'autant plus difficilement, qu'il a duré davantage.

Enfin ſubſiſte encore la difficulté, pourquoi les accès redoublent quelquefois; tandis, par exemple, que le caractere caché de la fievre tierce eſt d'un genre à n'être réduit en action qu'un jour, l'autre non; quelle paroît donc être la cauſe du redoublement de cette fievre? Il ſemble qu'on ne peut l'imputer qu'à ce miaſme épidémique inconnu, qui ayant déja occaſionné une fievre tierce, peut très-bien en ſuſciter une autre au jour intercalaire. Outre cela, il paroît clair & évident, qu'il ſubſiſte toujours une diſpoſition morbifique dans le corps, laquelle, ſelon les apparences, n'eſt point capable d'entrer en action par elle-même, aux jours qui ſont exempts d'accès; mais il n'eſt pas moins vrai qu'alors le concours d'autres cauſes acceſſoires, ſe joignant en connivence, peut parfaitement l'exciter. En conſéquence de ce mouvement une fois imprimé, n'eſt-il pas probable que le caractere de la fievre adopte ce nouvel ordre,

& le ſuit par un effet de ſa propre action, quoique les cauſes acceſſoires qui l'ont produit ſe diſſipent? Ce redoublement continue à-peu-près de la même maniere que ſe renouvelle une intermittente ſimple qui avoit déja ceſſé, ainſi qu'il a été expliqué ci-deſſus. Bien des conſidérations favoriſent cette opinion. On voit fréquemment des erreurs conſidérables touchant la diete, ne pas augmenter la violence des accès, comme il ſemble au premier aſpect qu'il devroit arriver, mais les redoubler communément, & rendre double ou triple, une quarte auparavant ſimple. Ce ſont là des faits atteſtés par l'expérience de tous les jours. Les fievres d'automne, où l'on remarque une abondance d'humeurs morbifiques & tenaces que la nature tâche de corriger & d'expulſer, au moyen de la fievre, ſont beaucoup plus ſujettes à redoubler que celles du printemps, pour l'ordinaire exemptes de ces matieres crûes & putrides. Ne doit-on pas encore vraiſemblablement attribuer à cette même cauſe la reſſemblance très-apparente qu'ont les fievres d'automne au commencement de cette ſaiſon, avec les fievres continues, qu'elles imitent par le redoublement & le pro-

longement des accès, comme on l'a dit au §. 748? Cependant, il eſt bon de reconnoître en ces cas, que ces fievres ainſi redoublées gardent toujours eſſentiellement le caractere & le genre de l'accès primitif, ainſi que nous l'avons précédemment avancé; en ſorte qu'une triple quarte eſt compoſée de trois fievres quartes diſtinctes; une double tierce, de deux tierces ſimples tout-à-fait différentes, &c.

Réſumons actuellement toutes les propoſitions que nous venons d'expoſer, & concluons ſommairement, d'après ces explications plauſibles, que le caractere individuel & diſtinct des fievres intermittentes réſide dans les eſprits, les nerfs ou leur origine commune. On a vu inconteſtablement que ce caractere peut être irrité & mis en action par un amas d'humeurs morbifiques, qui rendent alors les accès & plus longs & plus forts, & qu'il peut encore être excité & reveillé par de ſemblables cauſes, après avoir ceſſé & reſté aſſoupi pendant quelque temps. Nous ne prétendons pas inſinuer par-là, qu'il ſoit beſoin continuellement d'un foyer ou d'un nouvel amas de matieres putrides, formé dans l'intervalle de chaque accès,

pour les reproduire ſucceſſivement ; on comprend aſſez qu'une fois mis en jeu, il ſe renouvelle de lui-même, ſelon le genre de la fievre, pour en former réguliérement les accès. Il paroît en dernier lieu très-probable que le corps en général garde aux jours intercalaires la même diſpoſition morbifique, qu'une infinité de cauſes acceſſoires peuvent réduire en action ; c'eſt-à-dire, redoubler les accès, leſquels ſe perpétuent enſuite diſtinctement, & conſervent leur type particulier, ſans préjudicier à l'ordre des accès primitifs, même après la diſſipation des cauſes qui les ont produits.

§. 758. *La curation eſt différente ſuivant le temps de la maladie : pendant la ceſſation de la fievre* ἀπυρεξίας *& dans l'état décrit au* §. 749. *on doit employer les remedes apéritifs ſalins, les alkalis, les aromatiques, les ſels minéraux, les délayants, les ſubſtances douces & huileuſes, dont on favoriſe les effets par la chaleur, le mouvement, des fomentations & des frictions.*

Pour entreprendre duement la curation des fievres intermittentes, il faut commencer par décrire le régime qui

convient aux malades, lequel concerne l'ufage modéré & requis des chofes non naturelles, c'eft-à-dire, de l'air, du boire & du manger, du mouvement & du repos, des affections de l'ame, des humeurs retenues & évacuées, & du fommeil & de la veille (*o*). Or, les expofitions précédentes prouvent fuffifamment que le froid de l'air eft nuifible dans les maladies, puifqu'il eft fouvent capable de renouveller la fievre qui a ceffé. De là, on n'aura pas de peine à conclure qu'il faut faire refpirer aux malades un air qui foit doué d'une chaleur douce & falutaire, approchante de celle du printemps, qu'on tâche de rappeller & d'imiter dans le fein de l'hiver par les feux que l'on allume. A l'égard du boire & du manger, fans établir ici des regles nouvelles, il faut fuivre celles que nous avons décrites au §. *599.* pour les fievres en général. Il y a cependant cette différence à faire, que puifque dans les fievres intermittentes la ceffation de la fievre eft parfaite ἀπυρεξία dans l'intervalle qui fépare les accès, & que

(*o*) Boerhaav. Inftitut. Medic. §. 745.

presque toutes les fonctions du corps se trouvent alors rétablies dans leur intégrité, on peut sans risque accorder aux malades des aliments un peu plus forts & une boisson plus restaurante. Le régime doit être d'autant moins sévere, que l'intervalle des accès est plus long, principalement en hiver. (Voyez le §. 602. article 5.) Outre ces raisons, une considération importante qui les fortifie, c'est que quelquefois ces fievres, & sur-tout les quartes, deviennent rebelles & d'une longue durée; en ce cas, il est essentiel de conserver les forces des malades, *afin que le corps puisse supporter avec facilité un mal qui doit durer long-temps* (*p*). Voilà pourquoi on doit leur conseiller d'user d'une nourriture un peu plus succulente & d'un vin noyé dans une moindre quantité d'eau. Cependant les aliments trop gras, ceux qui sont cuits & durcis avec le sel ou à la fumée, & tant d'autres de ce genre, leur sont constamment préjudiciables & à éviter, parce que le chyle qui en résulte a un caractere trop grossier & tenace, & surcharge le corps.

(*p*) Cels. de Medicin. Lib. III. cap. XV. pag. 145.

Et bien loin que ces ſortes d'aliments puiſſent être ſupportables aux perſonnes attaquées de fievres intermittentes, ils ſont ſurement capables de les occaſionner aux gens même de la meilleure ſanté, qui en mangent en trop grande quantité. (Voyez le §. 586. art. 1.) Prenez garde encore, qu'on ne faſſe point manger le malade à peu-près vers le temps où l'accès eſt ſur le point de paroître; car on comprend clairement, qu'alors la plupart des fonctions de l'économie animale ſont fonciérement dérangées & troublées, & qu'il eſt impoſſible qu'il ſe faſſe alors une bonne digeſtion. *Hippocrate* nous donne cet avertiſſement utile, lorſqu'il dit: « Quand les malades ſont attaqués de » fievres qui ne ſont point continentes, » & qu'on reconnoît être de la claſſe » des intermittentes, il faut, l'accès » étant fini, leur permettre de manger, » en obſervant qu'au temps du retour » de l'accès ſuivant, la digeſtion des » aliments qu'il a pris, ſoit déja en» tiérement accomplie (*q*). Quant au » mouvement dont il eſt parlé au texte

(*q*) Lib. de Affection. cap. ultim. Charter. Tom. VII. pag. 637.

de ce *Paragraphe*, il est constant qu'un exercice modéré devient immanquablement très-avantageux, fait dans l'intervalle de la cessation de la fievre. Son effet est positivement de concourir efficacement à l'assimilation des aliments & à l'accomplissement des excrétions naturelles par les selles, les urines & la transpiration. Voilà pourquoi *Celse* recommande judicieusement dans la curation de la fievre quarte, que le lendemain de l'accès, après que les malades se seront suffisamment reposés, ils se promenent, s'exerçent, se faissent des onctions & des frictions convenables (*r*); il prétend même que ce seroit un grand avantage *que la fievre les surprît dans le temps de l'exercice, qui la dissipe souvent de cette façon* (*s*). Il a regardé ce moyen tellement salutaire, qu'il conseille, au défaut de l'exercice, quand la foiblesse du malade s'y oppose, de le porter en voiture; enfin, si ce moyen est encore impraticable, attendu son grand épuisement, qu'on lui fasse des frictions (*t*). Pour ce qui

(*r*) De Medicin. Lib. III. cap. XV. pag. 146.
(*s*) Ibidem.
(*t*) Ibidem.

concerne le ſommeil, on comprend facilement, qu'on doit le procurer le plus long qu'il eſt poſſible, afin de réparer les forces affoiblies & de refaire le corps de la fatigue qu'il a ſoufferte pendant l'accès. Nous n'ajouterons rien touchant les affections de l'ame, ſinon d'éviter leur vehémence, & de les rendre douces & modérées.

Il eſt conſtaté par l'obſervation journaliere, que le régime ſeul ou l'uſage convenable & réglé des ſix choſes non naturelles, ſuffit ſans aucun autre remede, pour guérir radicalement les fievres intermittentes du printemps. Auſſi *Sydenham* veut qu'on abandonne ces fievres à elles-mêmes (*u*), à moins que l'impatience du malade ne ſollicite vivement le Médecin de lui preſcrire quelque remede. Car il aſſure n'en avoir jamais vu aucune née dans le printemps, devenir mortelle (*x*) : en ſorte qu'il prétend, avec juſte raiſon, qu'il ne convient point d'exciter inutilement des troubles dans le corps ; il proſcrit principalement tous les remedes évacuants, qui n'aboutiſſent, ſelon lui, qu'à les

(*u*) Sect. I. cap. v. pag. 102.
(*x*) Sect. I. cap. v. pag. 100.

rendre plus longues & plus opiniâtres.

Il n'en eſt pas de même des fievres d'automne, qui demandent un traitement ſuivi & différent dans le temps de la fievre, de celui qu'on doit obſerver hors de l'accès. Au ſurplus, comme nous avons diviſé la durée de l'accès en trois temps, il faut encore approprier le traitement reſpectivement à chacun d'eux. (Voyez les §. 749. 750. 751.) Nous n'aurons égard, dans ce *Parapraphe*, qu'aux remedes qu'indique l'intervalle libre des accès ἀπυρεξίας & même le froid de la fievre ou le premier temps de l'accès.

Nous avons ſolidement établi aux *Commentaires* du §. 558. que la fievre eſt comme l'inſtrument dont la nature ſe ſert pour ſéparer les matieres viciées d'avec les humeurs ſaines : en ſorte qu'elle fait naître la fievre, afin d'expulſer des voies du corps les matieres hétérogenes oppoſées à l'état de ſanté, ou afin de changer & d'améliorer la conſtitution de la maſſe du ſang. Conſéquemment à ces objets utiles, les Médecins verſés dans leur art, s'attachent moins dans les maladies à détruire la fievre, qu'à la réduire dans un juſte degré de modération, relatif à l'état du malade, &

où elle ne ſoit ni trop foible, ni trop forte. Or, pourquoi ces vues ſi eſſentielles dans toutes les fievres, n'auroient-elles pas leur utilité à l'égard des fievres intermittentes? elles doivent avoir d'autant plus lieu, que nous avons avancé avec fondement, que quelquefois les fievres intermittentes diſſipent & emportent d'autres maladies antérieures, des plus difficiles & des plus opiniâtres. Lorſque les chaleurs vives de l'été ont dépouillé le ſang de ſon véhicule le plus fluide & le plus ténu, & que la bile devenue trop âcre, trop abondante & en même temps trop épaiſſe, s'amaſſe & eſt arrêtée autour des parties précordiales, on voit communément naître & ſe répandre des fievres intermittentes épidémiques d'automne. En les traitant méthodiquement, les matieres putrides, bilieuſes & ſtagnantes, ſe dégagent peu-à-peu, les obſtructions des viſceres ſe réſolvent: ces fievres épurent ainſi le ſang & le délivrent des matieres épaiſſes & imméables qui embarraſſoient les vaiſſeaux, & la ſanté ſe réintegre de la maniere la plus parfaite. Tandis, au contraire, qu'une multitude d'exemples funeſtes nous prouvent qu'en ſuſpendant imprudem-

ment ces fievres, à la faveur du quinquina, avant que la cause physique qui les produit ait eu le temps d'être atténuée, domptée & expulsée, on risque de faire tomber les malades dans un état de cachexie ou de cacochymie, qu'engendrent les obstructions invétérées & rebelles des visceres du bas-ventre, & qui sont souvent suivies d'accidents mortels. *Sydenham* a observé une fievre tierce d'automne, qui se répandit en même temps qu'une fievre continue, dont elle imitoit le caractere, partageoit les mêmes symptomes, & exigeoit presque la même curation (*y*). Il infere analogiquement de là, que « cette fievre continue étoit » une espece de fievre intermittente, » dont chaque accès ressembloit à une » fievre continue raccourcie. Ainsi leur » différence consistoit uniquement en » ce que l'effervescence des continues » συνεχῶς une fois excitée, suivoit son » cours sans interruption jusqu'à la fin, » & que celle des intermittentes étoit » entrecoupée, revenoit, & s'achevoit » à plusieurs reprises & en différents » temps.

(*y*) Ibid. cap. III. pag. 55.

„ temps „ (z). Ce grand homme avoit appris, par une étude réfléchie de la nature, dans la cure des maladies, qu'une fievre continue eſt l'agent naturel, dont l'efficacité détruit ſa propre cauſe. Or, par des raiſons ſolides de parité, n'étoit-il pas en droit de penſer que le genre des fievres intermittentes analogues à cette continue, devoit avoir le même effet ſur elles-mêmes ? Ces ſages inductions ſont vérifiées par les principes allégués au §. 587. touchant les effets de la fievre. Nous y avons démontré que l'activité de la fievre concourt éminemment à détacher & à mettre en mouvement les matieres ſtagnantes, à mêler intimement toutes les humeurs, à détruire tous les obſtacles & les embarras qui s'oppoſent à la circulation du ſang dans les vaiſſeaux, &c. Or, la fievre intermittente jouit d'une action pareille, elle procure la réſolution des matieres concretes, atténue les molécules trop épaiſſes des liqueurs, en parcourant pareillement ſes trois temps ; voilà comment elle épure la maſſe du ſang, & guérit ſouvent radicalement des maladies opiniâtres

(z) Ibid. pag. 56.

qui avoient réſiſté à toutes ſortes de remedes. (Voyez le §. 754.)

La meilleure méthode qu'on puiſſe employer contre les fievres intermittentes, eſt donc probablement celle qui conſpire avec la fievre même, à réſoudre les concrétions du ſang, à atténuer les humeurs groſſieres qui engouent les vaiſſeaux & à rétablir & réintégrer l'ordre & l'égalité de la circulation dans tout le genre vaſculeux. Les remedes convenables dans le temps de l'intermiſſion, ἀπυρεξίας ou l'intervalle des accès, doivent être ceux qui ſont propres à ces effets, qu'on appelle en conſéquence apéritifs; & on choiſit dans cette claſſe ſi abondante & ſi diverſifiée, ceux qui ſont les plus appropriés aux obſtructions, & qui connivent le plus avec l'état du malade & l'action de la fievre pour les combattre. D'ailleurs, leur vertu ne ſe borne pas au temps où l'on les donne; elle ſe développe encore durant l'accès qui ſuit, avec d'autant plus d'efficacité, que le mouvement fébrile devenant alors dans tous les vaiſſeaux, plus fort & plus rapide, les diſtribue par tout le corps avec plus de vîteſſe, & augmente à proportion leur énergie. Pour ſuppléer à cette

activité qui manque durant l'intermiſſion, les Médecins qui ſavent ménager à propos toutes les reſſources de l'art, recommandent à leurs malades un mouvement, une chaleur & des frictions capables d'accélérer le cours des humeurs dans les vaiſſeaux, & de féconder ou favoriſer la vertu des remedes apéritifs qu'ils ordonnent. Après avoir affiné & atténué les humeurs par les remedes ſalins, alkalis, minéraux, (voyez le §. 135.) mêlés avec des délayants, (au §. 134.) & après avoir relâché tous les vaiſſeaux par des fomentations & des médicaments adouciſſants & huileux, le méchaniſme général du corps recouvre la faculté de ſéparer & d'expulſer dans l'accès ſuivant les matieres nuiſibles qui ſéjournoient dans les vaiſſeaux, à la ſéparation deſquelles la nature deſtine la fievre qui conſtitue l'accès. Ces remedes multipliés, comme nous venons de le dire, doivent être également diſtingués & relatifs à la ſaiſon qui regne, au tempérament particulier des malades, à l'âge qu'ils ont attteint, à la conſtitution épidémique, &c. Ainſi, durant le printemps, & chez les jeunes gens, il faut éviter tous les échauffants, qu'on doit

positivement rechercher dans l'automne, & principalement en hiver, lorsque les malades sont parvenus à un âge avancé, & que leurs forces sont épuisées par la longueur & la violence de la maladie. Les plus usités sont en ce cas les racines de contrajerva, de serpentaire de Virginie, le safran & d'autres semblables, doués d'une vertu aromatique très-pénétrante. Quelque recommandés qu'ils soient alors, ils deviendroient absolument nuisibles dans des tempéraments froids & muqueux, pour lesquels les sels alkalis sont d'excellents apéritifs. Cependant ces derniers seroient contraires aux tempéraments chauds & bilieux, & on doit leur préférer dans ces occasions les sels neutres, tels que le nitre, le sel polycreste, le tartre vitriolé, &c. Quand on voit des indices d'une putridité imminente, il faut avoir recours aux acides huileux, (voyez les §. 85. 86.) comme l'esprit de nitre dulcifié, le rob de sureau, de groseilles, & d'autres semblables, qui deviennent alors les seuls remedes convenables. Véritablement on a observé que dans les fievres intermittentes épidémiques de cette nature, qui se manifestent en automne, après les

grandes chaleurs de l'été, la couleur jaunâtre de la peau & des yeux, celle de l'urine, qui eſt d'un jaune tirant ſur le rouge, le ſentiment de peſanteur & d'anxiété dans les parties précordiales, ſont des ſignes évidents de l'obſtruction du foie & d'une cacochymie bilieuſe : en ce cas, les décoctions de piſſenlit, de chicorée, de ſcorſonere, de chiendent, &c. dans leſquelles on fait diſſoudre le ſel polycreſte & ajouter une cuillerée de miel, doivent-être priſes en grande quantité dans l'intervalle de l'intermiſſion ἀπυρεξίας. Etant mues enſuite & répandues avec activité & avec force dans tous les vaiſſeaux, pendant le feu de l'accès, elles ſont capables de réſoudre parfaitement les obſtructions des viſceres, d'atténuer puiſſamment, & de détacher les matieres bilieuſes ſtagnantes, qui ſont après évacuées par les efforts de la nature, ou par un émétique ou un purgatif adminiſtré à propos.

Quoiqu'il ſemble en général que les remedes apéritifs & les atténuants conviennent dans preſque toutes les fievres intermittentes, il ſe rencontre pourtant des occaſions, où il eſt beſoin de recourir par préférence aux aſtringents, aux in-

craſſants, & à tous ceux qui ſont propres à raffermir & à fortifier le tiſſu & le ton des parties ſolides du corps. Effectivement, bien ſouvent les fievres d'accès fondent les humeurs & exténuent tellement le corps des jeunes filles & des gens foibles & délicats, qu'on voit la maſſe de leur ſang s'appauvrir & s'épuiſer entiérement par les ſueurs immodérées qu'ils ſouffrent, non ſeulement à la fin des accès, mais encore dans tous le temps de la ceſſation de la fievre, & principalement toutes les fois qu'ils dorment. J'ai remarqué que les Anglois, attaqués de fievres d'accès, ſont très-ſujets à éprouver ces ſueurs exceſſives, qui abattent les forces.) Or, lorſqu'il y a une ſi grande fonte dans les humeurs, & que les malades ſont atteints d'une foibleſſe ſi conſidérable, les remedes atténuants & les délayants augmenteroient immanquablement ces accidents fâcheux : il vaut mieux employer l'écorce de tamariſc, de caprier & le quinquina infuſés dans du vin rouge auſtere, qui produiſent des effets merveilleux. Voilà préciſément les cas où la vertu du quinquina éclate éminemment ; il eſt rare que ces fievres guériſſent ſans ſon ſecours, ou enfin qu'on

les suspende pour un temps, pendant lequel le corps se fortifie & recouvre une partie de sa vigueur.

On trouvera à l'article *de la matiere médicale* qui répond à ce *Paragraphe*, divers remedes apéritifs & atténuants, parmi lesquels on peut choisir ceux qui paroissent les plus convenables au genre de la maladie, au tempérament du malade, &c.

Au reste, quoiqu'on ordonne principalement ces remedes dans le temps des intervalles des accès, rien n'empêche néanmoins qu'ils n'aient quelquefois lieu dans le prélude de l'accès, dont nous avons décrit les symptomes au §. 749. L'on a vu que ce premier période des fievres intermittentes est sans contredit le plus dangereux, puisque la circulation se trouve interceptée aux extrêmités des arteres, & que le sang s'accumule & s'arrête dans le ventricule droit du cœur, & dans les poumons. Il s'ensuit donc que les remedes capables de l'atténuer, de le rendre plus coulant, de relâcher les vaisseaux & de débarrasser les capillaires obstrués, sont très-profitables dans ce temps, comme on l'a déja dit au §. *625*. D'ailleurs, on a la précaution de ne point

employer ceux qui ſont trop échauffants, ou doués d'une vertu trop ſtimulante, au commencement de la fievre, pour les raiſons qu'on a alléguées au §. 624. qu'on réſerve particuliérement pour le temps de l'intermiſſion ἀπυρεξίας. Nous avons par conſéquent lieu de croire qu'il eſt actuellement viſible & concluant, que les remedes apéritifs, les atténuants & les délayants, &c. donnés dans l'intervalle des accès, diſpoſent le ſang & les vaiſſeaux de maniere à rendre pendant le froid de la fievre, les humeurs moins imméables & ſtagnantes, & plus propres à ſe réſoudre & à ſe dégager enſuite par la chaleur qui ſuccede au froid de la fievre.

Voilà quelle doit être en général la méthode de guérir les fievres intermittentes, pour que les humeurs recouvrent dans l'intervalle des accès ἀπυρεξίας une plus grande fluidité ; & on aiguiſe & on augmente le mouvement des vaiſſeaux qui y concourent, par des aromatiques légérement ſtimulants, par un exercice proportionné, & des frictions modérées. Ces remedes contribuent en même temps avec la plus grande efficacité, à débarraſſer les couloirs & à diſſiper les obſtructions, qui en in-

terceptent les passages. Car il est essentiel d'entretenir les issues libres, afin que les matieres morbifiques, que la fievre a préparées, puissent être expulsées par les voies où elles inclinent.

§. 759. *Lorsqu'on trouve une abondance de corruptions dans les premieres voies, c'est le cas de faire prendre un purgatif ou un vomitif, qu'on a l'attention de donner de telle sorte, qu'il ait produit son effet, avant que l'accès suivant se déclare. On connoît les indications & la nécessité, au régime qu'a tenu précédemment le malade, aux maladies & aux symptomes qui ont précédé, aux nausées, aux vomissements, aux rots, aux gonflements, à l'haleine du malade, aux saletés de la langue, du gosier, du palais, à un dégoût général* ἀνορεξία, *à l'amertume de la bouche, & à des vertiges ténébreux. Lorsque ces purgatifs ont fini leur action, il convient d'appaiser avant l'accès, par un narcotique, le trouble qu'ils ont excité dans le corps.*

Il est ordinaire dans les fievres intermittentes, que les premieres voies soient remplies de matieres putrides, qui sont tantôt existantes avant la fievre,

tantôt formées pendant sa durée, par des aliments de mauvaise digestion, ou par la dégénérescence & la dépravation des humeurs animales, & surtout de la bile. Tout s'accorde à montrer la nécessité d'évacuer cet amas de corruptions, dont le croupissement abat toujours plus les forces digestives, détruit l'appétit, & peut engendrer, en se dépravant davantage, des maux redoutables, des diarrhées & des dyssenteries putrides. Or, nous démontrerons plus bas au §. 761. que les purgatifs & les émétiques sont décidément contraires dans les fievres intermittentes, lorsqu'ils ne sont point indiqués par un pareil amas de putridités; il faut donc soigneusement examiner & constater les signes qui en certifient la présence.

On a d'abord lieu de la soupçonner, quand on est informé que le malade a fait auparavant usage d'aliments gras, glutineux & de difficile digestion; enfin, on s'en assurera encore mieux, en recherchant si le malade a essuyé quelque maladie précédente, où les premieres voies aient été inondées de corruptions. Ce caractere s'observe communément dans les fievres intermittentes

épidémiques, en forte qu'une bile corrompue séjourne autour des parties précordiales. Dans ces cas, remarqués par *Sydenham* (*a*), il n'y a point de doute qu'il n'existe un semblable amas dans chaque malade. Cependant son séjour dans les premieres voies occasionne ordinairement divers symptomes, qui servent à le décéler & à le reconnoître ; tels sont les nausées, le vomissement, les rots ; l'haleine puante du malade, ainsi qu'on l'a plus amplement expliqué au §. 85. en traitant des effets des humeurs putrides des premieres voies, & au §. 642. au sujet de la nausée fébrile. Il arrive qu'alors les malades éprouvent un sentiment désagréable d'anxiété & de tension aux parties précordiales, & quelquefois un gonflement aux hypocondres, qu'*Hippocrate* annonce comme un signe d'une diarrhée imminente dans les fievres (*b*). Il ne s'agit plus qu'à déterminer les voies les plus commodes pour expulser ces matieres morbifiques ; & les symptomes suivants, comme les nausées, les vomissements, l'amertume

(*a*) Sect. I. cap. v. pag. 55.
(*b*) Aphorism. Sect. IV. n°. LXXIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 183.

de la bouche, les vertiges ténébreux, &c. indiquent plutôt le vomissement, tandis que la douleur obtuse à la région lombaire, les borborygmes, les vents, le gonflement du bas-ventre, désignent l'évacuation par les selles. *Hippocrate* donne cet avertissement, que nous avons déja cité aux *Commentaires* du §. 594. article 2. & dont l'utilité est importante dans la pratique : « il faut, » dit-il, exciter le vomissement dans » les fievres, à ceux qui se plaignent » de vives anxiétés, d'une douleur mor- » dicante à l'orifice supérieur de l'es- » tomac, & qui ont la bouche remplie » d'une salive abondante, au lieu qu'on » doit purger ceux qui sont sujets à » beaucoup de rots, de vents, de bor- » borygmes & d'élévation du ventre » (*c*). Ce n'est pas néanmoins que cette distinction soit toujours exacte, car souvent les putridités sortent à la fois, par haut & par bas : les émétiques provoquent les selles fréquemment, & les purgatifs souvent font naître le vomissement, sur-tout lorsque la pourriture stagnante regorge dans l'estomac, &

(*c*) Coac. Prænot. n°. CXLIII. Charter. Tom. VIII. pag. 859.

flotte en même temps dans les inteſtins. On ſe perſuadera d'ailleurs par avance de l'utilité de ces évacuations, quand au commencement de l'accès, les nauſées & les vomiſſements qui arrivent très-ſouvent, (voyez le §. 749.) provoqueront la ſortie d'une partie de ces corruptions, dont l'exiſtence eſt alors manifeſte. Car *les évacuations que l'art produit, ne tendent qu'à procurer l'iſſue des matieres putrides, que la nature elle-même s'efforce de diſſiper* (*d*).

Ainſi, étant certain par les ſignes décrits, de l'amas des humeurs viciées qui occupent les premieres voies, rien n'eſt plus uſité & plus preſſant que de les évacuer au plutôt; plus elles y ſéjournent, plus elles alterent les fonctions de l'eſtomac, détruiſent l'appétit, excitent des nauſées, occaſionnent des mauvaiſes digeſtions pendant le temps même de l'intermiſſion de la fievre ἀπυρεξίας, & empêchent de cette façon les forces de ſe réparer. Cependant les Médecins ne ſont pas parfaitement d'accord ſur le plus convenable pour faire prendre au malade le remede purgatif

(*d*) Id. Aphoriſm. Sect. IV. n°. 11. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 132.

ou émétique. *Sydenham* choisissoit celui de l'intermission, & faisoit en sorte que le remede eût fini son opération, avant que l'accès suivant se développât (*e*). Il paroît néanmoins qu'il donnoit quelquefois le purgatif peu de temps avant l'apparition de l'accès, dans la vûe qu'il agît pendant le cours de la fievre. Il est vrai qu'alors il se proposoit de troubler le mouvement régulier de l'accès fébrile, plutôt que d'évacuer la saburre des premieres voies. Cet objet reviendra encore & sera traité au *Paragraphe* suivant.

En considérant les nausées & les vomissements qui se déclarent durant le temps du froid fébrile, (voyez le §. 749.) plusieurs Médecins ont été induits à croire que puisque la matiere morbifique se trouve alors dans la plus grande mobilité, on devoit présumer de là, qu'elle étoit en même temps plus facile à chasser, & que l'action de l'émétique seroit d'autant plus parfaite & facile, qu'elle étoit commencée & favorisée par les vomissements spontanés que la nature suscite. Cette opinion dans

(*e*) Epistol. Responsor. 1. ad. ann. 1678. pag. 391.

le fond n'eſt pas dénuée de vraiſemblance, ni de probabilité ; elle eſt appuyée au moins de l'autorité & de l'exemple d'*Alexandre Thomſon*, Médecin célebre & expérimenté, qui pendant vingt ans affirme avoir combattu les fievres intermittentes par cette méthode, avec le plus grand ſuccès (*f*). Il avoit coutume de faire prendre un émétique, dès qu'on s'appercevoit des premiers ſymptomes qui préludent l'accès ; & dans le cas où le froid fébrile étoit ſuivi d'un tremblement violent ſans aucune nauſée, il retardoit le remede juſques dans le temps de la chaleur, où les malades commençoient de reſſentir des nauſées. Effectivement il eſt aiſé de comprendre que l'émétique étoit bientôt rejetté, & que ſon action, aidée par les nauſées naturelles, devenoit plus prompte, excitoit moins de trouble & de bouleverſement, que s'il eût été retenu plus long-temps dans le corps. Il paroît que cette méthode fait celle d'*Aſclépiade* ; car dans la fievre tierce, *au troiſieme jour après le premier accès*, (c'eſt-à-dire, au jour poſitivement où ſurvient le ſecond accès,) *il faut*, dit-il, *purger*

(*f*) Medical Eſſays, Tom. IV. pag. 407.

le malade, & au cinquieme lui donner un vomitif après le frisson (g). *Celse* est de ce sentiment, & en décrivant la curation du froid fébrile, il s'exprime de cette sorte : « si-tôt qu'un malade » sent les frissons passés, & que la cha- » leur leur succede, il n'y a rien de » plus salutaire que de lui faire prendre » pour boisson une eau tant soit peu » salée, & le faire vomir. Car il semble » que ces frissons ne proviennent que » des matieres bilieuses qui croupissent » dans l'estomac : il faut recommencer » & en faire autant à chaque accès » suivant, parce que cette méthode » est excellente & suffit souvent pour » dissiper la fievre » (h). On voit par-là qu'elle a été approuvée & adoptée par un grand nombre de Médecins, dans l'idée & la persuasion où ils étoient, qu'il est plus facile d'évacuer alors la matiere fébrile qui s'est ramassée durant tout l'intervalle des accès, qui se trouve extrêmement mobile & disposée à être évacuée, & de laquelle ils s'imaginoient que dépendoit uniquement le retour de

---

(g) Cels. de Medicin. Lib. III. cap. IV. pag. 142.

(h) Ibid. cap. XII. pag. 141.

l'accès. Sans vouloir s'attacher ici à réfuter ce ſentiment, nous avons expoſé avec la plus grande probabilité, au §. 757. que les accès de fievre ne dépendent pas toujours d'un foyer de matieres putrides, qu'ils ſe renouvellent indépendamment de l'action des purgatifs, & que ces remedes mêmes, en tant qu'évacuants, ne ſont pas indiqués dans tous les accès; cette raiſon n'empêche point qu'ils ne réuſſiſſent très-fort dans bien des occaſions, en corrigeant ou changeant, par les rudes & violentes ſecouſſes qu'ils excitent, la diſpoſition du genre nerveux, d'où procede véritablement la ſucceſſion des accès, comme on le verra bientôt.

Cependant, à l'égard du vomiſſement qui naît naturellement au commencement de l'accès, il ne peut être jamais préjudiciable de le favoriſer par une boiſſon d'eau tiede; les malades vomiront alors avec beaucoup moins de peine & de mal-aiſe, que lorſque l'eſtomac eſt vuide: & au ſurplus, on évacuera ainſi plus facilement toutes les matieres putrides qui s'y trouvent renfermées.

Mais au reſte il s'agit ici des cas où l'on ſuppoſe une grande quantité de

corruptions ſtagnantes dans les premieres voies, dont la préſence ſe manifeſte par des ſignes propres ; alors il paroît évidemment plus sûr & plus avantageux de les évacuer par un émétique ou un purgatif donné dans le temps de l'intermiſſion, qui agiſſe avant que l'accès revienne ; plutôt que d'attendre le retour de la fievre, où le malade feroit doublement fatigué & incommodé de la violence de l'accès & de l'opération du remede.

On regle le plus ſouvent les choſes de maniere qu'on donne le purgatif ou l'émétique dans un temps peu éloigné de l'accès, en ſorte néanmoins qu'il ait celui d'accomplir ſon action avant ſon arrivée. Car, tout étant bien examiné, plus les gens attaqués de fievres intermittentes ſont éloignés de l'accès qui a précédé, plus ils ont recouvré de force & de meilleures diſpoſitions. En conſéquence, ils ſont réellement mieux en état de ſupporter la violence du remede, à meſure qu'on choiſit pour ſon opération le temps où le corps ſe trouve le mieux, c'eſt-à-dire, celui qui eſt le plus éloigné de l'accès qui a précédé. Et ſi dans ces circonſtances il étoit vrai que le retour de l'accès ſuivant dépendît

d'un amas de matieres putrides, qui se forme insensiblement, il est vraisemblable que cette collection d'humeurs viciées seroit encore plus grande dans le temps le plus près de l'accès suivant, & qu'il y auroit plus lieu d'espérer d'en évacuer davantage.

Nous avons rapporté au §. 757. d'après les observations exactes de *Sydenham*, qui a étudié le genre des maladies avec l'attention la plus scrupuleuse, que les purgatifs & les émétiques irritent la fievre, augmentent son mouvement, réveillent son caractere, lorsqu'il est assoupi; par conséquent " il " convient, " dit ce grand homme, (dont l'autorité est d'un si grand poids parmi les Médecins) " leur action étant " finie, de calmer avant la renaissance " de la fievre, par un narcotique, les " troubles qu'elle a excités dans tous les " organes " (*i*). Aussi *Sydenham* ne s'est jamais écarté de cette méthode; il s'y est tellement assujetti, que dans les autres maladies où il regardoit comme suspect l'usage des narcotiques, il y avoit néanmoins recours toutes les fois

(*i*) Schedul. monitor. de novæ febris ingressu. pag. 654. 655.

qu'il prefcrivoit des purgatifs. On comprend affez que la force des purgatif ou des émétiques qu'on emploie, doi régler le plus ou moins d'intervall dont ils ont befoin pour avoir ceff d'agir avant l'apparition du nouve accès : ces mefures font évidentes & très-faciles à combiner & à prendre ainfi il eft bon de favoir, par exemple que l'ypecacuanha exige au moins un demi-heure pour exciter le vomiffement & environ deux heures pour acheve fon opération. Les préparations antimoniales font beaucoup plus lentes à agir ; elles reftent fouvent deux heure entieres dans le corps, fans avoir produit aucun effet. Les purgatifs rempliffent les leurs pour l'ordinaire dans l'efpace de fept à huit heures ; & fi on le fait prendre en forme de pilules, il reftent quelquefois très-long-temps avan d'être diffous & de pouvoir agir.

Or, pour chaffer le vomiffement, la faburre de l'eftomac, l'ypecacuanha fuffi très-bien dans ces occafions. Et il ef même prudent & à propos de ne poin prefcrire d'émétiques antimoniaux, qu font trop actifs & trop violents, & qu à cet égard bouleverfent davantage & à pure perte le corps. Examinez à ce

ſujet les diverſes formules d'émétiques & de purgatifs que renferme *la matiere médicale*, & qui ſe rapportent à cet article.

Ces remedes agiſſent quelquefois avec un ſuccès ſi grand, qu'ils ſervent non ſeulement à évacuer ces amas prétendus de corruptions, mais ils préviennent & emportent encore l'accès qui eſt imminent. C'eſt là ce qu'on éprouve ſouvent dans les fievres intermittentes du printemps, que *Sydenham* combattoit principalement par cette heureuſe méthode: « Après avoir fait prendre un émétique, de maniere qu'il eût fini ſon action avant l'arrivée de l'accès...... il ordonnoit auſſi-tôt après une doſe médiocre de ſyrop de pavot ou de tout autre narcotique, qui terminoit l'opération de l'émétique & précédoit immédiatement le développement de l'accès » (*k*).

Quand on a une fois évacué les premieres voies, il eſt eſſentiel d'examiner s'il reſte des ſignes qui démontrent l'inſuffiſance du premier émétique ou purgatif qu'on a donné ; & en ce cas on les réitere ſelon le beſoin, & avec les mêmes pré-

(*k*) Sect. I. cap. v. pag. 102.

cautions. Cette néceſſité eſt conſtatée dans les fievres intermittentes d'automne, où il s'amaſſe une grande quantité de bile épaiſſe & corrompue : afin de rendre leur action plus facile & plus complette, il paroît alors utile de faire précéder les émétiques & les purgatifs par les délayants & les atténuants, à la faveur deſquels la ſaburre des premieres voies, devenue plus coulante & plus mobile, ſe détache & s'évacue aiſément.

§. 760. *Ces remedes (759.) ſont un double bien, en ce qu'ils évacuent d'abord les putridités des premieres voies, & qu'en ſecond lieu, par le moyen de leurs qualités ſtimulantes, ils agitent & changent puiſſamment les nerfs.*

Il eſt conſtant que les bons effets des émétiques & des purgatifs ne ſe bornent pas dans ces occaſions à évacuer les putridités de l'eſtomac & des inteſtins : le plus grand avantage qui en réſulte, conſiſte dans leurs qualités ſtimulantes, à la faveur deſquelles ils remuent tous les organes, ſecouent univerſellement tout le corps, & changent ainſi les diſpoſitions maladives dont il eſt affecté. Selon les raiſons

alléguées au §. 757. il paroît conséquent & probable, que cette dispofition vicieufe & cachée, d'où procede le retour périodique des accès, réfide dans les nerfs, les efprits & le cerveau. Or, l'action des émétiques ou des purgatifs femble pofitivement dépendre de l'irritation qu'ils exercent fur les nerfs qui fe diftribuent dans les vifceres de l'abdomen. Leurs qualités ftimulantes, fi merveilleufes & inconnues, quelque impénétrables qu'elles foient, femblent principalement dépendre de la partie volatile & fpiritueufe de ces médicaments. Car la fcammonée, en perdant l'odeur puante & cadavéreufe qu'elle a naturellement, lorfqu'on la garde fans précaution, refte fans force & fans vertu, & fans que fon poids diminue d'une maniere fenfible. Il en eft de même de la rhubarbe & d'une infinité d'autres remedes femblables. Le régule d'antimoine infufé dans le vin, lui communique parfaitement une vertu émétique, quoique fon odeur, fa couleur & fa faveur n'aient point changé, & qu'il n'aie rien perdu de fon poids. Concluons donc vraifemblablement que l'activité de ces remedes provient d'un principe fubtil & imperceptible, qui

échappe à nos ſens, & qui pareillement dirige ſon action ſur le fluide le plus ſubtil du corps humain. L'expérience ſemble confirmer cette opinion. On voit les femmes qui ont le genre nerveux extrêmement mobile, & les hommes hypocondriaques, dont la cauſe la plus légere altere le cours des eſprits ἀταξία, être beaucoup incommodés des purgatifs & des émétiques, & les ſupporter difficilement, même dans le temps que ces remedes n'ont encore produit aucunes évacuations, auxquelles on puiſſe attribuer les troubles & les déſordres que ces perſonnes ſouffrent, & qui à peine arriveroient dans d'autres, lors même que ces évacuations deviennent les plus copieuſes. Au ſurplus, l'opium qui calme ſi vîte, & avec tant d'efficacité, les mouvements tumultueux & déſordonnés des eſprits, réprime auſſi l'action des émétiques & des purgatifs, comme le remarque judicieuſement *Sydenham* (*l*). Ces effets ſont ſi conſtants & avérés, que quand on a donné de l'opium quelque temps avant un remede purgatif, & que l'action du narcotique

(*l*) Sect. IV. cap. III. ubi de curation. pag. 227. & alibi ſæpiùs.

n'a

n'a pas encore fini, le purgatif n'agit que foiblement ou presque rien du tout.

Il s'ensuit donc de ces probabilités, que les émétiques & les purgatifs sont capables par leurs qualités stimulantes, de changer, de diminuer, ou de détruire la disposition morbifique, d'où dépend le retour des accès dans les fievres intermittentes. Ainsi, quoiqu'on ignore en quoi consiste cette disposition prétendue, ou quel que soit le changement physique que ces remedes operent dans le corps, il n'est pas douteux qu'ils conviennent à cet usage, & qu'ils remplissent merveilleusement ces indications. Lorsque nous traiterons dans la suite, de la manie & de l'épilepsie, il sera démontré que les Médecins, attentifs & versés dans la bonne pratique, ordonnent les émétiques les plus forts & les plus véhéments, moins pour évacuer les humeurs nuisibles qui séjournent dans les premieres voies, que pour changer par les vives secousses qu'ils occasionnent, cette disposition morbifique qui forme ou reproduit ces maladies. D'ailleurs, on ne sauroit disconvenir que ces ébranlements subits & extraordinaires que souffre toute la machine pendant l'opération d'un éméti-

que violent, occaſionnent des compreſſions vives de la part du diaphragme & des muſcles abdominaux ſur les viſceres du bas-ventre, qui en détachent & en retirent bien des humeurs viciées qui auroient réſiſté à tout autre remede. C'eſt pourquoi *Galien* dit, au ſujet de la fievre tierce, que « le vomiſſement » qui ſurvient après avoir mangé, à » ceux en qui cette fievre eſt opiniâtre » & invétérée, devient quelquefois ſi » utile, qu'il en a vu pluſieurs guéris » radicalement, & tout de ſuite, de » cette maniere » (*m*). Il paroît que ce n'eſt pas le vomiſſement des matieres viciées, arrêtées dans les premieres voies, qui produit cette guériſon, puiſque *Galien* prétend qu'il arrive d'abord après avoir mangé : car le ſéjour de pareilles matieres anéantit & empêche totalement l'appétit, comme on l'a remarqué au *Paragraphe* précédent ; donc c'eſt à la faveur des ſecouſſes qu'il excite, que la diſpoſition morbifique qui conſtitue la maladie, change & eſt corrigée.

Ainſi, quand on ſe propoſe cet objet,

(*m*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. xi. Charter. Tom. X. pag. 356.

dans l'administration des émétiques ou des purgatifs, on peut également les donner dans l'accès ou quelque temps avant qu'il se manifeste, afin que les remedes agissent pendant la durée de la fievre. C'est même le cas de les prescrire dans ce temps, lorsqu'on a cette intention. *Sydenham*, pour suivre ces vues dans les fievres tierces d'automne, engageoit le malade de rester au lit, & suffisamment couvert, & il lui faisoit prendre quatre heures avant l'accès un petit lait tiré de la biere, dans laquelle on avoit fait bouillir auparavant une pincée de feuilles de sauge, afin d'exciter les sueurs (*n*). Dès qu'elles commençoient à paroître, il donnoit au malade deux scrupules de pilules Cochées majeures, qu'on avoit l'attention de délayer dans une once d'un mélange spiritueux, où entroient deux dragmes de thériaque d'*Andromachus*; laquelle, à raison de l'opium qui la compose, a la vertu de réprimer les irritations des purgatifs & de modérer les évacuations qu'ils produisent. On voit évidemment par-là, qu'en donnant

(*n*) Sect. I. cap. v. pag. 110. 111.

ces pilules, son intention n'étoit point, comme il en avertit lui-même, de purger, mais plutôt de s'opposer à la manifestation de l'accès & d'en détruire la marche, en excitant deux mouvements opposés à la fois, les sueurs & les déjections, qui s'aheurtent en même temps & se confondent ensemble (o). Il affirme dans cet endroit, avoir guéri un grand nombre de fievres intermittentes par cette méthode, qu'il avoit reconnu la plus efficace dans cette constitution épidémique.

§. 761. *Lorsque les purgatifs ou les émétiques ne sont point indiqués, ils deviennent immanquablement préjudiciables & nuisibles* (759.), *parce qu'ils affoiblissent, dépouillent le sang de sa partie la plus fluide, troublent les digestions, qu'il est ici principalement essentiel de rétablir. Il arrive souvent qu'on dissipe également le froid de la fievre, & la fievre elle-même, par un sudorifique, en faisant prendre abondamment, quelques heures avant le temps où l'on sait que l'accès doit revenir, une boisson apéritive, délayante &*

(o) Ibid. pag. 111.

légérement narcotique ; on excite ensuite les ſueurs une heure auparavant que l'accès ſe déclare, & on les entretient & les continue du moins deux heures après le temps ordinaire de l'arrivée de l'accès.

A obſerver l'uſage éminent & les effets manifeſtes des émétiques & des purgatifs, dans les fievres intermittentes, qui ſervent d'abord à évacuer les humeurs putrides, ramaſſées dans les premieres voies ; & en ſecond lieu, à changer la diſpoſition morbifique des organes affectés ; un grand nombre de Médecins ſe ſont perſuadé qu'il falloit les réitérer tant que la fievre eſt rebelle & ne diminue point ; cependant leur uſage trop fréquent entraîne mille accidents fâcheux. *Galien* s'exprime avec énergie, en diſant que « la nature des » remedes purgatifs eſt abſolument con- » traire à celle des corps qu'ils purgent, » & on pourroit même avancer qu'ils » ont des qualités mortelles & véné- neuſes » (*p*). Et *Celſe* avertit judicieuſement que « les purgations, quelque

(*p*) Lib. de Morbor. acutor. vict. Comment. II. text. XII. Charter. Tom. XI. pag. 46.

» néceſſaires qu'elles paroiſſent, ne doi-
» vent pas être trop fréquentes, puiſ-
» qu'alors elles ne ſont jamais ſans dan-
» ger. Car elles accoutument le corps
» à être privé de nourriture & l'affoi-
» bliſſent néceſſairement par-là » (*q*).
Ainſi, lorſqu'on a diſcerné les ſignes évidents qui démontrent un amas de putridités dans les premieres voies, (voyez le §. 759.) & qui néceſſitent par conſéquent les évacuations, il faut ordonner un émétique ou réitérer les purgatifs. Mais après une fois ou deux, il eſt concluant que les corruptions qui ſéjournoient dans le corps, ont été enlevées ou conſidérablement diminuées : de même, quand on a eu en vue de preſcrire ces remedes, par rapport à leur vertu ſtimulante, & qu'on les a eſſayés à pluſieurs repriſes ſous cette condition, (voyez le §. 760.) cela doit ſuffire, & on ne doit plus y recourir. En effet, la fievre alors continue ſans qu'il y ait nulle part aucun foyer putride, & les remedes les plus ſtimulants ne ſauroient ſouvent en détruire le caractere fébrile. C'eſt donc inutilement & à pure perte, qu'on affoiblit en ces

(*q*) De Medicin. Lib. I. cap. III. pag. 31.

cas les malades, en leur donnant des remedes évacuants & ſtimulants, qui dépouillent la maſſe du ſang de ſa partie la plus fluide & qui troublent les digeſtions, qu'il eſt ſi important d'entretenir dans leur intégrité, pour ſupporter la longue durée de ces fievres. Celui-là ſe trompe, par conſéquent, qui s'imagine s'être conduit bien méthodiquement, & avoir rendu un grand ſervice aux malades, parce que les matieres que les émétiques ou les purgatifs ont évacuées, lui paroiſſent le plus ſouvent puantes & corrompues. Il eſt évident & il conſte par ce que nous avons dit aux *Commentaires* des §. 201. & 334. que ces humeurs, en apparence putrides, après leur évacuation, ne ſont point telles ordinairement dans l'intérieur du corps. On lit même dans les écrits de pluſieurs anciens Médecins, que les remedes purgatifs changent les humeurs ſaines & les font paroître corrompues, après les avoir évacuées. *Helmont* apprit cette vérité à ſes dépens, dans le traitement qu'on lui fit de la gale, qu'il avoit priſe en eſſayant le gant d'une jeune perſonne qui en étoit atteinte (*r*).

(*r*) Tract. de Febrib. cap. v. n°. x. pag. 756.

Après avoir préludé par une ſaignée, les Médecins qui le viſitoient, lui ordonnerent pendant trois jours, un apozeme délayant & laxatif, dans l'idée de préparer à être évacuées, les matieres putrides qu'ils ſoupçonnoient amaſſées dans ſon corps. En conſéquence, on le purgea avec les pilules de fumeterre. Il avoue lui-même qu'il étoit ravi de la grande quantité d'humeurs putrides que ce remede fit ſortir. Cependant, ce qui l'étonna, fut qu'à trois repriſes différentes, ce purgatif agit toujours auſſi abondamment, & avec une égale efficacité. En effet, *Helmont* jeune, ayant à peine atteint alors l'âge de puberté, ſe ſentant auparavant dans une parfaite ſanté, la plus heureuſe diſpoſition & la plus grande vigueur, ſe vit tout d'un coup changé, réduit dans un état de maigreur extrême; ſa voix devint rauque, éteinte, ſes genoux tremblants, ſes forces abattues & épuiſées; & malgré tout cela, la gale ſubſiſtoit encore comme auparavant. C'eſt alors que réfléchiſſant plus mûrement, il reconnut que *les remedes purgatifs, au lieu d'épurer ou de purifier les humeurs animales, les corrompoient au contraire, qu'ils tendoient à diſſoudre la ſubſtance ſaine du corps,*

& à la réduire en une véritable humeur putride (*s*). Cette iſſue malheureuſe de la curation de cette gale, qui lui avoit été communiquée par un gant imprégné de miaſmes galeux, ſuffit pour l'engager à interrompre le cours de ſa pratique, juſqu'à ce qu'il crût avoir fait à ce ſujet des connoiſſances plus grandes, & conçu de meilleurs idées. Depuis ce temps, *Helmont* improuvant hautement la conduite & le ſentiment des Médecins, s'oppoſa fortement à leurs erreurs, combattit ſans ceſſe leurs opinions, condamna l'uſage des purgatifs, & ſoutint que ces remedes n'évacuent pas les humeurs peccantes ou viciées, *mais qu'ils alterent & pervertiſſent le ſang, dont ils chaſſent par le fondement les matieres abâtardies & dégénérées* (*t*).

Cette obſervation détaillée montre inconteſtablement le réſultat de l'uſage inconſidéré des purgatifs, & conſéquemment les mauvais effets qu'ils doivent produire dans les fievres intermittentes, lorſqu'on s'obſtine à les réitérer mal-à-propos.

(*s*) Ibid. n°. XII.
(*t*) Capit. *Reſpondet Auctor.* n°. IV. pag. 420.

Sydenham s'est assuré par sa propre expérience, combien il est dangereux & blâmable d'insister sur la trop fréquente administration des purgatifs en général, dans la cure des fievres (*u*). Il a reconnu que ces remedes invéterent même, rendent rebèlles les fievres du printemps, qui sont si salutaires naturellement & si faciles à guérir, & qu'ils les prolongent *jusques au temps où les fievres d'automne ont coutume de se manifester* (*x*). C'est aux évacuations énormes qu'ils procurent, qu'il attribue le redoublement & le prolongement des accès, ainsi que la prostration des forces & l'abattement où les malades parviennent. Cet Auteur prétend dans ces cas, qu'ils ont quelquefois occasionné des manies, dont les malades *revenoient & guérissoient ensuite peu-à-peu, à mesure que leurs forces augmentoient & paroissoient se rétablir* (*y*), que bien des personnes d'un âge avancé ont été attaquées d'une inflammation mortelle aux amygdales (*z*), d'hydropisie (*a*), &

(*u*) Sect. I. cap. v. pag. 100.
(*x*) Ibidem.
(*y*) Ibid. pag. 100. 101.
(*z*) Ibid. pag. 122.
(*a*) Ibid. pag. 119.

fouvent de diabetes (*b*). Au refte, il remarque fur-tout, que les fievres intermittentes, traitées par un trop long ufage d'évacuants, ont toujours jetté de plus profondes racines.

Il arrive fouvent qu'on diffipe également le froid de la fievre, & la fievre ellemême, par un fudorifique, &c. Voici la troifieme méthode de guérir les fievres intermittentes, qui eft le plus fouvent fuivie d'un heureux fuccès, & qu'on peut d'ailleurs réitérer fans rifque & fans danger, lorfqu'elle n'a pas réuffi la premiere fois. Car nous avons déja fait voir au §. 756. que tout ce qui eft capable de prévenir & de diffiper le premier temps de la fievre, qui eft le froid fébrile, & de corriger la caufe phyfique qui le produit, laquelle confifte dans la vifcofité du fang, & peut-être même dans celle du fluide nerveux, (voyez le §. 755.) femble propre également à s'oppofer au développement de tout l'accès. Cela eft fi vrai & fi clair, que la chaleur fébrile & tous les fymptomes qui l'accompagnent, ne fe manifeftent jamais, qu'ils n'aient été précédés

(*b*) Epiftol. refponfor. I. ad ann. 1678. pag. 387.

par le froid fébrile. Tout l'objet de la curation consiste donc à faire prendre au malade, dans le temps de la cessation de la fievre ἀπυρεξίας des remedes qui possedent la vertu d'atténuer & de résoudre les humeurs, d'ouvrir & de dégager les vaisseaux. En conséquence, quand on approche du temps où l'accès doit arriver, il faut que le malade se tienne modérément couvert; puis on accélere le mouvement des liqueurs dans les vaisseaux par des remedes légérement aromatiques & échauffants, afin d'empêcher le froid fébrile, à la faveur de la sueur douce qu'on a excitée & de la chaleur modérément augmentée & uniformément répandue dans tout le corps. A ce sujet on prescrira au malade, pendant l'intervalle des accès ἀπυρεξίας une tisane légérement aromatique, dont il boira environ une ou deux onces par heure : elle sera composée, par exemple, des cinq racines apéritives, des bois de santaux, de sassafras, de feuilles de mélisse, d'écorce de citron, des quatre semences chaudes majeures ou mineures, &c. on y ajoute quelquefois le sel de chardon bénit, d'absinthe, &c. l'élixir de propriété; les eaux distillées aromatiques, &c. dont on donne une demi-once

toutes les heures, ou de deux en deux heures, en prenant pardeſſus la décoction ou l'infuſion aromatique. Il eſt ordinaire de joindre un peu d'opium dans ces mixtions, non pas dans la vue d'aſſoupir le malade; mais on en mêle une petite doſe, qu'on peut réitérer plusieurs fois, dans l'intention ſeulement d'appaiſer les mouvements déſordonnés des eſprits, & d'empêcher le changement qu'ils éprouvent, quel qu'il puiſſe être, dans le temps du froid fébrile. Enfin, on rend ces boiſſons aromatiques plus actives ou plus délayées, rélativement à l'âge du malade, à ſon tempérament, à la ſaiſon actuelle, au climat où l'on ſe trouve, &c. Sans nous étendre davantage là-deſſus, on n'a qu'à chercher à l'article *de la matiere médicale* qui les concerne, les différentes formules dont on a beſoin.

Il faut ainſi, que deux ou trois heures avant l'arrivée ordinaire de l'accès, le malade s'approche d'un grand feu; qu'il y reſte bien couvert; il peut fort utilement plonger ſes pieds dans l'eau chaude. Pluſieurs Médecins ſe contentent de ces précautions, tandis que d'autres préferent qu'il ſe mette au lit, & qu'on le couvre ſoigneuſement. Or,

ces conditions préliminaires étant obſervées, on doit lui faire prendre tous les quarts d'heure, de la maniere preſcrite, la doſe des remedes qui viennent d'être décrits : bientôt après il ſent qu'une grande chaleur s'empare de ſon corps, & que la ſueur ſe répand uniformément ſur toutes les parties extérieures. On la maintient avec attention de cette ſorte, *pendant deux heures, après que l'accès a commencé ou qu'il a coutume de ſe déclarer* ; c'eſt ainſi qu'il arrive ſouvent qu'on guérit les fievres radicalement. Lorſqu'elles réſiſtent à la premiere fois, on y revient encore juſqu'à ce que la fievre ſoit emportée. Cette méthode trompe rarement dans les fievres tierces, & réuſſit fréquemment dans les quartes. Je ne prétends pas par cette expoſition, combattre & détruire ce que nous avons avancé au §. 624. en expliquant le froid fébrile, où il a été dit que les ſtimulants forts & violents, produiſent des effets nuiſibles & quelquefois des inflammations incurables & mortelles. La différence qu'on doit obſerver ici, conſiſte en ce que nous ne propoſons de donner au malade que des remedes aromatiques delayés dans une grande quantité d'eau, dont on

fait uſage dans le temps de l'intervalle des accès ἀπυρεξίας. Or, les humeurs s'en trouvent humectées & atténuées, les vaiſſeaux déſobſtrués & dégagés des embarras qui s'y ſont formés, de maniere qu'on n'a pas lieu d'en craindre aucun fâcheux inconvénient. Outre ces raiſons, le malade ne prend point ces remedes durant le froid fébrile, puiſqu'ils ſont deſtinés à le prévenir : & dès que le froid de la fievre commence à ſe développer dans les fievres qui réſiſtent à cette méthode, on ceſſe dès-lors de s'en ſervir ; le malade diſcontinue tout de ſuite l'uſage de tout remede tant ſoit peu ſtimulant & échauffant, & prend ſeulement une ſimple infuſion de quelque plante légérement aromatique.

Nous avons déja dit au §. 756. que *Celſe* employoit une ſemblable méthode, puiſqu'il veut qu'on mette les malades dans le bain, quelque temps avant l'arrivée du froid. Il recommande même de ne point s'écarter de cette méthode, & de la continuer exactement, malgré le retour du froid. Dans les cas où les accès s'opiniâtrent, & où le bain ne ſert de rien pour les diſſiper, il conſeille de faire prendre de l'ail ou du poivre délayé dans l'eau chaude ; *leſquels effec-*

tivement ſont propres à exciter une grande chaleur, & à chaſſer ou empêcher le froid (*c*). Il avertit à ce ſujet, de bien couvrir le malade avant qu'il commence d'avoir froid ; de lui faire des fomentations chaudes ſur tout le corps & des frictions convenables, &c. (*d*).

Sydenham a regardé cette méthode tellement avantageuſe, qu'il proteſte n'en avoir trouvé aucune ſi utile & ſi efficace contre les fievres tierces d'automne (*e*) ; (j'entends du moins parler de la conſtitution épidémique qu'il décrit.) En donnant les pilules Cochées, comme on l'a vu au *Paragraphe* précédent, dans le temps que les malades ſuoient, afin de troubler & d'intervertir le cours réglé des accès, ſon principal objet étoit néanmoins d'exciter des ſueurs abondantes, & de les continuer pendant pluſieurs heures conſécutives, après l'arrivée ordinaire de la fievre. Ce qui le prouve, c'eſt que dans les doubles tierces, il ſupprime volontiers les pilules Cochées, & ne ſe fonde que

---

(*c*) De Medicin. Lib. III. cap. XII. pag. 142.
(*d*) Ibidem.
(*e*) Sect. III. cap. v. ubi de curation. Intermittent. Tertianar. Autumnal. pag. 111.

sur les sudorifiques (*f*). Et dans un autre endroit, à l'égard des pauvres, *dont les moyens trop bornés excluent un grand appareil de remedes* (*g*), il conseille de se servir uniquement de la racine *de serpentaire de Virginie*, douée d'une vertu aromatique très-pénétrante, qu'il prescrivoit dans le vin, deux heures avant l'accès, le malade ayant soin d'ailleurs de se tenir suffisamment couvert pendant trois ou quatre heures, pour favoriser les sueurs. Comme cette pratique n'emporte pas toujours la fievre à la premiere fois, il exhorte de la réitérer avec les mêmes précautions, à deux autres différentes reprises, au commencement de l'accès des fievres tierces du printemps.

Cette pratique néanmoins ne sauroit être générale ; car ce Médecin judicieux avertit, d'après une sûre expérience, qu'il est dangereux *de combattre par les sudorifiques* (*h*), les fievres tierces & quotidiennes récentes, & peu développées, qui imitent l'ordre des conti-

---

(*f*) Ibidem.

(*g*) Epistol. responsor. I. ad ann. 1678. pag. 391.

(*h*) Ibid. pag. 375.

nues, & ne ſuivent encore aucun type régulier. La raiſon que nous avons apportée en une autre occaſion, au §. 752. eſt évidente ; on riſque de faire dégénérer par de trop abondantes ſueurs, ces fievres en des continues très-dangereuſes (*i*).

Cette pratique mérite par conſéquent de grandes attentions : elle ne convient pas non plus, lorſque les malades attaqués de fievres intermittentes, ont naturellement le ſang fort diſſous, ou que les accès, par leur longueur & leur opiniâtreté, inclinent ou les diſpoſent à des ſueurs copieuſes, capables de les beaucoup affoiblir : en les augmentant, on invétere & on aggrave immanquablement les fievres, & on épuiſe davantage les malades. (Voyez le §. 753.) Ainſi ces deux cas doivent toujours être exceptés ; mais à cela près, on ne peut trouver une méthode plus sûre & plus efficace.

§. 762. *On voit par-là que la ſaignée devient toujours nuiſible par elle-même, quoiqu'elle ſoit utile en certains cas, de*

(*i*) Epiſtol. reſponſ. I. ad ann. 1678. pag. 376.

même qu'une diete exacte & rigoureuse.

La saignée paroît, sans contredit, le remede le plus compétent pour calmer la vivacité de la fievre. Nous l'avons prouvé au §. 610. de là la plupart des Médecins ont inféré qu'elle doit être d'un grand secours dans la cure des fievres intermittentes, & quelques-uns se sont imaginé que la saignée seule, étant plusieurs fois réitérée, suffit pour les guérir radicalement. Cependant, on a vu au *Paragraphe* précédent, que toutes les évacuations quelconques, trop grandes & trop fréquentes, deviennent certainement nuisibles, parce qu'elles énervent le corps & épuisent les forces. Or, qui est-ce qui peut exempter la fievre de cette régle générale? Les purgatifs, au rapport de *Sydenham*, ne sont pas tout-à-fait si contraires dans les fievres intermittentes d'automne, pourvu qu'on ne les réitere pas trop souvent (*k*); mais à l'égard de la saignée, il assure, d'après une observation constante, qu'elle est toujours

(*k*) Sect. I. cap. v. ubi de Intermittent. Autumnal. Curation. pag. 109.

préjudiciable, *à moins que le coup de lancette qui ouvre la veine, n'emporte en même temps la fievre* (*l*). Car il a reconnu que la saignée, faite à des personnes jeunes, bien portantes & vigoureuses, rendoit les fievres plus opiniâtres & plus longues, souvent mortelles aux vieillards; & en général, qu'elle étoit très-pernicieuse dans les quartes (*m*). Ce n'est pas pourtant qu'elle ne puisse être utile dans certains cas particuliers, comme, par exemple, dans des sujets jeunes & pléthoriques, principalement au printemps, lorsqu'il y a à craindre que la grande raréfaction du sang, qu'occasionne la chaleur fébrile, ne distende & ne crevasse les vaisseaux, déja trop remplis de sang, ou quand la violence de la fievre fait naître des maux de tête. Or, remarquez que dans toutes ces circonstances, la saignée n'est pas censée nécessaire & appartenir à la cure de la fievre intermittente, mais qu'elle est destinée plutôt à prévenir & combattre les accidents qui naissent de la raréfaction du sang, ou de l'état pléthorique des vaisseaux. C'est

(*l*) Ibid. pag. 110.
(*m*) Ibidem.

pourquoi on fait précéder la ſaignée, quand on veut donner un émétique, afin que les efforts du vomiſſement n'occaſionnent des ruptures dans les vaiſſeaux qui ſont trop remplis de ſang, principalement à la tête. Voilà la véritable raiſon qui engage *Sydenham*, après avoir dans d'autres endroits condamné ſévérement l'uſage de la ſaignée (*n*), de la conſeiller & de la preſcrire au jour de l'intermiſſion, dans les tierces du printemps, ſi le malade eſt à la fleur de l'âge & doué d'un tempérament ſanguin, pour lui donner en ſûreté deux heures après, un émétique convenable (*o*). On comprend ainſi, en quel ſens & ſous quel rapport on doit envisager l'utilité de la ſaignée dans la cure des fievres intermittentes.

Le même inconvénient s'enſuit d'une diete exacte & rigoureuſe, qui réduit le malade à une trop grande abſtinence, ou qui ne lui permet que des aliments trop légers, ou en trop petite quantité. Car il ne faut pas perdre de vue, que ces fievres, principalement les quartes, s'opiniâtrent ſouvent, &

(*n*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. pag. 376. 387.

(*o*) Ibid. pag. 391.

durent fort long-temps. Or la raison dicte *de faire en sorte que le corps puisse facilement supporter un mal qui doit durer long-temps* (*p*). Dans ces circonstances, il faut s'attacher à priver les malades des viandes salées, durcies à l'air & à la fumée, & de tous les aliments tenaces, durs & difficiles à digérer, & défendre aux malades de manger près du temps où l'accès a coutume de paroître. Car, comme il a été dit au §. 757. d'après *Hippocrate*, « on ne doit laisser manger » le malade qu'après que l'accès a » cessé, & il faut observer que lors- » que la fievre reparoîtra, ce ne soit » pas peu de temps après avoir mangé ; » mais que les aliments qu'il a pris » soient entiérement digérés » (*q*). Il paroît par les écrits des anciens Médecins, que plusieurs d'entr'eux avoient essayé de guérir les fievres intermittentes, en faisant observer une diete exacte & rigoureuse. *Celse*, qui savoit très-bien que la fievre quarte s'invétere

(*p*) Cels. de Medicin. Lib. III. cap. xv. pag. 145.

(*q*) Lib. de Affection. cap. ultim. Charter. Tom. VII. pag. 637.

& dure long-temps (*r*), quand elle ne se termine pas heureusement dans les premiers jours, réduisit les malades à l'eau tiede le jour qui suit le premier accès (*f*), & voulut qu'aux deux autres jours ils se privassent même d'eau, s'il étoit possible ; après le second accès, il n'accordoit qu'une très-petite quantité de nourriture & très-peu de vin ; & ensuite aux jours libres, entre le second & le troisieme accès, il ne laissoit prendre aux malades que de l'eau tiede, & les sevroit de toute autre boisson & de toute sorte d'aliments. Il recommande de faire observer cette méthode jusqu'au quatorzieme jour, & insinue expressément qu'on doit se flatter qu'un repos continué exactement pendant si long-temps, joint à une si grande abstinence, dissipera la fievre au moyen des remedes usités que l'on prescrit (*t*) ; car, si la fievre persiste, il opine de changer de méthode ; & au lieu d'une diete si rigoureuse, il ordonne « de laisser manger au malade » des aliments nourrissants & en quan-

(*r*) De Medicin. Lib. III. cap. xv. pag. 144.
(*f*) Ibidem.
(*t*) Ibid. pag. 145.

„ tité, & boire du vin ſelon ſon goût „ & ſa volonté „ (*u*).

J'ai été pluſieurs fois témoin du mauvais effet d'une diete ſévere qu'on avoit impoſée à des malades attaqués de fievre quarte : le ſage & l'immortel *Hippocrate*, déja cité à ce ſujet dans un autre endroit, au §. 602. article 1. nous enſeigne, “ qu'il eſt toujours imprudent &...... même dangereux, de „ preſcrire dans les maladies de longue „ durée, un régime trop exact & trop „ rigoureux (*x*); qu'il y a moins à „ craindre d'accorder une nourriture „ un peu plus abondante qu'il ne faut, „ que de faire obſerver une diete trop „ rigoureuſe : bien plus, c'eſt une vérité „ inconteſtable, qu'un régime pareil „ & ſi exact eſt fort préjudiciable, & „ preſque jamais ſans danger pour les „ gens même en parfaite ſanté. „ (*y*). *Hippocrate*, infiniment circonſpect ſur cette matiere, ordonne ſeulement de s'abſtenir de manger dans les temps des accès (*z*), &c. De là il s'enſuit

(*u*) Ibid. pag. 146.

(*x*) Aphoriſm. Sect. I. n°. IV. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 9.

(*y*) Ibid. n°. V. pag. 11.

(*z*) Ibid. n°. XI. pag. 15.

clairement,

clairement, & concluons avec certitude, qu'il ne convient nullement d'aſſujettir les malades à une diete trop ſévere, même au commencement de la fievre quarte. « A plus forte raiſon doit-on » déſapprouver la méthode d'*Heraclide* » *de Tarente*, qui ſoutient qu'il faut » dès les premiers jours purger le ma- » lade, & puis le réduire à une abſti- » nence entiere juſqu'au ſeptieme jour » (*a*). Mais obſervez à cet égard judi- cieuſement avec *Celſe*, « qu'en cas que » le malade puiſſe la ſupporter, & » guérir de cette ſorte de la fievre, » n'eſt-il pas évident qu'il aura enſuite » beaucoup de peine à ſe rétablir, & » que s'il rechûte pluſieurs fois, il y ſuc- » combera infailliblement » (*b*)? Un grand nombre d'expériences malheu- reuſes s'inſcrivent contre cette mauvaiſe méthode & en montrent les funeſtes ſuites. *Hollier* rapporte qu'un jeune homme d'un tempérament bilieux, mourut dans un violent accès de fievre tierce, d'une défaillance occaſionnée par une trop longue abſtinence (*c*),

(*a*) Celſ. de Medicin. Lib. III. cap. xv. pag. 145.

(*b*) Ibidem.

(*c*) In Coac. Hippocrat. pag. 179.

& assure que ce triste accident est arrivé à beaucoup d'autres. Les observations de *Tulpius* contiennent plusieurs de ces exemples dans des personnes attaquées de fievre quarte. (*d*).

§. 763. *La fievre étant parvenue dans son état* (750), *exige des médicaments aqueux qui soient tiedes, auxquels on ajoute les apéritifs nitrés, légérement acides, les plantes chicorachées & de semblables apéritifs doux. Le malade a alors essentiellement besoin de se tenir en repos & dans une chaleur modérée.*

Il n'a été jusques ici question que des remedes qui conviennent dans le temps de la cessation de la fievre ἀπυρεξίας, & dans celui du froid fébrile; nous allons décrire actuellement le traitement des autres temps des fievres intermittentes: & d'abord il s'agit ici des remedes indiqués pendant la chaleur fébrile.

Nous ne nous arrêterons point derechef à démontrer, comme au §. 750. que durant la chaleur fébrile, la circulation des humeurs dans tous les

(*d*) Observat. Medic. Lib. III. cap. LIII. pag. 271. 272.

vaiſſeaux ſe trouve conſidérablement augmentée. Cette vérité eſt ſuffiſamment prouvée par la grandeur du pouls, par ſa force & par ſa vîteſſe qu'accompagne la vive chaleur occaſionnée par le frottement plus grand des molécules humorales entr'elles, par leur choc contre les vaiſſeaux, & par la réaction plus forte de leurs parois. (Voyez le §. *675.*) On eſt donc également expoſé ici à tous les effets qui dépendent de la vîteſſe exceſſive de la circulation, (voyez le §. 100.) & à ceux qui naiſſent en même temps de l'augmentation de la chaleur (voyez le §. *689.*) Cependant, ce qui diminue immanquablement les dangers qui réſultent de ces cauſes, c'eſt la ceſſation totale de la fievre, l'accès étant fini; car on eſt aſſuré que tous les accidents qui proviennent de la chaleur fébrile & de la vélocité extraordinaire de la circulation, diminueront peu-à-peu & ceſſeront entiérement avec l'accès, qui ne dure communément que quelques heures. Bien plus, on voit ſouvent qu'après l'accès le mouvement de la circulation devient foible & languiſſant, & que la chaleur du corps eſt moindre que dans l'état naturel. C'eſt auſſi pour cela qu'on a

recours, ſi ce n'eſt pour des perſonnes pléthoriques, à la ſaignée & aux autres remedes qui affoibliſſent en ralentiſſant l'activité du mouvement fébrile, (voyez le § 610.) leſquels paroiſſent néanmoins néceſſités par la fievre qui caractériſe le ſecond période des fievres intermittentes, & par le degré de la chaleur qui l'accompagne, qu'on regarderoit avec juſte raiſon, comme très-dangereux dans les fievres continues. D'ailleurs, quelle que ſoit l'efficacité de ces remedes dans d'autres maladies, il convient de ne pas les employer dans ces occaſions, parce que,comme nous l'avons prouvé dans les *Paragraphes* précédents, ils deviennent ordinairement contraires & nuiſibles dans la cure des fievres intermittentes.

Il ſuffit donc de preſcrire des remedes aqueux & des décoctions tiedes, capables d'atténuer & de délayer aſſez les humeurs pour empêcher ou détruire la tenacité & la cohéſion trop forte & trop intime de leurs molécules, dont la chaleur & la vîteſſe de la circulation occaſionnent l'épaiſſiſſement & la denſité. On y ajoute des acides légers qui s'oppoſent à la putridité que ces mêmes cauſes peuvent faire naître, & qui appaiſent parfaitement l'ardeur & la

ſoif qu'elles excitent en même temps. L'uſage des plantes chicorachées & aromatiques ameres, d'un caractere laiteux & rafraîchiſſant, eſt ici convenable & excellent; on peut voir au §. 614. leur vertu & leur énergie merveilleuſe pour réſoudre l'épaiſſiſſement des liqueurs cauſé par la fievre. On ordonne à ce ſujet des tiſanes d'orge, d'avoine, de ſcorſonere, de racine de chiendent & d'autres ſemblables apéritifs, légers & adouciſſants, avec leſquels on mêle le nitre, le ſuc de citron, le rob de ſureau, de groſeilles: on peut conſulter l'article 640. *de la matiere médicale*, où l'on trouvera une énumération étendue de tous ces remedes, très-propres à calmer la ſoif fébrile. A l'égard du repos du corps, il n'eſt pas douteux, après ce que nous avons dit au §. 105. qu'il ſemble eſſentiel que le malade le garde exactement. La douleur de tête & des membres, la laſſitude que produit la chaleur fébrile (§. 750.) l'impoſent inévitablement. Cependant, afin de ſoulager alors les malades déja trop accablés par la vivacité de la chaleur qu'ils éprouvent, il paroît à propos de bannir alors toute ſorte de remedes échauffants, & de dimi-

nuer le poids des couvertures dont on ſe ſert. Pour cela on leve peu-à-peu celles qu'on leur a miſes indiſpenſablement, durant le temps du froid, ayant toujours la précaution qu'ils reſtent pourtant dans une chaleur modérée, qu'ils n'expoſent point tout d'un coup leur corps tout ſuant à un air froid, ou qu'ils ne boivent point une grande quantité de boiſſon froide, que des malades impatients & accablés de la violence de la fievre demandent quelquefois avec empreſſement.

§. 764. *Lorſque l'accès ſe termine par une criſe, (751.) il convient d'exciter l'écoulement des urines & des ſueurs, & d'en fournir la matiere au ſang, en donnant aux malades une tiſane vineuſe, des bouillons à la viande, des décoctions tiedes. Il ne s'agit donc pas alors de provoquer les ſueurs en augmentant conſidérablement la chaleur du corps, en l'accablant de couvertures, en l'animant par des remedes échauffants, mais ſeulement de les entretenir long-temps & doucement par des boiſſons copieuſes & chaudes.*

Le dernier période des accès des fievres intermittentes finit ordinaire-

ment par une crise, laquelle, comme nous l'avons dit au §. 751. consiste dans une sueur abondante, accompagnée de la rémission de tous les symptomes. Les malades rendent encore communément dans ce temps, une urine épaisse avec un sédiment briqueté. En considérant le prompt soulagement que cette sueur procure aux malades, & la fin même de l'accès qu'elle occasionne bientôt, tous les Médecins ont unanimement conclu qu'il étoit nécessaire, non seulement de l'entretenir, mais encore qu'il falloit fortement l'exciter. Ces vues ont été inspirées par l'idée qu'ils avoient, que la matiere morbifique sortoit du corps facilement par cette voie, qu'elle se frayoit naturellement, & plusieurs même se sont imaginé dans cet objet, qu'en rendant alors les sueurs très-abondantes, on évacueroit aussi le levain ou le principe subsistant, d'où émanent les accès consécutifs & périodiques qui se renouvellent ensuite. On ne sauroit certainement disconvenir que ces sueurs n'entraînent les humeurs viciées que l'action de la fievre a fait dégénérer pendant la durée de l'accès, de leur état sain & naturel; & à cet égard, elles paroissent toujours être évidem-

ment utiles ; mais il ne s'enſuit pas de là, qu'on doive les augmenter à force de remedes. Car, en ſuppoſant même que ces ſueurs ſoient capables d'emporter une partie du fond des humeurs qui ſont la cauſe du retour des accès, y a-t-il quelque certitude & quelqu'apparence de vérité à croire que le reſte de cette cauſe abſolue des accès ſoit diſpoſé à être expulſé du corps avec elles ? Et n'eſt-il pas probable de penſer que ces ſueurs devenant trop abondantes & immodérées, nuiſent réellement en diſſipant la partie la plus fluide des humeurs ? Effectivement, nous avons déja précédemment remarqué que pour l'ordinaire, les fievres intermittentes ſont très-difficiles à guérir, & toujours de longue durée, dans les perſonnes ſujettes, après l'accès, à de grandes ſueurs. *Sydenham* obſerve cependant, que les fievres intermittentes du printemps, ſur-tout les quotidiennes dont il traite, guérirent « à la faveur des » remedes ſudorifiques, qui excitoient » d'abondantes ſueurs à la fin de l'ac- » cès, qu'on favoriſoit en couvrant ſoi- » gneuſement les malades » (e) ; & il

(e) Sect. I. cap. v. pag. 103.

recommande même d'entretenir fortement ces ſueurs, autant que les forces du malade l'exigent & le permettent. Il avertit pourtant au même endroit, que l'on ne doit pas ſe ſervir de cette méthode dans les fievres d'automne; & il prévient auparavant que ces fievres du printemps guériſſoient également, non ſeulement d'elles-mêmes, mais auſſi au moyen de différentes méthodes (*f*). De là il paroît qu'on ne peut conſéquemment inférer de cette obſervation, ſur-tout ſi on réſume ce que *Sydenham* établit à cet égard, en divers endroits de ſes ouvrages, que les ſueurs excitées à la fin de l'accès ſoient utiles & rempliſſent l'objet qu'on ſe propoſe. Véritablement il conſeille, en décrivant la cure des fievres épidémiques d'automne, de favoriſer & d'entretenir doucement cette ſueur, qui ſemble évidemment avantageuſe, puiſque l'inquiétude & les autres ſymptomes qui accompagnent l'accès, diſparoiſſent auſſi-tôt qu'elle s'eſt déclarée (*g*). Admettez toujours pour un principe aſſuré &

(*f*) Ibid. pag. 102.

(*g*) Epiſtol. reſponſor. 1. ad. ann. 1678, pag. 375.

ftable, que *quand on rend la fueur immodérée & exceffive* (*h*) à la fin de l'accès, c'eft le moyen de faire dégénérer la fievre intermittente en continue. On trouve dans fes écrits d'autres paffages qui annoncent le même rifque & contiennent de pareilles obfervations (*i*).

La fuite de tous ces raifonnements nous conduit vraifemblablement à penfer que la fueur termine conftamment les accès des fievres intermittentes, & que par conféquent il convient de l'entretenir & de l'exciter même par les remedes qui reftituent à la maffe du fang la férofité qu'elle entraîne. Or, une tifane vineufe, des bouillons à la viande, auxquels on ajoute le fuc de citron ou d'orange, paroiffent être des boiffons excellentes & requifes pour fubftituer au fang & remplacer merveilleufement la matiere de la fueur. De plus, ces fubftances réparent éminemment les forces du malade que l'activité du mouvement fébrile a fi fort épuifées, & en fe répandant également dans tons les vaiffeaux du corps pendant le fommeil

(*h*) Ibid. pag. 376.
(*i*) Tract. de Podagr. ubi de fudor. pag. 365.

qui ſuit ordinairement alors, elles fourniſſent une nourriture légere & extrêmement délayée, qui parvient dans toutes les parties. Tandis donc que rien n'eſt plus hazardé & ſouvent plus dangereux, d'exciter les ſueurs à force de chaleur, & au moyen de couvertures peſantes & redoublées, ou de remedes ſudorifiques échauffants, il n'y a rien de mieux à faire que d'entretenir doucement & long-temps ces ſueurs ſpontanées, & il vaut mieux qu'elles imitent une tranſpiration inſenſible, tant ſoit peu augmentée, que des ſueurs exceſſives, qui inondent le corps en l'affoibliſſant conſidérablement.

§. 765. *Enfin, on ne doit pas manquer de remédier aux ſymptomes les plus urgents, ſelon les regles qui ſont établies à l'égard des maladies aiguës, (depuis 617. juſqu'à 726.)*

Il a déja été queſtion aux *Paragraphes* indiqués, des ſymptomes fréquents qui accompagnent communément les fievres: on peut y lire la curation qui leur convient, ſans en faire ici de nouvelles répétitions. Dailleurs nous avons remarqué au §. 620. en décrivant la

cure des ſymptomes fébriles, qu'on doit toujours avoir égard à la cauſe & à l'état de la maladie dont ils ſont les ſymptomes; ainſi les mêmes préceptes méritent d'être ſoigneuſement obſervés dans le traitement des ſymptomes des fievres intermittentes. Effectivement, il conſte, par exemple, du réſultat des preuves alléguées ci-deſſus, que la ſaignée réitérée & l'uſage trop fréquent des émétiques & des purgatifs, produiſent de très-mauvais effets dans la cure des fievres intermittentes: ſur ce principe poſitif, quoique quelques ſymptomes particuliers ſemblent les indiquer, il faut uſer de beaucoup de réſerve, & les preſcrire avec une plus grande retenue, qu'on ne feroit dans d'autres occaſions. Fidele à cette regle, *Sydenham*, (comme on l'a dit aux §. 751. 753.) dans la conſtitution épidémique, où les accès ſe déclaroient avec le même appareil de ſymptomes qu'une véritable apoplexie, ſe garda bien de tenter de grandes évacuations qui ſembloient néceſſitées en ce cas: mais il étoit trop perſuadé par avance, « qu'elles ſont directement oppoſées à la » cauſe originaire de cette prétendue » apoplexie, c'eſt-à-dire, au caractere

» de la fievre intermittente » (*k*). Etant toujours guidé par les mêmes notions, lorſque l'hydropiſie ſurvenoit & ſe compliquoit avec de longues fievres intermittentes, il ne regardoit pas les purgatifs comme la baſe du traitement, tant que la fievre perſiſtoit ; il attendoit qu'elle eut tout-à-fait ceſſé ; & quand il paroiſſoit eſſentiel de ne pas retarder davantage la cure de l'hydropiſie, il n'avoit recours qu'aux ameres, aux aromatiques & aux ſels lixiviels infuſés dans le vin (*l*). Telle étoit encore la curation analogue qu'il décrit de la manie, qu'on voit quelquefois venir à la ſuite des fievres intermittentes opiniâtres & longues, & ſur-tout après les quartes ; il s'abſtenoit en général de toute ſorte d'évacuants, quoiqu'ils ſoient d'un uſage ſi eſſentiel dans les autres eſpeces de manie ; & il n'employoit abſolument qu'un régime analeptique, une boiſſon reſtaurante & les cordiaux appropriés & requis, ſuivant les circonſtances (*m*).

(*k*) Epiſtol. reſponſor. 1. ad ann. 1678. pag. 387.

(*l*) Sect. I. cap. v. ubi de hydrop. pag. 120.

(*m*) Ibid. pag. 123. 124.

§. 766. *La fievre étant totalement dissipée, il s'agit de ranimer les forces du malade par un régime analeptique & des remedes fortifiants; puis, quand les forces sont suffisamment rétablies, on le purge plusieurs fois selon le besoin.*

On a vu aux *Commentaires* du §. 757. qu'après la cessation des fievres intermittentes, il reste encore intérieurement dans le corps une disposition inhérente & cachée, qu'une autre cause quelconque, comme un froid vif, par exemple, un aliment pesant & indigeste, les affections véhémentes de l'ame, &c. sont capables de remettre en mouvement & de renouveller les accès. Par conséquent, lorsque la fievre a disparu, il faut songer à en prévenir les retours, & rétablir ou corriger les changements & les lésions que la fievre a procurés pendant sa durée. Les fievres du printemps à la vérité n'exigent pas beaucoup de soin; elles ont coutume de finir bientôt, de cesser presque toujours d'elles-mêmes, & la chaleur de l'air qui s'adoucit & augmente chaque jour, suffit pour empêcher les rechûtes. Il n'en est pas certainement ainsi à l'égard des fievres d'automne, principalement si elles participent d'un

caractere épidémique. En effet, elles sont rebelles, difficiles à guérir & épuisent les malades, parce que la rigueur de la saison & le froid qui croît & se fait incessamment sentir, occasionne de fréquentes rechûtes.

Sur ces principes, il convient de ne donner aux malades que des aliments faciles à digérer, succulents & qui abondent en sucs nourriciers, parmi lesquels on doit préférer les bouillons à la viande, les œufs frais, les viandes rôties des jeunes animaux, les poissons frits d'eaux courantes, qu'on aromatise avec le jus de citron ou d'orange, le pain bien levé & même recuit, le lait, &c. qu'on use modérément d'une boisson moins trempée, & qu'on fasse en sorte, quelque legers que soient ces aliments décrits, de ne pas les accorder trop largement & en trop grande quantité aux malades ordinairement affamés au sortir des fievres d'accès. Il est indubitable & clair, que les sueurs qu'ils ont essuyées à la fin de chaque accès, & que les autres évacuations, procurées par l'action de la nature ou par celle des remedes, ont enlevé & dissipé une grande partie des humeurs animales saines, & qu'elles ont prodigieusement affoibli les fibres solides du

corps. Ces altérations évidentes, comme on l'a démontré au §. 753. rendent infailliblement languissantes & foibles les deux causes motrices de l'économie animale, je veux dire la masse essentielle du sang & la force énergique des solides sur les humeurs, d'où dépendent le changement des matieres alimentaires & leur assimilation en liqueur naturelle, ainsi qu'il a été dit à l'article 1. du §. 25. Il paroît donc immanquable, que sans ces précautions exactes dans le régime, la trop grande quantité des meilleurs aliments, ou ceux d'une qualité indigeste, engendrent des crudités spontanées, des dégénérescences acides, putrides, glutineuses, &c. qui non seulement occasionneront des rechûtes de fievres, mais seront la source de diverses maladies chroniques, qui naissent des mêmes vices : nous nous étendrons davantage là-dessus au §. 1050.

On doit permettre aux malades de dormir long-temps, & exiger d'eux qu'ils fassent un exercice modéré, tel que leurs forces peuvent le supporter ; lequel est si salutaire, que si leur foiblesse les en empêche, il faut suppléer à son défaut en les faisant porter en différentes voitures, ou en pratiquant

des frictions ſur diverſes parties du corps. Qu'ils évitent ſoigneuſement le froid, parce qu'on ſait, ainſi que nous l'avons prouvé aux *Commentaires* du §. 757. qu'il eſt très-propre à renouveller les accès après qu'ils ont déja diſparu.

Pour ce qui concerne les remedes requis dans ces cas, ce ſont eſſentiellement ceux qui ſont capables de fortifier les parties affoiblies, de ranimer par leurs particules aromatiques très-pénétrantes la force tonique de l'eſtomac énervé, & de défendre le corps contre le froid extérieur. Remarquez en outre, que dans les fievres d'automne, il ſe fait le plus ſouvent un amas de bile qui eſt rejettée quelquefois par haut ou par bas, ſoit naturellement, ſoit par les efforts de l'art. Or, ces évacuations de bile rendent fréquemment après la guériſon des fievres, celle qui reſte en trop petite quantité. Cependant perſonne n'ignore combien cette humeur naturelle eſt eſſentielle aux fonctions du corps & contribue éminemment à une bonne digeſtion. En ſorte que quand elle manque, on ajoute alors aux remedes fortifiants & aromatiques, ceux en qui on a découvert des qualités & des

vertus analogues & ſemblables ; tels ſont les amers & tous les médicaments de ce genre, deſtinés de tout temps à ces effets ; l'abſinthe, la petite centaurée, les racines d'aunée, de gentiane, la myrrhe, &c. dont on prépare des vins médicamenteux, en y ajoutant la cannelle, l'écorce de Winter, de citron, d'orange, & qu'on donne à la doſe de deux ou trois onces, trois fois par jour à jeun, & lorſque l'eſtomac eſt vuide. La thériaque qu'on appelle *diateſſaron*, à cauſe du nombre des ingrédients qui entrent dans ſa compoſition, réduite en forme d'électuaire, avec une égale quantité de gingembre confit, ſatisfait merveilleuſement à la même indication, en la faiſant prendre trois fois le jour à la doſe d'une ou deux dragmes. Le principe aromatique dont cette confection eſt douée, agit toute la journée dans les premieres voies ; elle réchauffe l'eſtomac, ranime par ſes propriétés ſtimulantes les parties relâchées & affoiblies qu'elle atteint, & en même temps la racine de gentiane, la myrrhe, &c. ſuppléent éminemment au défaut de la bile par leurs qualités ameres.

Enfin, après avoir rétabli les forces du malade, à la faveur d'un régime

analeptique ou ſucculent & des remedes fortifiants, il convient d'en venir à diverſes repriſes à purger le malade. *Sydenham*, que nous ne nous laſſons jamais de citer, & dont les obſervations en fait de maladies, méritent une confiance diſtinguée, ſoit à cauſe de ſa ſagacité à en découvrir le caractere ſoit par rapport à la candeur admirable avec laquelle il fait l'aveu de ſes propres fautes, ſans les déguiſer, ni les excuſer; *Sydenham* a regardé la purgation ſi néceſſaire, qu'il prétend avoir été en droit par cette omiſſion, de pronoſtiquer que le (*n*) malade riſquoit d'être atteint dans la ſuite d'une maladie dangereuſe, ſur-tout après les fievres d'automne, & dans des ſujets un peu avancés en âge. Il recommande cependant de ne preſcrire les purgatifs, qu'après qu'on eſt pleinement aſſuré de la guériſon radicale de la fievre. C'eſt pourquoi il ſe gardoit bien de les employer tant qu'il reconnoiſſoit une légere altération aux jours précis où l'accès avoit coutume de ſe manifeſter. Cette précaution lui a paru ſi importante, qu'il

(*n*) Sect. I. cap. v. pag. 117.

préféroit de laiſſer paſſer des mois entiers avant d'en venir à la purgation (*o*); & il n'oublioit pas, après l'opération du remede, d'ordonner un narcotique, afin de calmer tous les troubles que les purgatifs les plus légers excitent inévitablement. Cette conduite eſt très-judicieuſe, puiſqu'il n'en faut pas davantage pour que leur action véhémente renouvelle dans le genre nerveux cette diſpoſition intrinſeque, d'où dépend le retour des accès. D'ailleurs, lorſqu'on ſe preſſe trop & qu'on purge avant ce temps, il a obſervé que la fievre revient & eſt beaucoup plus opiniâtre qu'auparavant (*p*). Voilà, par conſéquent, la raiſon pour laquelle il a préféré de laiſſer de longs intervalles entre les purgations, & jugé à propos de ne purger qu'une fois la ſemaine, pendant deux ou trois mois (*q*).

Ce n'eſt pas néanmoins qu'il ſoit beſoin de réitérer ſi fréquemment l'uſage des remedes purgatifs dans tous les malades; *Sydenham* même ne paroît pas avoir uſé d'une ſemblable pratique:

(*o*) Ibid. pag. 118.
(*p*) Sect. I. cap. v. pag. 118.
(*q*) Ibidem.

on voit dans ses ouvrages, bientôt après les avertissements dont nous venons de faire mention, qu'il décrit un apozeme purgatif (*r*) ; il le faisoit prendre pendant trois jours consécutifs, lorsqu'il n'y avoit plus à craindre de rechûte, & ajoute qu'il faut le réitérer *autant de fois que le besoin l'exige* (*s*). Pendant les dernieres fievres intermittentes d'automne épidémiques, qui régnerent ici il y a quelques années, je suivis en partie cette méthode, en donnant aux malades, deux ou trois semaines après que la fievre avoit cessé, un scrupule ou demi-dragme de pilules de *Ruffus*, que je prescrivois ordinairement trois fois, laissant quelques jours d'intervalle entre chaque prise. Il est rare que j'aie été obligé de revenir à purger davantage les malades. Effectivement, toutes les fonctions de l'économie animale paroissoient s'accomplir parfaitement, la langue n'étoit chargée d'aucunes saletés, on n'éprouvoit aucun sentiment de pesanteur, ni point d'oppression autour des parties précordiales : l'exclusion de tous ces signes montre clairement qu'il étoit

(*r*) Ibid. pag. 119.
(*s*) Ibidem.

inutile de penser à d'autres purgatifs. J'ai reconnu néanmoins alors, qu'en négligeant de purger suffisamment, l'urine prenoit une couleur rougeâtre, la conjonctive des yeux devenoit jaune, la langue chargée, le malade sans appétit, &c. Un purgatif donné tout de suite dans ces occasions, dissipoit ou diminuoit tout au moins ces symptomes par la grande quantité de bile qu'il évacuoit.

§. 767. *Quand une fievre intermittente d'automne est considérable, & sévit avec tant de rigueur, que le malade en est fort affoibli, & que la maladie dure déja depuis quelque temps, sans être pourtant suivie d'aucun signe d'inflammation interne, d'un foyer purulent en quelque partie, d'obstructions sensibles dans les visceres; c'est là le cas d'employer le quinquina en poudre, en infusion, en extrait, en décoction, en syrop, auquel on ajoute les ingrédients convenables; on le donne pendant l'intervalle des accès, hors le temps de la fievre* ἀπυρεξίας, *suivant la méthode, la dose & le régime qui conviennent.*

Ce *Paragraphe* roule sur l'usage du

quinquina dans la cure des fievres intermittentes.

On a commencé de connoître le quinquina & de s'en ſervir vers le milieu du ſiecle paſſé, & ſes ſuccès ont toujours plus augmenté ſa vogue : en ſorte qu'une infinité d'obſervations prouvent journellement, que cette écorce ſalutaire a la propriété & la vertu de guérir toutes ſortes de fievres intermittentes. Il eſt vrai néanmoins, que ſon opération n'eſt pas toujours également heureuſe, & qu'il en réſulte quelquefois de fâcheux effets qu'on lui a attribués, comme s'ils en dérivoient immédiatement : De là pluſieurs Médecins en ont blâmé l'uſage, qu'ils regardent comme dangereux : cependant il eſt avéré qu'on auroit dû imputer à bien d'autres cauſes, ces triſtes accidents qu'on voit paroître après la guériſon des fievres.

Qu'on ſe ſouvienne que nous avons dit au §. 753. que les fievres intermittentes alterent inévitablement les parties ſolides & fluides de notre corps, qu'elles y produiſent quelquefois des changements conſidérables & des léſions ſenſibles, d'où proviennent le plus ſouvent des maladies chroniques de difficile guériſon, telles que l'hydropiſie,

le ſcorbut, l'ictere, des tumeurs ſquirreuſes du bas-ventre, &c. Or, tous ces maux, tantôt ſuites, tantôt effets des fievres intermittentes de longue durée, étant conſidérés attentivement, doit-on en rendre le quinquina comptable, par cela ſeul qu'il a guéri les fievres invétérées, d'où ils dépendent. Des obſervations ſans nombre certifient que les fievres intermittentes occaſionnent ces fâcheux accidents, ſans qu'on ſe ſerve de quinquina; bien plus, tous ces maux arrivoient de même avant que ſon uſage fût introduit & connu en Europe. Il guérit véritablement les fievres intermittentes, & ne remédie point en même temps aux déſordres ſubſiſtants, dont il n'eſt point reſponſable, aux dégénéreſcences des ſolides & des fluides du corps humain, que la fievre a fait naître ou qui lui ont ſuccédé, & qui reſtent également, quelle autre méthode qu'on emploie pour la guérir.

Il conſte auſſi, par une eſpece de dédommagement, ſuivant ce que nous avons dit au §. 754. que les fievres intermittentes emportent ſouvent, ou du moins ſuſpendent l'activité & la rigueur de certaines maladies invétérées, dont la cauſe

cauſe eſt abſolument impénétrable ou inconnue, & qui ſont preſque ſans eſpoir de guériſon, malgré tous les remedes les mieux indiqués. C'eſt ce qu'on éprouve fréquemment à l'égard des palpitations du cœur, de l'épilepſie, de la goutte, &c. Bien plus, ces fievres, avons-nous dit ci-deſſus, diſpoſent le corps à une longue vie, & rendent les perſonnes qui les ont eues, pourvu toutefois qu'elles n'aient été ni accompagnées de ſymptomes malins, ni douées d'un caractere rebelle ou violent; elles les rendent, dis-je, en état de recouvrer & de maintenir une ſanté parfaite. De cette ſorte, en diſſipant par le quinquina, des fievres qui procurent tant d'avantages, c'eſt-à-dire, qui délivrent ou calment des maux ſi redoutables, on rend évidemment un mauvais ſervice aux malades; c'eſt la faute du Médecin, qui ſupprime mal-à-propos une fievre utile, & non celle du remede dont l'efficacité guérit le mal qu'on combat.

Malgré tous ces bons effets, pluſieurs Médecins ont regardé l'uſage du quinquina comme ſuſpect, ſous le prétexte qu'il guérit ordinairement les fievres intermittentes, ſans exciter la moindre

évacuation ſenſible. En ſorte qu'il ſe ſont imaginé qu'après la diſparition de la fievre, il reſte conſtamment dans l'intérieur du corps un foyer morbifique qui auroit dû être évacué en partie à chaque accès, juſqu'à ce qu'il fût entiérement diſſipé. Il eſt vrai qu'en ces circonſtances, il ſe trouve quelquefois dans le corps un amas de matiere morbifique que la fievre développe peu-à-peu, met en mouvement & diſpoſe enfin à ſortir par différents couloirs; mais nous avons affirmativement avancé aux *Commentaires* du §. 757. que les accès des fievres intermittentes ne ſont point toujours entretenus par des matieres putrides qui réſident intérieurement, ou par un foyer d'humeurs viciées qui ſe forme dans l'intervalle qui ſépare les accès *ἀπυρεξίας*. On a vu qu'ils dépendent plutôt d'un caractere inconnu, imprimé aux eſprits, aux nerfs ou à leur origine commune, lequel eſt inconteſtablement ſuſceptible d'être irrité par un amas d'humeurs impures qui rendent les accès & plus longs & plus forts, ou qui les renouvellent après être éteints; mais il n'a pas beſoin du ſéjour d'aucune matiere corrompue pour ſe mettre en jeu, & ſes

qualités intrinſeques lui ſuffiſent pour reproduire les accès. Tout nous convainc que l'action du quinquina porte ſur ce caractere ; voilà pourquoi il guérit les fievres intermittentes, ſans faire naître aucune évacuation ſenſible, ni le moindre changement apparent dans le corps.

Ses effets réunis nous prouvent également que ce remede eſt innocent par lui-même, & incapable de nuire. On s'en ſert ſans danger & avec avantage dans d'autres maladies, où il s'agit de fortifier les perſonnes les plus foibles & les plus délicates. *Sydenham* le faiſoit prendre ſoir & matin, pendant pluſieurs ſemaines conſécutives, aux hommes hypocondriaques & aux femmes hyſtériques, à la doſe d'un ſcrupule (*t*). Il s'en eſt bien trouvé, même envers ceux dont les organes étoient, pour ainſi dire, bouleverſés & abattus, & aſſure avoir parfaitement diſſipé avec ce ſeul remede, tous les ſymptomes opiniâtres de cette ennuyeuſe maladie : enfin perſuadé tout-à-fait de ſon énergie ſans inconvénient, lui-même en a fait volon-

(*t*) Differtat. Epiſtolar. ubi de Affection. hyſteric. pag. 519.

tiers usage, & l'a donné sans peine à sa femme & à ses enfants, selon l'exigence des cas. Ayant autrefois en vue de composer l'histoire des remedes simples, j'éprouvai sur moi-même les vertus d'un très-grand nombre ; je pris à cet effet un matin à jeun, dans l'espace de deux heures, une once de quinquina bien pulvérisé, sans en être nullement incommodé. J'ai su que quelques Médecins, indignes de ce nom, avoient pris à tâche de décrier ouvertement ce remede salutaire, afin de le faire tomber dans un entier discrédit : cependant ces hommes, d'un esprit bas & d'une ame vénale, le masquoient avec d'autres drogues, avec lesquels ils le mêlangeoient, & se vantoient ensuite de posséder un secret unique pour guérir les fievres intermittentes. Ces fourbes, séduits par l'appât du gain, n'avoient pas honte de le vendre chérement aux pauvres malades.

Il en est du quinquina comme de tout le reste ; on abuse des meilleures choses par le mauvais usage qu'on en fait. En sorte que l'essentiel consiste à examiner s'il y a dans le corps quelque lésion notable ou une matiere viciée, dont la coction exige la continuité de

la fievre, afin d'en procurer ensuite l'évacuation avec sûreté ; quelquefois en laissant durer la fievre, on en retire de grands avantages, soit en suspendant ou supprimant des maux invétérés, soit en occasionnant des changements physiques dans les organes qui les disposent à une santé ferme, ou à une longue vie. (Voyez le §. 754.) En ces cas, il faut bien se donner de garde d'ordonner le quinquina ; tandis qu'il convient de se presser de le faire prendre au malade, lorsqu'il est menacé que la fievre, en s'invétérant, ne donne naissance à des dérangements intérieurs, d'où proviennent sourdement diverses maladies chroniques, (voyez le §. 753.) ou d'où peuvent s'ensuivre tous les maux qui en naissent. Car qu'un jeune homme robuste, par exemple, soit attaqué d'une fievre quarte, exquise ou légitime, qui ne paroît compliquée d'aucun fâcheux symptome, & qu'en même temps ce malade puisse disposer de lui-même, & soit capable d'observer un bon régime, il est sans contredit plus sûr & plus avantageux d'abandonner cette fievre à elle-même, parce qu'une expérience constante nous apprend qu'elle tend ordinairement à

changer l'état du corps en mieux. Mais ſi c'eſt au contraire un vieillard fort affoibli, ou une perſonne d'une complexion où la moindre cauſe excite des ſueurs accablantes & extraordinaires, il faut vîte recourir au quinquina. Voilà des diſtinctions importantes qu'on ne doit pas négliger ; c'eſt pourquoi ce *Paragraphe* concerne les principales raiſons qui indiquent l'uſage de ce remede & les précautions diverſes qu'il exige, que nous allons traiter ſéparément tour-à-tour.

Quand une fievre intermittente d'automne eſt conſidérable. En effet, les fievres du printemps ſe guériſſent aiſément, & la plupart diſparoiſſent d'elles-mêmes, ainſi qu'il a été remarqué au §. 747. On fait auſſi rarement uſage du quinquina dans ces fievres, à moins que devenues plus rebelles & plus opiniâtres par des évacuations faites mal-à-propos, elles ne traînent & ne s'invéterent, ou bien, que les malades ne paroiſſent trop affoiblis par des ſueurs exceſſives. J'ai ſouvent éprouvé dans ces occaſions, que ces fievres du printemps réſiſtoient à toute autre méthode, & ne cédoient qu'au quinquina. Or, lorſque les fievres d'automne ne ſont

point considérables, en sorte qu'il n'y a pas lieu de craindre d'en voir résulter de grandes foiblesses ou d'autres maux éminents, dont nous avons parlé au §. 753. on doit préférer de n'avoir point recours au quinquina, les laisser dissiper naturellement, ou n'employer que la méthode décrite depuis le §. 758. jusqu'à 767. Car le quinquina, selon la remarque judicieuse de *Sydenham*, « trompe souvent à cet égard, & ne fait » qu'éclipser la fievre qu'il combat » (*u*); laquelle est sujette encore à reparoître, apres avoir cessé pendant deux ou trois semaines; tandis qu'en la guérissant par une autre méthode, on est moins exposé à des rechûtes.

Que le malade en soit fort affoibli. Il n'y a certainement point d'attente, quelque symptome d'ailleurs qui en contr'indique l'usage. Il faut se servir du quinquina, quand le malade est d'une constitution foible, d'un âge avancé, ou enfin, que la fievre est si violente, qu'il y a à craindre qu'il n'y succombe. Car, quoi qu'il puisse arriver, on supprime du moins la fievre, le malade est soulagé; on a le temps de

(*u*) Sect. I. cap. v. pag. 112.

réparer ses forces trop épuisées, par un régime convenable : de sorte qu'il se trouve ensuite en état de supporter sans danger, au moyen de cette treve, la violence & la continuité des accès qui reviennent.

Cependant qu'on ne s'imagine point dans ces occurrences, qu'après être venu à bout de suspendre la fievre, on parviendra également, à force de faire prendre du quinquina au malade, d'en prévenir les retours. Cette opiniâtreté est une erreur préjudiciable qui n'est jamais sans danger. Il vaut mieux prescrire dans l'intervalle où l'on est exempt de la fievre, les remedes proposés au §. 758. qui sont très-compétents & appropriés pour résoudre les obstructions des visceres & détruire les autres altérations que la nature s'efforce de combattre par l'action même de la fievre qu'elle destine à cet objet, comme on l'a expliqué dans l'histoire générale des fievres. A la faveur de cette méthode, on doit espérer & se flatter que l'activité énergique de la fievre, les forces épuisées du malade ayant eu le temps de se réparer après un intervalle de deux ou trois semaines de la cessation des accès, achevera bientôt

de détruire le reste des embarras qui subsistent, & rétablira le corps dans la plus parfaite santé.

Et que la maladie dure déja depuis quelque temps. Cette regle est d'une conséquence infinie; son manque d'observation occasionne quelquefois des accidents mortels, & très-souvent une foule de symptomes fâcheux, qui sont certainement plus redoutables & pires que la fievre elle-même. Combien de Médecins, qui ne connoissant point l'efficacité de la fievre, l'ont prise, pour ainsi dire, en aversion, en sorte qu'ils n'ont rien de si pressé tout de suite, & en toute occasion, que de la chasser & de la détruire! dès qu'ils sont assurés de la nature de la maladie par un ou deux accès, ils se hâtent de donner le quinquina, même dans les tierces du printemps, afin de dissiper la fievre en naissant. Ils agiroient sans doute bien différemment, s'ils savoient que l'action de la fievre a le plus souvent une efficacité merveilleuse, & capable de remédier aux lésions des organes & aux altérations des humeurs, ainsi que *Celse* l'a judicieusement remarqué (*x*), & que nous l'avons nous-

(*x*) De Medicin. Lib. II. cap. VIII. pag. 70.

mêmes démontré aux *Commentaires* du §. 558. Un jeune homme attaqué d'une fievre tierce du printemps, avoit pris, par l'avis de son Médecin, d'abord après le second accès, du quinquina, afin, disoit-il, de ne pas donner le temps à la fievre de pousser de profondes racines: cependant, après avoir disparu, elle revint encore quelques jours ensuite; le Médecin prescrivit derechef le quinquina, qui la suspendit de nouveau. Je fus appellé dans ce temps pour ce pauvre malade, qui avoit coutume d'éprouver un jour, l'autre non, à l'heure ordinaire des accès, des bâillements, des alongements, des borborygmes considérables, des gonflements au bas-ventre, des extinctions de voix, sans néanmoins aucun dérangement sensible du pouls, quoiqu'il se plaignît intérieurement d'anxiétés insupportables. Tous ces fâcheux symptomes durerent constamment pendant deux mois consécutifs, malgré tous les différents remedes qu'on employa pour les combattre. C'est ainsi que ce malheureux jeune homme essuya tous ces maux, procurés par une mauvaise méthode, pour guérir quelques accès d'une tierce de printemps. Les observateurs ne nous

rapportent que trop de cas, où l'ictere, l'hydropisie, l'asthme, le dérangement du genre nerveux, ont été les suites & les effets du mauvais usage du quinquina (*y*). L'observation suivante, qui confirme si bien ces assertions, mérite de trouver place ici. Un jeune homme attaqué d'une fievre intermittente quotidienne, avoit pris cinq dragmes de quinquina dans les intervalles des trois premiers accès. Il ne sentit au quatrieme qu'un léger frisson; mais le lendemain il fut saisi aux deux talons d'une douleur vive, qui fut précédée par un frisson de quelques minutes: il lui sembloit qu'on lui tordoit cette partie, & qu'on la déchiroit tout-à-l'entour. Ces douleurs violentes durerent environ cinq minutes, après lesquelles elles cesserent en cet endroit, & monterent aux genoux où elles persisterent autant, pour s'élever ensuite & sévir de la même maniere à l'articulation de la cuisse. Insensiblement il survint une dureté, un gonflement & une douleur au basventre, qui se dissiperent pour passer jusques dans la poitrine, où la cause

(*y*) Medical Essays, Tom. IV. cap. XXIV. pag. 410.

du mal occasionna une douleur atroce, avec un danger éminent de suffocation. Bientôt après, le malade parut frappé d'une espece d'apoplexie, & dans un délire parfait. Enfin, le délire cessa au bout de cinq à six minutes, & le malade se trouva assez bien. Cet état de calme & de tranquillité fut de la même durée que le temps des douleurs, qui recommencerent périodiquement dans le même ordre & de la même maniere que je viens de décrire (*z*). On lit dans l'ouvrage cité bien d'autres observations semblables, d'où il suit que ce n'est que sur des expériences sûres, que *Sydenham* nous donne l'avertissement suivant : « prenez garde, dit-il, sur toutes choses, » de ne pas ordonner trop tôt le quinquina, & attendez que la fievre ait » régné assez de temps pour se combattre & s'exténuer elle-même ; à » moins que les forces abattues & épuisées du malade ne fassent une nécessité de suspendre plutôt la fievre. » Cette précaution est d'autant plus » essentielle, qu'on ne risque pas seulement, par trop de précipitation, de » rendre le quinquina inutile, sans vertu,

(*z*) Ibidem.

„ & de tromper l'espoir & la confiance
„ du malade ; mais encore on l'expose
„ à des accidents mortels, en arrêtant
„ tout-à-coup & inconsidérément la
„ violence de la fermentation du sang,
„ par laquelle la fievre tend naturelle-
„ ment à sa dépuration „ (*a*).

Quoiqu'il semble que cette regle de pratique n'ait point de restriction & doive toujours être observée ; cependant il y a des cas particuliers où les accès de fievre sont accompagnés de symptomes violents & dangereux, qu'on ne peut dissiper qu'en suspendant la fievre ; alors on est nécessité d'ordonner le quinquina relativement aux circonstances pressantes, plutôt qu'on ne se proposeroit. Pendant les fievres intermittentes épidémiques d'automne qui régnerent il y a quelques années, je vis une femme, dont le genre nerveux étoit susceptible d'une mobilité extrême, laquelle ayant accouché heureusement depuis cinq semaines, se trouvoit actuellement attaquée d'une fievre tierce. Au second accès, elle eut des convulsions terribles, & resta plusieurs heures sans pouvoir parler. En

(*a*) Sect, I. cap. v. pag. 112. 113.

faiſant attention au ſentiment de peſanteur & d'embarras qu'elle éprouvoit autour de l'eſtomac, & aux bons effets des émétiques & des purgatifs, donnés avant l'accès à d'autres malades dans de ſemblables occaſions, je ne balançai pas à preſcrire un léger purgatif que la malade prit huit heures avant l'accès ſuivant: j'avois réſolu, en conſéquence des principes établis ci-deſſus, de lui faire préparer une potion cordiale & narcotique, pour appaiſer les troubles du genre nerveux, excités par ce remede, & pour diſpoſer favorablement le corps avant que l'autre accès ſe déclarât. Néanmoins mon attente fut fruſtrée, elle entra en convulſion deux heures après avoir pris le purgatif, & l'extinction totale de voix dura beaucoup plus long-temps qu'à l'accès précédent. Dès qu'il eut fini, je fis prendre à la malade le quinquina en décoction, qui opéra ſi bien, que l'accès ſuivant, qui fut le dernier, devint extrêmement léger, & exempt de tout mauvais ſymptome. Elle commença alors de ſe fortifier & d'avoir le genre nerveux moins ſuſceptible d'irritabilité à l'occaſion des affections de l'ame, même les plus vives. Dans des cas ſemblables, où les accès

se masquoient sous l'apparence d'une attaque d'apoplexie, *Sydenham* ordonne de faire usage du quinquina, aussi-tôt que l'accès a cessé naturellement, & même avant, s'il est possible (*b*).

Sans être pourtant suivie d'aucun signe d'inflammation interne. Il est indubitable & solidement prouvé, par ce que nous avons dit aux *Commentaires* du §. 753. concernant les effets des fievres intermittentes, que lorsqu'elles sont violentes & durent long-temps, elles dépouillent le sang de sa meilleure partie, & rendent le reste plus épais & plus âcre, & par conséquent très-propre à faire naître des inflammations & des obstructions. Les témoignages des plus célebres Médecins, de l'autorité desquels nous nous sommes étayés, certifient que les fievres intermittentes entraînent quelquefois des inflammations vives, sujettes, quoique rarement, à des suites fâcheuses, & bien souvent à des maux mortels. Il y a une espece d'hépatite légere, qui accompagne fréquemment les fievres intermittentes épidémiques d'automne, auxquelles l'usage du

(*b*) Epistol. respons. I. ad ann. 1678. pag. 387.

quinquina eſt ordinairement nuiſible; parce qu'en ſupprimant la fievre, il empêche la coction & la réſolution des matieres viciées, que la fievre auroit immanquablement accomplies. Il s'enſuit donc qu'il ne convient nullement de s'en ſervir toutes les fois qu'on reconnoît une douleur fixe & continuelle en quelque partie, compliquée avec une ardeur intérieure & les autres ſignes individuels d'une inflammation interne.

D'un foyer purulent en quelque partie. Les phthiſiques ſont ordinairement ſujets à éprouver une fievre quotidienne, quelquefois parfaitement intermittente, d'autres fois ſeulement rémittente. Elle eſt évidemment produite par le pus, qui ſe forme tous les jours, & qui eſt deſtiné à ſortir enſuite par les crachats. Or, cette fievre ſert merveilleuſement à la coction de ce pus; en ſorte que ſi on la diſſipe en donnant du quinquina aux malades, on leur nuit infailliblement; ils s'en trouvent bien tôt mal, & éprouvent de grandes anxiétés. Concluons de là, qu'il eſt encore à propos de s'abſtenir du quinquina, lorſqu'on ſoupçonne une ſuppuration interne en quelque partie.

Des obſtructions ſenſibles dans les

viſceres. On a obſervé qu'après des étés fort chauds, il s'étoit répandu l'automne ſuivante, des fievres intermittentes épidémiques, non ſeulement dans ce pays-ci, mais encore dans preſque toute l'Europe. Ce fut ſur-tout en l'année 1719. que ces fievres devinrent extrêmement nombreuſes dans cette ville. On étoit induit à croire alors, que les violentes chaleurs de l'été qui venoit de s'écouler, avoient diſſipé la partie la plus fluide du ſang, & les humeurs reſtantes ayant acquis un caractere trop tenace & trop épais, avoient peine à circuler dans les détroits des petits vaiſſeaux du foie. Ce raiſonnement théorique a d'autant plus de fondement, que tout le ſang veineux qui eſt de retour des viſceres abdominaux, eſt deſtiné à paſſer dans les rameaux convergents de la veine-porte, ſans être aidé dans cette nouvelle direction, des impulſions réitérées du cœur. De là ſe formoient de fortes obſtructions, qui non ſeulement empêchoient la bile de ſe ſéparer, mais altéroient encore les fonctions des autres viſceres qui concourent à la digeſtion. J'obſervai durant ce temps en moi, & dans beaucoup d'autres perſonnes attaquées de ces fievres, que les yeux pre-

noient une couleur jaunâtre, & les urines celle qui eſt propre à l'ictéricie. Les malades ſe plaignoient auſſi d'anxiétés, d'un ſentiment de peſanteur autour des parties précordiales, de nauſées, de dégoûts, & quelques-uns éprouvoient encore une douleur ſourde à l'hypocondre droit. Les Médecins qui étoient accablés du grand nombre des malades, ſur-tout dans les grandes villes, ordonnoient le quinquina, dont les effets n'étoient ordinairement rien moins qu'avantageux. Son action devenoit principalement dangereuſe & nuiſible, lorſqu'après s'en être ſervi pour ſuſpendre la fievre, afin de laiſſer reprendre leurs forces aux malades, ils continuoient d'en faire derechef uſage, ou pour prévenir ſon retour, ou pour les forcer de déſiſter quand elles revenoient. La plupart eurent le ventre élevé, la face pâle, & paſſerent tout l'hiver ſuivant dans cet état de langueur; quelques-uns en périrent, parce que les matieres viciées qui engorgeoient les viſceres, ſe corrompirent inſenſiblement, ou venant enſuite à être miſes en mouvement par la chaleur du printemps, elles occaſionnerent des dyſſenteries & des diarrhées putrides:

d'autres rendirent par haut & par bas une grande quantité de ſang, qui provenoit, ſelon les apparences, de la putréfaction du foie, & ſubirent une mort prompte & inattendue. Tandis qu'il s'agiſſoit au commencement d'évacuer cette ſaburre qui croupiſſoit dans les premieres voies, par un léger émétique, & de faire prendre enſuite abondamment au malade une tiſane de chiendent, de chicorée, de piſſenlit, des cinq racines apéritives & d'autres ſemblables, en y ajoutant le miel, le rob de ſureau, le ſel polycreſte, &c. L'activité de la fievre, en répandant ces remedes dans tous les vaiſſeaux, débouchoit heureuſement les petits vaiſſeaux, & déſobſtruoit les viſceres engorgés, de ſorte que la plupart guérirent de cette maniere, & qu'il y en eut très-peu, d'un ſi grand nombre de malades, qui périrent. En effet, bien des années enſuite où il s'eſt déclaré de ſemblables fievres, je me ſuis attaché à cette méthode, & j'en ai éprouvé l'efficacité : je n'ai eu recours au quinquina, qu'autant que la grande foibleſſe du malade me néceſſita de ſuſpendre la fievre pour un temps ; & même en ce cas je faiſois continuer l'uſage des

remedes apéritifs & désobstruants, jusqu'à ce que l'énergie de la fievre, sujette à revenir, ouplutôt ou plus tard, accomplît radicalement la guérison. D'ailleurs c'étoit pour moi un point capital, de ne plus donner derechef du quinquina à ceux en qui la fievre, une fois dissipée, reparoissoit quelque temps après, parce que ce remede devient toujours très-dangereux, lorsqu'il y a quelque indice d'obstructions aux visceres. C'est pourquoi *Sydenham*, qui paroît à tous égards avoir ordonné le quinquina assez hardiment, avertit avec beaucoup de sagacité, « qu'il faut prendre garde » aux cas où malgré les précautions » qui ont été prescrites, le malade » encourt encore des rechûtes (ce qui » arrive rarement dans la fievre quarte, » & plus souvent dans la tierce & la » quotidienne); il est de la prudence du » Médecin de ne pas s'en tenir avec » opiniâtreté au quinquina dans les » intervalles des accès. Il vaut cent » fois mieux employer par préférence » une autre méthode, qu'il reconnoît » plus appropriée au genre de la maladie » (*c*).

(*c*) Epistol. responsor. I. ad ann. 1678. p. 385.

On voit donc par tout ce que nous avons dit jusques ici au sujet du quinquina, que c'est un remede tout-à-fait innocent par lui-même, & dont on doit faire usage sans crainte, suivant les cas & les besoins. Le seul inconvénient qui peut en résulter, selon *Sydenham*, lorsqu'on s'en sert trop long-temps, trop souvent & en trop grande quantité, est de rendre les malades sujets à un rhumatisme scorbutique, qui cede ordinairement aux remedes anti-scorbutiques (*d*). Ce grand Praticien assure n'en avoir jamais vu arriver aucun autre mauvais effet.

On peut en outre affirmer que le quinquina ne guérit que la fievre, & qu'après l'avoir dissipée, il laisse subsister tous les autres dérangements & les divers lésions, tant des parties solides, que des parties fluides du corps humain, soit qu'ils eussent commencé avant la fievre, ou que son action n'ait pas pu les guérir, soit qu'ils aient été produits par elle, ou qu'ils soient nés pendant sa durée. Par conséquent le

(*d*) Epistol. responsor. I. ad ann. 1678. pag. 376. Confer. Sect. VI. cap. v. pag. 351. 352.

quinquina eſt préjudiciable & contr'indiqué dans toutes les occaſions où la fievre eſt utile & capable de combattre & de détruire les dérangements & les dégénéreſcences des ſolides & des fluides du corps. Son uſage doit être également banni de la pratique dans les cas où il eſt beſoin que la fievre continue quelque temps pour opérer la guériſon d'une maladie invétérée, ou pour en retarder & éluder les paroxiſmes, comme dans l'épilepſie ; ou enfin, pour méditer & produire les changements ſucceſſifs qui diſpoſent le corps à une longue vie, & raffermiſſent les fondements d'une bonne ſanté.

En ſuivant le fil de ces raiſonnements, & en diſtinguant toutes ces circonſtances, on réduira aiſément ce remede à ſa juſte valeur, & on parviendra à concilier, ſans préjugé & avec équité, les diverſes opinions des Médecins à ce ſujet. Ceux qui en ſont les partiſans outrés, & les autres qui en deviennent les cenſeurs continuels, ont également tort & s'éloignent pareillement des regles de la vérité, de la raiſon & d'une ſaine pratique. Tous en appellent indiſcrettement à l'expérience, & chacun apporte des ſuccès en ſa

faveur : mais il eſt certain qu'il n'y a aucun remede qui puiſſe toujours convenir & réuſſir dans toutes les circonſtances ; il s'agit en tous les temps d'en éclairer l'uſage & de ſavoir le donner à propos.

On a reconnu dans le quinquina une vertu tonique & fortifiante, qu'il poſſede dans un degré éminent, & on l'emploie communément à cet égard, comme nous l'avons déja remarqué dans beaucoup de maladies, où il agit merveilleuſement. Il ſuit de là, que ſa qualité fébrifuge ne dépend point de cette vertu fortifiante, puiſque les autres remedes de même genre, capables de fortifier comme lui, ne le ſont pas également de guérir les fievres intermittentes. C'eſt donc à juſte titre qu'on lui a adjugé le nom de ſpécifique. Car cette propriété excellente, qui eſt connue par des effets irrévocables & évidents, détruit parfaitement cette diſpoſition cachée, cette dégénéreſcence intrinſeque, (voyez le §. 757.) qui fait naître les accès des fievres intermittentes, les renouvelle dans des périodes réglés ; elle la ſuſpend pour un temps, ou l'émouſſe & l'énerve peu-à-peu, ſans néanmoins que l'uſage de ce remede produiſe

aucun changement ſenſible dans le corps.

Ces aſſertions véritables ne ſont point au reſte combattues, parce qu'on voit certaines perſonnes être purgées par le quinquina, à-peu-près comme ſi elles avoient pris un remede purgatif (*e*); ces exemples ſont rares, & il eſt ordinaire que le quinquina emporte les accès, ſans exciter aucune évacuation ſenſible.

Il eſt vrai que, ſelon le témoignage du célebre Médecin *Hippolite-François Albertini*, les fievres intermittentes guéries au moyen du quinquina, ſe terminent par des évacuations conſidérables par les ſelles, les ſueurs, les crachats, les urines (*f*). Bien plus, il a obſervé que les malades qui en faiſoient uſage, répandoient le plus ſouvent une odeur ſi fétide & ſi pénétrante, que les aſſiſtants en étoient fortement rebutés; ces exhalaiſons dégoûtantes continuoient néanmoins juſqu'à ce que quelque couloir s'ouvrît, & qu'il parût quelque évacuation, ou par les ſelles, ou par les urines, &c. De là *Albertini* a été

(*e*) Ibid. pag. 377. 378.

(*f*) Inſtit. Bonon. pag. 163. & 405.

induit

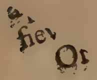
induit à croire qu'on devoit augurer favorablement de la réussite de ce remede, & être presque dans l'assurance de ne plus voir arriver de rechûte, dès-lors qu'il se manifestoit de ces sortes d'évacuations critiques, ainsi qu'il les appelle. Car, à leur défaut, il regarde les malades toujours exposés à réchûter; enfin il paroît tellement confirmé dans cette opinion, qu'il conseille de ne point désister l'usage du quinquina, tant que ces évacuations manquent, puisqu'il les considere comme le signe certain de la guérison radicale des accès & du rétablissement assuré du malade.

Malgré les observations de ce grand homme, l'expérience presque unanime de tous les Médecins certifie irrévocablement, ainsi qu'on l'a avancé au §. 757. que le quinquina opere la guérison des fievres intermittentes, bien avant que ces évacuations arrivent. En sorte qu'on a lieu de présumer que la vertu fébrifuge du quinquina est indépendante des évacuations de quelque matiere morbifique que l'on voit ensuite paroître.

L'autorité du Médecin que je viens de citer, m'engagea, dès que j'eus lu ses observations, de faire une soi-

gneuſe attention à tous les phénomenes que pouvoient éprouver les malades à qui je donnois le quinquina. Je n'ai jamais pu découvrir cette puanteur qu'il prétend ſortir de leur corps ; il eſt vrai que dans des fievres tierces opiniâtres d'automne, diſſipées par le quinquina, j'ai remarqué que les déjections par les ſelles devenoient quelquefois abondantes, quatre ou cinq jours après la ceſſation de la fievre, & d'autres fois que le vomiſſement ſurvenoit, dont les malades étoient également ſoulagés. Cependant, malgré toutes ces évacuations indifférentes, ce ſemble, par elles-mêmes, quelques-uns d'entre eux ont été ſujets à des rechûtes ; tandis que d'autres en furent exempts. Enfin, ce qui eſt bien véritable, j'ai obſervé en outre, que pluſieurs dans ces circonſtances ont été parfaitement guéris, ſans crainte de retour & ſans la moindre évacuation ſenſible. D'ailleurs ceux en qui ſe déclarerent le vomiſſement ou le flux de ventre dont j'ai parlé, ſe plaignoient d'un ſentiment de peſanteur autour des parties précordiales, d'abord après que le quinquina avoit chaſſé la fievre.

le ſavant *Albertini* convient que



les évacuations par les selles, les crachats, les sueurs, &c. n'arrivent que long-temps après la cessation de la fievre ; ainsi ne peut-on pas de là probablement inférer qu'elles sont occasionnées par l'augmentation des forces du corps ? Depuis que la fievre a disparu, & que les organes ont repris leur énergie & leur ressort, que la vertu tonique & fortifiante du quinquina leur a redonnés, alors le concours simultané des visceres fait naturellement dévier vers un couloir quelconque & sortir par les vaisseaux excréteurs qui leur sont subordonnés, les humeurs viciées qui ont dégénéré de leur état sain pendant le cours de la fievre, ou les matieres stagnantes dans les premieres voies accumulées par les digestions imparfaites des aliments (que la plupart des malades prennent avec voracité, après avoir fait usage du quinquina) ; ainsi, strictement parlant, ces évacuations, dites critiques, ne sont point l'effet immédiat de l'action de ce remede, puisqu'elles ne se font que long-temps ensuite, & dépendent plutôt, comme on le voit, de l'intégrité ou du rétablissement des forces animales. Il n'est pas moins clair & certain pourtant, que ces évacua-

tions délivrent vraiſemblablement le corps dans ces occaſions, des cauſes occaſionnelles capables de réveiller & de remettre en jeu le caractere aſſoupi des fievres intermittentes, d'où dépend proprement le retour des accès (voyez le §. 757.) ; en ſorte que ces cauſes étant enſuite diſſipées, ce caractere qu'elles auroient excité, continue par ſa propre force, de les reproduire d'une maniere périodique, conformément à leur premier type. Concluons enfin de tout ce que nous venons de dire, qui a trait à ce ſujet, qu'il eſt dangereux d'inſiſter ſur l'uſage du quinquina, juſqu'à ce que ces évacuations arrivent, dans l'intention frivole de rendre par-là ces fievres exemptes de retour. Or, ſi ces évacuations ne viennent que long-temps après l'uſage du quinquina, il eſt, ce ſemble, affirmativement décidé qu'elles n'en dépendent pas abſolument ; & on ne ſauroit diſconvenir qu'il y a dans le corps un grand nombre de cauſes morbifiques, contre leſquelles la fievre eſt non ſeulement le meilleur, mais encore ſouvent l'unique remede pour les déraciner & les combattre.

Après avoir établi & déterminé dans les cas indiqués, qu'il convient d'atta-

quer par le quinquina la fievre que ce remede guérit, ou du moins suspend pendant un temps, afin de donner à propos au malade le loisir de réparer ses forces épuisées, il s'agit de connoître & de dicter les précautions qu'on doit observer dans son usage.

En lisant les ouvrages des Auteurs qui en ont écrit dans le temps que ce remede s'est accrédité dans toute l'Europe, on voit qu'on le donnoit (comme on dit vulgairement) *en substance*, réduit en poudre, délayé & infusé dans du vin. Néanmoins quelques mauvais succès s'étant ensuivis de cette méthode, plusieurs Médecins s'imaginerent qu'il contenoit sous cette forme, ou en substance, quelque principe malin inhérent dans sa totalité. De là chacun proposa une façon différente de le préparer; la plupart furent principalement d'avis de ne plus s'en servir en substance, & je ne sais sous quel prétexte ils voulurent qu'on n'employât que des infusions extrêmement claires, qu'on passa exactement plusieurs fois au travers d'un linge. Cependant nous avons ci-dessus prouvé que ces précautions sont des erreurs inutiles, & qu'on n'a rien à craindre en le donnant en substance. On peut, par

conséquent, le faire prendre en poudre indifféremment, ou le mêler avec quelque syrop officinal ou le miel, & le réduire en électuaire. La meilleure infusion, est celle qu'on prépare avec le vin; on en fait aussi une teinture fort efficace avec l'esprit de vin, qu'on garde communément dans les boutiques. On peut faire long-temps bouillir le quinquina, sans qu'il perde rien de sa force; il est même besoin qu'il bouille assez long-temps, afin que sa décoction soit suffisamment chargée, laquelle paroît trouble, jaunâtre, écumeuse, d'un goût amer, & d'une qualité astringente. En faisant évaporer peu-à-peu cette décoction, & en l'épaississant jusqu'à la consistance de miel, on en compose l'extrait de quinquina : on en fait sous cette forme une espece d'électuaire, on le mêle également avec un syrop officinal, ou on le réduit en consistance solide avec la poudre de réglisse, dont on forme des pilules. On trouvera plusieurs formules de ce genre, à l'article *de la matiere médicale* qui concerne cet objet. Cependant il y a des malades qui ne peuvent supporter le goût amer du quinquina, & en ont une répugnance invincible;

d'autres fois: ce sont des jeunes gens ou des enfants, auxquels on ne peut venir à bout de leur en faire prendre, ni d'user d'aucune de ses préparations; alors on leur en sert une décoction ou une infusion forte en lavement, ce qui revient presque au même, & agit tout comme si on l'avoit avalé en substance, observant toutefois, dans ces circonstances, de mettre la dose triple. On commence en ces cas, de faire précéder un ou deux lavements, composés avec le miel & le sel gemme, ou d'autres semblables, afin de nettoyer les conduits des intestins, de peur que les matieres excrémentitielles qui y peuvent être contenues, ne s'opposent au passage & à l'introduction du quinquina, & n'altérent son efficacité. D'ailleurs, quand ces lavements fébrifuges trouveront les intestins libres, ils y parviendront plus facilement, & y resteront plus long-temps. On doit néanmoins avoir la précaution, afin qu'on puisse aisément les garder, qu'ils ne passent pas ordinairement cinq ou six onces pour les adultes, & deux ou trois pour les enfants. Autrement leur trop grande quantité, en irritant les parois des intestins, solliciteroit leur exclusion, & occasionneroit leur

sortie. Toutes ces attentions sont essentielles, car cette méthode réussit souvent à l'égard des enfants ; & *M. Helvetius, Médecin renommé de Paris*, qui se vante d'en être le premier inventeur, cite un grand nombre de malades guéris de cette maniere (*g*), pour lesquels il ne se servoit principalement que du quinquina en poudre, dans quelques onces d'eau, sans aucun autre mêlange.

Auquel on ajoute les ingrédients convenables. Véritablement le quinquina suffit seul pour completter la cure radicale des fievres intermittentes, en sorte qu'à cet objet il est tout-à-fait inutile d'y rien ajouter. Cependant bien des Médecins le mêlent avec différents remedes, quelquefois doués de qualités entiérement opposées, comme des acides minéraux, des sels alkalis volatils & fixes, des sels neutres, le sel ammoniac, par exemple, &c. des purgatifs, l'opium (*h*) ; d'autres, avec des remedes aromatiques, dans l'intention d'ailleurs de détruire le principe malin qu'ils s'imaginoient être contenu & enveloppé dans

(*g*) Method. omnes Febr. ita curandi, ut nihil ore assumatur, pag. 4. & seq.

(*h*) Institut. Bononiens. pag. 412.

ſa ſubſtance. Tous ces mêlanges au fond étant bien examinés, l'expérience prouve leur inutilité, par l'impoſſibilité d'abord où l'on eſt de changer par leur moyen la vertu du quinquina, lequel, ſoit réduit ſeul, ſoit aſſocié avec eux, opere toujours de la même maniere. Les remedes les plus capables d'altérer au reſte ſon action, ſont les purgatifs, qui, en pouſſant & en accélérant la ſortie du quinquina par les ſelles, énervent ſa vertu, & s'oppoſent véritablement à ſon efficacité. C'eſt pourquoi le judicieux *Sydenham* le mêloit ordinairement avec le laudanum pour les malades dont la diſpoſition eſt telle, qu'il y excite naturellement de fréquentes déjections, comme ſi on leur donnoit un purgatif, auxquelles d'ailleurs il obvioit par le laudanum, deſtiné à ſupprimer cette évacuation, ſi contraire tout à la fois à la maladie, & à l'opération du remede (*i*). Suivant ces vues d'une pratique louable, lorſqu'il ſurvenoit un vomiſſement, il l'arrêtoit & le calmoit d'abord avec le ſuc de citron, joint au ſel d'abſinthe, & puis avec le

(*i*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. pag. 382.

laudanum. Mais fonciérement il n'ajoutoit rien au quinquina, que ce qui doit lui servir de véhicule, ou corriger son goût amer à l'égard des gens fort délicats, ou des jeunes enfants. Pourtant rien n'empêche qu'on n'ajoute quelquefois au quinquina divers remedes, pour changer sa couleur ou son goût, & pour tromper innocemment les malades, en le leur déguisant & le leur faisant avaler à leur insu, ou sans leur connoissance, de crainte que des esprits bornés ou prévenus, n'imputent dans la suite à ce remede d'autres maladies, dont ils peuvent être attaqués pendant le cours de leur vie: d'ailleurs il est toujours à propos de mettre prudemment à l'abri de reproche, la vertu du remede & la réputation du Médecin, que j'ai vu à ce sujet inconsidérément noircies & blessées. En conséquence on peut jetter dans l'eau où l'on fait bouillir le quinquina, des sels alkalis fixes, qui lui donnent une couleur claire & d'un beau rouge, au lieu de trouble & de jaune qu'elle auroit été. Par la même raison, on y ajoute l'écorce de citron, d'orange, de cannelle & d'autres remedes semblables, afin d'en changer le goût.

On le donne pendant l'intervalle des accés, hors le temps de la fievre ἀπυρεξίας. Dans le commencement du temps que l'usage du quinquina fut introduit en Europe, on en prenoit deux dragmes, réduites en poudre fort fine, qu'on faisoit infuser dans une fiole d'excellent vin blanc, trois heures environ avant l'arrivée ordinaire de l'accès. Dès que le frisson paroissoit, au premier froid ou à son plus léger indice, le malade avaloit cette dose entiere, & puis se mettoit sur le champ au lit: telle est la méthode simple qui fut alors usitée, ainsi décrite dans *les écrits qu'on publia à Rome*, sur l'usage & la maniere de préparer le quinquina, dans les ouvrages de *Bartholin* (*k*), & de plusieurs autres Auteurs qui ont traité de ce remede, & qu'on peut consulter, si on desire une plus grande explication. L'expérience démontra que cette méthode étoit défectueuse, puisque le quinquina, ainsi administré, avoit produit de mauvais effets; quoique le nombre des malades en qui il avoit mal opéré, fût petit, les suites n'en étoient pas moins à crain-

(*k*) Thom. Barthol. Histor. Anatom. & Medic. cent. v. pag. 108.

dre ; *Sydenham* d'ailleurs, par ſurcroît de certitude, reconnut que pluſieurs en moururent ; il n'en fallut pas davantage pour condamner le remede & le faire tomber dans le diſcrédit (*l*) ; ce grand homme, conſéquent dans ſes raiſonnements, & réfléchi dans ſa conduite, comprit que ſon action nuiſible conſiſtoit en ce que le quinquina, pris au commencement du froid de l'accès, le ſuſpendoit & l'interceptoit dans ſon principe ; en ſorte que les forces du malade ne pouvant ſurmonter la violence du période entier du froid fébrile (voyez le §. 749.), étoient entiérement ſuffoquées & abattues (*m*). Il paroît donc plus sûr de ne donner le quinquina, qu'après que l'accès a fini, & d'en diviſer la quantité néceſſaire en pluſieurs doſes, que l'on prend dans l'intervalle du repos, avant l'apparition de l'accès ſuivant.

Il eſt vrai qu'il y a des fievres intermittentes, dont les accès doubles & prolongés, imitent tout-à-fait la marche des fievres continues, comme il

---

(*l*) Epiſtol. reſponſor. I. ad ann. 1678. pag. 379.

(*m*) Ibid. pag. 380.

arrive souvent en automne (voyez le §. 748.), en sorte qu'on s'apperçoit d'une rémission, sans qu'il y ait une parfaite intermission. Dans ces cas *Sydenham* saisissoit aussi-tôt le temps que l'accès venoit de finir, autant qu'il pouvoit s'en convaincre, & faisoit avaler le quinquina sans délai, & puis il continuoit de le faire prendre de quatre en quatre heures, *malgré que l'accès suivant reparût* (*n*), sans aucun égard, jusques à ce que le malade eût achevé la dose convenable, partagée en diverses prises qu'on ne devoit plus interrompre, puisqu'il ne se trouvoit point d'autre temps plus propre à les placer. Il nous prévient qu'il a toujours eu lieu de se louer de cette méthode, dont les succès ont été toujours constants, excepté dans quelques circonstances, où, soit par la chaleur du lit, soit par le mauvais usage des remedes cordiaux & échauffants, ces maladies dégénéroient en des véritables continues, & parcouroient leur temps avec une égale intensité de symptomes, sans relâche & sans intermission. Il affirme *dans ces occasions avoir souvent remarqué que le quinquina*, *loin*

(*n*) Ibid. pag. 383.

de réussir, devient nuisible (o), & avertit expressément dans un autre endroit, que non seulement on n'en doit attendre aucun bon effet dans les fievres continues épidémiques, & dans les maladies inflammatoires, comme la péripneumonie, la pleurésie, l'esquinancie, &c. mais encore que ce remede y est très-dangereux & contraire (*p*).

Suivant la méthode, &c. Celle qu'a suivie *Sydenham*, est de diviser la quantité suffisante de quinquina en plusieurs prises, qu'on donne au malade dans des intervalles de temps égaux, en faisant en sorte qu'il les ait toutes achevées avant l'arrivée de l'accès suivant. Ainsi, selon cette regle, dans le traitement de la fievre quarte, par exemple, il partageoit une once de quinquina en douze doses, qu'il faisoit prendre de quatre en quatre jours intercalaires (*q*). A l'égard des fievres intermittentes, dont les accès sont plus rapprochés, il ne paroît pas convenable de faire prendre dans un espace si court, la dose entiere qu'on vient de proposer, & qu'il

(*o*) Ibidem.
(*p*) Ibid. ad ann. 1680. pag. 431.
(*q*) Ibid. ad ann. 1678. pag. 381.

faudroit que le malade avalât avant le retour de l'autre accès. Alors on ne réussit point à emporter sur le champ la fievre ; on se contente de diminuer pour l'ordinaire l'accès suivant, & ainsi de suite, en continuant de cette sorte à donner du quinquina dans le temps de chaque intermission ἀπυρεξίας, on parvient à terminer la cure. *Sydenham* conseille même dans un autre endroit, en décrivant la cure de la fievre quarte, par le quinquina, « de ne le faire passer » dans le sang que peu-à-peu, & à » des intervalles éloignés des accès, & » de ne point prétendre détruire & » emporter l'accès qui est imminent, » pour ainsi dire, d'un seul coup ; il » vaut mieux donner plus de temps au » remede pour agir parfaitement, & » l'on évite par ce moyen le danger » que le malade pourroit encourir, en » dissipant & en supprimant subitement » & mal-à-propos, un accès qui se trouve » sur le point de paroître, & qui se » développe avec toute sa force » (*r*). C'est pourquoi il ordonne de faire prendre alors aux malades, matin & soir,

---

(*r*) Sect. I. cap. v. ubi de quartanæ curation. pag. 113.

pendant les jours intercalaires, la grosseur d'une noix muscade d'un électuaire composé avec une once de quinquina & deux onces de syrop de roses rouges (*s*).

La dose, &c. Sydenham a observé qu'il falloit employer une once de quinquina pour guérir la fievre quarte dans les adultes (*t*). Les autres fievres n'en exigent que six dragmes (qui sont les trois quarts d'une once), du moins pour être suspendues, si elles ne guérissent pas tout-à-fait. Cependant on doit conclure, d'après ce que nous avons dit, & regarder comme certain que le quinquina par lui-même n'est pas un remede mal-faisant, & que par conséquent il n'est pas besoin d'en marquer positivement la dose avec une exactitude si scrupuleuse. Il s'agit seulement, ce qui est plus important, afin d'empêcher le retour des accès de la fievre quarte, déja guérie par une once de quinquina, de redonner au malade, huit jours après la derniere prise, une autre

(*s*) Sect. I cap [illegible] ubi de quartanæ curation. pag. 113

(*t*) Epistol. [illegible] nsor. 1. ad. ann. 1678. pag. 383.

once, dont on uſe de la même maniere que nous avons dit à la premiere fois. Au ſurplus, cette précaution paroît ſi eſſentielle à *Sydenham*, qu'il prétend qu'on doit réitérer pareillement le quinquina trois ou quatre fois, après avoir laiſſé le même intervalle de temps, *principalement quand le malade a été fort affoibli par de grandes évacuations, ou lorſqu'il s'eſt imprudemment expoſé à un air froid* (*u*). Enfin il recommande dans un autre endroit, de revenir juſqu'à trois fois à l'uſage du quinquina, en laiſſant toujours l'eſpace de quatorze jours entre chaque doſe entiere (*x*).

Sans inſiſter inutilement ſur ce remede, remarquez pourtant que lorſque la fievre a diſparu, le malade ayant pris une once de quinquina, & qu'enſuite il reſte dans un état de foibleſſe & de langueur, qu'il ſe plaint d'un ſentiment de peſanteur autour des parties précordiales, rend une urine jaunâtre, & paroît avoir le blanc des yeux teint d'une couleur jaune; il ne conviendroit point de prévenir & de combattre le retour de la fievre par de nouvelles

(*u*) Ibid. pag. 382.
(*x*) Sect. I, cap. v, pag. 114.

doſes de quinquina. Cette pratique ſeroit du moins dangereuſe, ſi elle ne devenoit nuiſible. Il eſt plus sûr & plus utile de preſcrire en ce cas des remedes atténuants & apéritifs, & d'attendre la rechûte de la fievre, dont l'activité ſalutaire détruira les embarras & les maux qui ont paru après s'être ſervi du quinquina. C'eſt là la méthode la plus conſéquente dans ces occaſions, où l'uſage opiniâtre du quinquina m'a toujours paru ſuivi de très-mauvais effets. La raiſon en eſt évidente, après les explications précédentes.

Nous avons dit ci-deſſus, qu'une once de quinquina ſuffit pour l'ordinaire, étant donné en ſubſtance; mais il en faut deux en décoction, & trois en lavement, & quelquefois même davantage, ſi les malades ne peuvent les retenir & les garder ſuffiſamment. Car *Sydenham* remarque à ce ſujet, " que » plus la fievre approche du genre des » continues, ſoit par ſon caractere pro» pre, ſoit par ſa dégénéreſcence, » cauſée à la ſuite d'un régime & de » remedes échauffants, plus il falloit » une quantité plus grande de quin» quina » (*y*). En ſorte qu'il aſſure en

(*y*) Epiſt. reſp. 1. ad ann. 1678. p. 384.

avoir quelquefois employé une once & demie, & même deux onces pour guérir de ſemblables fievres.

Et le régime qui convient. Sydenham, que nous citons toujours ſans crainte de voir affoiblir ſon autorité, convient qu'il n'eſt pas néceſſaire d'aſſujettir les malades à un régime ſévere (z). Il exhorte néanmoins de faire attention qu'on n'uſe que des aliments légers, abondants en ſucs nourriciers & faciles à digérer. La raiſon qu'il en donne, c'eſt que les malades étant affoiblis par les ſymptomes & la durée de la fievre, ne ſont point en état de prendre des aliments groſſiers, tenaces & de difficile digeſtion, ſans encourir le riſque & le danger de rechûter, parce qu'on ſait que le caractere aſſoupi de la fievre (voyez le §. 757.) eſt facile à ſe réveiller & à ſe reproduire de nouveau. Ces rechûtes en pareil cas ſont d'autant plus fréquentes, que les malades, après la guériſon de la fievre par le quinquina, ſont extrêmement affamés; c'eſt pourquoi il faut réprimer leur appétit, & faire en ſorte qu'ils ne mangent que peu à la fois, & à différentes

(z) Ibid. pag. 386.

reprifes. *Sydenham* eft d'avis de les priver, fans ménagement, des fruits d'été (*a*), & de liqueurs froides. En revanche il leur permet, non feulement de boire du vin, mais il les excite d'en faire modérément ufage dans tous les repas. La principale attention confifte à les empêcher de s'expofer à l'air froid, dont les impreffions leur font fort nuifibles, & les plus capables de leur occafionner des rechûtes, comme il a été dit au §. 757.

Au furplus, chofe remarquable, *Sydenham* affirme, d'après des expériences réitérées, que le quinquina guérit très-difficilement les fievres intermittentes, quand les malades, pendant fon ufage, gardent conftamment le lit (*b*).

Nous avons démontré au §. 766. qu'après la guérifon des fievres intermittentes & le rétabliffement des forces des malades, il convient de les purger quelquefois. Cependant on doit déroger de cette regle, quand on fe fert de quinquina. Ainfi, lorfque la fievre a été guérie par fon moyen, il faut bien fe donner de garde de faire prendre le

(*a*) Ibidem.
(*b*) Differt. Epiftol. ubi de variol. pag. 467.

moindre purgatif, quelque léger qu'il puiſſe être. *Un lavement même de lait, quand la fievre n'eſt pas bien éteinte, eſt ſûrement capable de la renouveller* (c). On doit toujours faire cette réflexion eſſentielle, parce que pluſieurs Médecins, en voyant les fievres ſe diſſiper ſans aucune évacuation ſenſible, étoient tentés, & s'attachoient même à évacuer & à précipiter par des purgatifs, les matieres morbifiques qu'ils s'imaginoient ſéjourner encore dans l'intérieur du corps.

§. 768. *On peut encore employer utilement les épithemes, les onctions de l'épine du dos & les boiſſons aſtringentes.*

Afin de réunir tous les ſecours utiles, il eſt bon, après les remedes principaux dont nous avons parlé, de faire mention de quelques autres, dont on a quelquefois retiré d'heureux ſuccès dans la cure des fievres intermittentes.

Les épithemes, qu'on peut appliquer indifféremment ſur différentes parties du corps, quoique leur uſage ordinaire ſoit de les mettre ſur la région de l'eſ-

(c) Id. Epiſtol. reſponſor. 1. ad ann. 1678. pag. 386.

tomac, aux poignets, aux jarrets & ſous les aiſſelles, quelques heures avant l'arrivée de l'accès. On n'a qu'à rappeller ce que nous avons dit aux *Commentaires* du §. 757. pour juger leur application conſéquente & plauſible. Et pourquoi ne feroit-elle pas ſuivie de quelques bons effets, puiſque le caractere inconnu & caché, qui produit le retour des accès, réſide dans le fluide nerveux, dans les nerfs & dans leur commune origine, où l'activité de ces remedes leur permet d'atteindre. En effet, leur vertu pénétrante & leur ſubtilité ſont capables d'agir ſous cette forme, ſur les nerfs & ſur les eſprits, aſſez puiſſamment pour changer & corriger les dérangements & les léſions intérieures qui conſtituent les fievres intermittentes. Les Auteurs rapportent d'ailleurs une multitude de faits, par leſquels il eſt conſtaté que certains épithemes ont guéri pluſieurs fois des fievres intermittentes. *Boyle* ſe donne lui-même pour exemple. Etant attaqué d'une fievre quotidienne violente, pour laquelle il avoit inutilement employé tous les remedes indiqués, il appliqua aux poignets une bouillie faite avec deux poignées de ſel noir & de houblon d'Angleterre

le plus récent, mêlés dans un quart de livre de raisins de Corinthe, au moyen de quoi il guérit heureusement (*d*). Il décrit plusieurs autres épithemes de cette sorte, dont il loue l'efficacité, comme la suie avec la térébenthine, une poignée de mille-feuille renfermée dans un sachet, & appliquée au creux de l'estomac. (*e*). Un autre Auteur raconte que la plante communément appellée seneçon, réduite en bouillie & mise sur la fossette du cœur, au jour intercalaire, guérit les fievres intermittentes (*f*). Ces remedes coûtent peu à faire, & on les essaie sans danger, principalement à l'égard des jeunes gens, qui ont souvent une répugnance extrême pour les médicaments internes. Peut-être que leur activité & leur opération sont plus heureuses & plus efficaces dans un âge tendre, où le genre nerveux fort mobile, est susceptible des plus légeres impressions, & plus facilement affecté par ces applications externes. Ce seroit

(*d*) De utilitate Philosophiæ Experimentalis, Exercitat V. cap. x. §. VII. pag. 275.

(*e*) Ibid. §. IX. pag. 276. & in additionibus ad priorem sectionem partis II. pag. 435.

(*f*) Medical. Essays, Tom. II. pag. 47.

cependant une absurdité de penser que ces foibles secours soient toujours suffisants ; ils restent souvent sans effet, & *Boyle* lui-même avertit que ce mêlange de sel, de houblon & de raisins de Corinthe, qui réussit si bien pour lui, a été souvent sans effet (*g*).

Outre ces épithemes, dont l'action restant sans succès, paroît du moins sans inconvénient, il y en a d'un autre genre, doués d'une qualité stimulante & capables d'irriter, d'enflammer & de ronger les parties où l'on les applique ; le but qu'on se propose par leur moyen, est d'exciter une chaleur dans tout le corps, assez considérable & vive, pour prévenir & empêcher le développement du froid fébrile. C'est ainsi qu'un paysan d'un village voisin guérissoit les fievres intermittentes : il réduisoit en bouillie la renoncule des prés, & l'attachoit entre les doigts des mains. Bientôt après les malades sentoient une douleur forte, & une chaleur ardente, que produisoit l'érosion de la peau dans ces endroits, où elle est ordinairement d'un tissu tendre & délicat ; & à la faveur de tous

(*g*) De utilitate Philosophiæ Experimentalis, Exercitat. V. cap. x. pag. 275.

ces

ces accidents, ils ſe trouvoient ſouvent tout de ſuite guéris.

On peut voir à l'article *de la matiere médicale*, qui correſpond à ce ſujet, diverſes formules de pareils épithemes.

Les onctions de l'épine du dos. Les anciens Médecins étoient en uſage, pour prévenir le froid de la fievre, de mettre, comme il a été dit aux *Commentaires* des §. 756. 758. 761. les malades dans le bain, d'uſer de frictions fortes & de leur faire des onctions avec des liniments échauffants. Or, l'Anatomie nous enſeigne que des gros troncs nerveux tirent leur origine de l'épine du dos, & ſuivant les explications que nous en avons données, le fluide des nerfs ſe trouve dans une eſpece de ralentiſſement & d'inaction au commencement de l'accès. (Voyez le §. 755.) En ſorte qu'il ne peut être que très-utile de pratiquer de fortes frictions avec des morceaux de draps chauds, ſur toute l'épine du dos, pendant une ou deux heures, avant le retour de l'accès. A ces frictions on fait avantageuſement ſuccéder des onctions avec des liniments aromatiques très-pénétrants, que l'on fait auprès du feu. On peut chercher des formules de ces liniments, à l'article *de*

la matiere médicale, qui remplit cet objet. Dans bien des occasions on en retire dans la cure des fievres intermittentes, des succès surprenants ; mais pour cela il faut quelquefois les réitérer fréquemment avant le temps où se manifestent les accès : quoiqu'il arrive rarement que ces onctions suffisent pour guérir promptement les fievres, il est ordinaire que les malades s'en trouvent considérablement soulagés. C'est pourquoi *Celse*, qui faisoit beaucoup de cas de cette méthode, ajoute « qu'il ne con-
» vient point de désister à les conti-
» nuer, en voyant le froid revenir,
» parce que la résistance ou l'opiniâ-
» treté du Médecin & du remede
» doivent l'emporter ordinairement sur
» celles du mal » (*h*).

Les boissons astringentes. On a vu quelquefois usité parmi le bas peuple, de boire une décoction d'alun & de noix muscade, qui a quelquefois réussi. *La matiere médicale* contient différentes formules, pareilles à l'article particulier de ces sortes de remedes. Quelques-uns préférent le plantain, la tormentille & divers autres astringents semblables. Il

---

(*h*) De Medicin. Lib. III. cap. XII. pag. 142.

y a apparence qu'*Hippocrate* en a connu les effets, puiſqu'il en a recommandé l'uſage (*i*). Car dans la fievre tierce, quand le malade a eſſuyé quatre accès, il ordonne de lui faire prendre *un purgatif pour précipiter par en bas les matieres viciées*, tandis que dans les cas où la purgation n'eſt point indiquée, il preſcrit *une taſſe d'eau, dans laquelle on aura pilé les racines de quintefeuille* (*k*). Certainement les aſtringents conviennent fort, lorſque les malades, ſoit par un défaut de leur tempérament, ſoit par l'effet de la maladie, ont les humeurs dans un état de fonte & de diſſolution, & que leurs forces ſont exténuées & épuiſées à cauſe des ſueurs copieuſes qu'ils ſouffrent. Mais auſſi, lorſque la partie fluide du ſang ſe trouve diſſipée, que la maſſe entiere des humeurs eſt atteinte d'un épaiſſiſſement notable, que les principaux viſceres ſont remplis d'obſtructions, il vaut mieux recourir aux remedes apéritifs & atténuants, qui deviennent les ſeuls indiqués, parce qu'alors l'uſage des aſtrin-

(*i*) De Morb. Lib. II. cap. XIII. Charter. Tom. VII. pag. 565.

(*k*) Ibidem.

gents est visiblement dangereux & nuisible.

§. 769. *Enfin, pour traiter chaque espece de fievre selon la méthode particuliere qui lui convient, il faut faire attention, 1°. que les intermittentes régulieres finissent d'autant plutôt, qu'elles mettent moins d'intervalle entre le retour des accès, & réciproquement au contraire; 2°. que plus l'espace de temps qui sépare les accès est petit, plus elles approchent de la nature des fievres aiguës, & tendent à dégénérer en continues; 3°. qu'elles dépendent d'un plus grand nombre de causes, & peut-être de causes plus mobiles; 4°. que conséquemment les fievres du printemps se terminent d'elles-mêmes, à la faveur de la chaleur qui se développe; 5°. que celles d'automne s'invéterent par rapport à l'augmentation du froid de cette saison; 6°. il est facile d'inférer de là, quelles sont celles qui ont besoin d'être traitées méthodiquement, & quels sont les remedes qui leur sont propres.*

Voilà ce que nous avions à dire touchant la cure générale des fievres intermittentes. On peut néanmoins tirer

des explications précédentes, quelques corollaires importants & relatifs au pronostic & à la curation de leurs différentes especes.

1°. Nous avons déja cité au §. 757. le sentiment de *Sydenham*, qui fait principalement consister toute la différence des fievres continues, d'avec les intermittentes, « en ce que les continues » n'ont qu'une effervescence συνεχῶς, » laquelle ayant une fois commencé, » dure sans interruption pendant tout » le cours de la maladie, tandis que » dans les intermittentes elle cesse & » reparoît à diverses reprises » (*l*). En conséquence de cette comparaison & de cette analogie, il pensoit qu'il falloit de toute nécessité que la fievre persistât à-peu-près le même espace de temps, soit dans les fievres continues, soit dans les intermittentes, pour la dépuration du sang. Effectivement on déduit facilement de cette opinion ou de ce systême, la raison pourquoi les fievres intermittentes, dont les accès sont séparés par un moindre intervalle, sont

(*l*) Sect. I. cap. v. ubi de Intermittent. Autumnal. pag. 105. 106. Confer. ibid. cap. III. pag. 56.

celles qui finissent plutôt. Nous avons expliqué ci-dessus ce qu'on doit penser à ce sujet, jusqu'à quel point cela est vrai. Car il s'ensuivroit de là que, toutes choses étant égales, la fievre quotidienne devroit être toujours plutôt dissipée que la fievre tierce, laquelle à son retour seroit moins longue que la quarte, & ainsi de suite. Cependant on ne sauroit regarder cette regle comme une vérité fondamentale & universelle, quoique tous les Médecins conviennent unanimement que la fievre quarte est naturellement plus longue que la tierce; c'est ce qui a fait dire à *Hippocrate*, (voyez les *Commentaires* du §. 558.) que la fievre quarte est la plus longue & la moins dangereuse de toutes les fievres (*m*).

Il arrive néanmoins quelquefois que la tierce dure plusieurs mois; ce qui est rare, & ne vient ordinairement que du mauvais traitement qu'on en a fait, en réitérant trop fréquemment les fortes purgations, abus préjudiciable que nous

(*m*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. IV. Charter. Tom. IX. pag. 88. Confer. ibid. Lib. VI. Comment. VI. text. VII. pag. 550. Aphorism. Sect. V. n°. LXX. ibid. Part. II. pag. 242.

avons déja condamné ; cette même méthode, nuisible dans tous les cas des fievres intermittentes, est capable de faire traîner en longueur des fievres quartes, les années entieres. Quelle que soit la marche ordinaire de ces fievres ; je ne voudrois point assurer que les quintes, les sextes, &c. deviennent pareillement d'autant plus longues, que leurs accès sont éloignés par des intervalles plus grands d'intermission, attendu que ces fievres ne paroissent que très-rarement dans ce pays, & que je n'ai pas eu lieu de faire à cet égard assez d'observations pour leur appliquer ce précepte. On peut pourtant inférer de celles des Médecins que j'ai citées au §. 746. que cette regle n'est point d'une étendue générale, puisque la fievre quinte, par exemple, a fini en certaines occasions après quelques accès, tandis que dans d'autres elle a persisté opiniâtrément plus de dix-huit mois.

De plus, la fievre quotidienne semble présenter le plus fréquemment des cas d'exception à cette régle. Car on la trouve souvent beaucoup plus rebelle & plus longue que la fievre tierce ; c'est une vérité que je puis attester, confirmée d'ailleurs par tous les Au-

teurs. *Hoffman* n'avance-t-il pas expressément, que *la fievre quotidienne est ordinairement très-longue & dure plusieurs mois?* (*n*). *Galien* prétend que le foyer de la fievre quotidienne consiste dans un amas de pituite (*o*), par laquelle il entend une humeur froide, épaisse & visqueuse, beaucoup plus difficile à corriger & à évacuer que la bile, qu'il regarde comme la cause physique des fievres tierces. D'où il paroît déduire que la fievre quotidienne est plus longue que la fievre tierce. *Galien* affirme dans un autre endroit que *la fievre quotidienne est longue, & n'est point exempte de danger* (*p*). Peut-être que l'Aphorisme suivant d'*Hippocrate* trouve ici sa véritable application. *Quand on voit des accès de fievres, à quelque heure que la fievre cesse, revenir le lendemain à la même heure que le jour d'auparavant, on doit être persuadé qu'elle sera d'un jugement difficile* (*q*). *Galien*, dans les

(*n*) Medicin. ration. system. Tom. IV. Part. I. Sect. II. cap. III. §. XII. pag. 88.

(*o*) De different. febr. Lib. II. cap. IV. Charter. Tom. VII. pag. 130.

(*p*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. IX. Charter. Tom. X. pag. 352.

(*q*) Aphorism. Sect. IV. n°. XXX. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 151.

Commentaires de cet Aphoriſme, l'explique de la maniere ſuivante. Si, par exemple, l'accès de fievre commence à trois heures, quelle que ſoit l'heure où il finit, & qu'on le voit revenir le lendemain à la même heure, & ainſi conſécutivement, on peut préſumer que le malade la gardera long-temps (*r*). Or, c'eſt là une véritable fievre quotidienne; d'où il ſemble qu'on peut vraiſemblablement inférer qu'*Hippocrate* a remarqué que ces fievres ſont d'une longue durée, & difficiles à guérir. En prenant cet Aphoriſme dans ce ſens, il eſt eſſentiel de ne pas omettre, *quand on voit des accès de fievre revenir le lendemain à la même heure que le jour d'auparavant*, parce que par-là on déſigne préciſément la fievre quotidienne, & on la diſtingue de la double tierce, avec laquelle *Celſe* paroît l'avoir confondue (*ſ*). Car il eſt rare, & peut-être il n'arrive jamais dans la double tierce, que l'accès ſe renouvelle au jour ſuivant, à la même heure; il ſuffit que les accès ſe correſpondent un jour, l'autre non, ſoit par l'heure où ils arrivent, ſoit par

(*r*) Ibidem.

(*ſ*) De Medicin. Lib. III. cap. 11. pag. 116.

les symptomes qui les accompagnent. Malgré cette explication simple de cet Aphorisme, *Galien* avertit en l'endroit cité, que quelques Commentateurs ont voulu lui donner un autre sens, & ont pensé devoir l'entendre d'une maniere, que si une personne est attaquée de la fievre, laquelle ayant cessé à midi, revient le lendemain à la même heure, on doit regarder cette maladie d'une terminaison difficile. Véritablement que *Galien* avertit très-bien que ce dernier sentiment n'a pour fondement, ni la raison, ni l'expérience, tandis que celui que nous avons exposé est conforme à de justes inductions & à des observations exactes.

2°. Il est certain que lorsque les accès des fievres quotidiennes acquierent une longue durée, on ne peut plus remarquer, qu'avec beaucoup de peine, le temps d'une véritable intermission, & on n'apperçoit plus qu'une rémission des symptomes. En ces cas, combien de fois arrive-t-il qu'elles dégénerent en des fievres continues, ainsi que *Celse* nous l'apprend, quand il dit au chapitre des fievres quotidiennes: « parmi les „ fievres de ce genre, on en voit dont „ l'accès finit de maniere à être suivi

„ d'une intermiſſion ſenſible; dans d'au-
„ tres la fievre diminue à la vérité ;
„ mais il en reſte toujours une partie,
„ juſqu'à ce que l'autre accès ſe renou-
„ velle : il en eſt d'autres enfin où
„ l'on n'apperçoit pas même la moindre
„ rémiſſion, & qui continuent de ſévir
„ avec la même véhémence qu'elles ont
„ commencé de ſe développer „ (*t*).
Effectivement on éprouve ſouvent dans les fievres tierces, ſur-tout d'automne, que leurs accès doubles & prolongés imitent les fievres continues, deſquelles on les diſtingue avec peine; au lieu qu'il eſt rare que cette confuſion ou cet embarras ſe trouve à l'égard des fievres quartes, parce que les accès en ſont ſéparés & diſtincts par de longs intervalles. C'eſt pourquoi *Celſe*, en conſidérant la facilité de les reconnoître, & la grande diſtance de leurs accès, prévient “ que les fievres quartes
„ ne ſont point mortelles, à moins
„ qu'elles ne changent en quotidiennes,
„ ce qui devient très-dangereux pour
„ les malades; au reſte, ce changement
„ ne ſe fait que par la faute du malade,
„ ou du Médecin „ (*u*). On ne ſauroit

(*t*) Ibidem.
(*u*) Ibid. cap. xv. pag. 146.

douter qu'il peut y avoir des fievres quartes dont les accès ſe triplent quelquefois. En ſorte que dans ces circonſtances, il eſt viſible & conſéquent qu'elles ſont ſujettes à dégénérer en continues, à cauſe de la proximité & de la longueur de leurs accès. Ces cas ſont à la verité fort rares, mais on n'en a pas moins vu des exemples. Au ſurplus on remarque quelquefois que les fievres d'automne, ainſi que nous l'avons déja fait obſerver d'après *Sydenham* (*x*), paroiſſent d'abord continues en commençant, & deviennent enſuite quartes, à meſure que le mal diminue. Quant aux fievres quintes & aux autres eſpeces d'intermittentes, dont les accès ſont encore éloignés par de plus longs intervalles, je n'ai trouvé aucune obſervation chez les Auteurs, qui prouve qu'elles ſe ſoient changées en continues.

3°. Reliſez les *Commentaires* du §. 757. qui roulent ſur le même ſujet.

4°. 5°. Qu'on conſulte encore les explications que nous avons données au §. 747. où l'on trouvera la ſolution des mêmes queſtions. De plus, on a expoſé aux *Commentaires* du §. 757. que

(*x*) Sect. II. cap. II. pag. 49.

le froid eſt une des principales cauſes capables d'exciter & de remettre en action le caractere amorti ou aſſoupi de la fievre, lorſqu'il n'eſt point encore éteint & entiérement effacé ; ainſi rien n'eſt plus naturel que de voir les fievres d'automne augmenter par le froid, qui croît chaque jour dans cette ſaiſon, puiſque nous venons d'établir & qu'il eſt conſtant que ce même froid peut les renouveller & occaſionner de fréquentes rechûtes, après que ces fievres paroiſſent avoir tout-à-fait ceſſé. D'ailleurs, il a été démontré dans la cure des fievres intermittentes, qu'il eſt ſouvent très-utile de faire en ſorte de maintenir les malades, même durant l'intervalle des accès ou de l'intermiſſion de la fievre ἀπυρεξίας, dans une chaleur tant ſoit peu plus forte que la naturelle, & à plus forte raiſon dans le temps où l'accès eſt prêt de commencer. En effet, la chaleur douce du printemps en ſe développant, agit ainſi efficacement, & l'art s'applique à l'imiter.

6°. Car les fievres intermittentes du printemps ſont d'un caractere ſi bon, qu'elles n'ont beſoin d'aucun remede pour guérir, & que le plus ſouvent elles finiſſent d'elles-mêmes, ainſi que

nous l'avons déja remarqué ci-dessus. Ce n'est pour l'ordinaire que dans les personnes d'une constitution foible, dont les humeurs sont si dissoutes & atténuées, qu'elles se dissipent en des sueurs excessives & accablantes, que ces fievres s'invéterent, & qu'on est obligé d'avoir recours, pour les détruire parfaitement, à des remedes fortifiants & sur-tout au quinquina. Quelle différence des fievres d'automne, dont l'opiniâtreté presque insurmontable, les rend d'une guérison difficile, & exige, pour en venir à bout, toute la sagacité d'un habile Médecin & le concours des remedes les plus appropriés! Afin de diriger leur traitement avec un succès complet, il faut, comme nous l'avons déja amplement exposé selon toutes les circonstances, rechercher & connoître le genre particulier de la constitution épidémique qui regne, qu'on discerne par des observations exactes, assortir ensuite les remedes à l'âge, au tempérament du malade, & aux différentes lésions de son corps, tantôt à l'amas des matieres putrides qui séjournent dans les premieres voies, tantôt aux obstructions des visceres que la durée de la fievre a produites, &c.

Cependant, quelque variés que ſemblent être en général les traitements différents des fievres intermittentes reſpectivement à leur nature diverſe, on peut clairement les réduire à deux claſſes, ainſi que l'obſerve le judicieux *Sydenham.* « Il s'agit effectivement, ou „ de prendre exemple de la nature „ & d'imiter ſoigneuſement les efforts „ qu'elle a coutume de tenter pour „ guérir cette maladie, en accélérant „ la fermentation qu'elle excite dans le „ ſang, & rendre de cette maniere la „ ſanté aux malades; ou bien il faut „ combattre la cauſe immédiate du „ mal, & s'attacher à prévenir ſon „ action & à la détruire par les remedes „ efficaces & ſpécifiques „ (*y*). En ſorte que, par exemple, dans les fievres tierces d'automne, ou au commencement de l'accès, les malades rejettent par haut & par bas, une grande quantité de matieres bilieuſes, dont ils ſe trouvent ſoulagés, & les Médecins doivent ſuivre cette voie que leur ouvre la nature, & ſeconder ſes efforts par les ſecours de l'art. Il en eſt de même de

---

(*y*) Sect. I. cap. v. ubi de Intermittent. Autumnal pag. 108.

la ſueur qui ſe déclare à la fin de l'accès, & qui en calme tous les ſymptomes ; on doit pareillement, pour entrer dans ſes vues ſalutaires, preſcrire aux malades des remedes propres à entretenir doucement & long-temps cette ſueur, en en fourniſſant abondamment la matiere, (voyez le §. 764.) De plus, nous avons dit que les fievres quartes d'automne devenoient plus rebelles par le froid de l'hiver, tandis qu'elles calmoient ſenſiblement & ſe diſſipoient peu-à-peu aux approches du printemps. Il s'enſuit de là, qu'on imite ces effets naturels, en donnant aux malades des aliments fortifiants & des boiſſons moins délayées, capables de conſerver & d'augmenter leurs forces, afin qu'ils puiſſent ſoutenir avec facilité un mal qui doit être conſéquemment d'une longue durée ; on leur preſcrit en même temps des vins médicamenteux, compoſés d'amers & d'aromatiques, & deſtinés à défendre le corps des impreſſions du froid, & de ranimer les fonctions languiſſantes des viſceres qui ſervent à la digeſtion. C'eſt pourquoi quand la chaleur renaiſſante du printemps commence à ſe développer à la fin de Février, il faut bien prendre garde qu'on

ne commette point de fautes dans le régime, & que les malades ne surchargent & ne dérangent leur estomac par quelque aliment indigeste & trop pesant. *Celse* donne très-à-propos cet avertissement, lorsqu'il dit : « il est rare qu'une » fievre quarte, rebelle & invétérée, » cesse avant l'arrivée du printemps; » aussi on doit faire en sorte que le » malade, parvenu à cette saison, ne » fasse rien qui s'oppose à sa guérison » (z). Car on reconnoît & il est avéré qu'en ce temps la nature opere une révolution & des changements remarquables dans les corps généralement de tous les animaux, & que la constitution épidémique qui regne depuis l'automne derniere, finit précisément, ainsi que nous l'avons déja fait observer plusieurs fois ci-dessus. C'est donc alors seulement qu'il convient de faire prudemment usage des remedes échauffants & capables de favoriser & d'augmenter même la chaleur douce du printemps. Leurs effets de cette maniere sont le plus souvent heureux, tandis qu'ils pourroient devenir nuisibles & dangereux, si on prévenoit cette saison,

---

(z) De Medicin. Lib. III. cap. XVI. pag. 147.

& qu'on adminiſtrât ces remedes doués d'une action échauffante, avant le commencement de la chaleur du printemps. Voilà la raiſon qui fait que *Sydenham* eſt d'avis que les malades aient l'attention aux approches de cette ſaiſon, « de ſe mettre en état d'éprouver le » renouvellement de l'air ou le changement réel & conſidérable qui s'y » opere ; ſoit..... en changeant de climat » & en paſſant dans un pays plus chaud ; » ſoit en quittant du moins celui où » regne cette maladie » (*a*) ; car il défend qu'on aille reſpirer un autre air *avant le commencement de Février* (*b*). Cet habile Praticien regarde ce moyen ſi ſalutaire, que lorſqu'il n'étoit pas poſſible au malade de changer de climat, il ſuppléoit à ce défaut, en lui faiſant prendre en ce temps des remedes actifs & tant ſoit peu échauffants, « afin de » procurer efficacement & tout de ſuite » la dépuration lente de la maſſe des » humeurs, & de rétablir, s'il eſt poſſible, » les fonctions des organes dans leur » intégrité » (*c*). Dans ce même objet,

(*a*) Sect. I. cap. v. pag. 115.
(*b*) Sect. I. cap. v. pag. 116.
(*c*) Ibidem.

Celse conseille comme très-utile dans toute fievre quarte invétérée, de changer tout d'un coup de genre de vivre, & de faire prendre aux malades, avant l'accès, du vinaigre, de la moutarde, du vin grec salé, du poivre, du castoreum, du lazer, de la myrrhe (*d*). *En effet, ces remedes*, dit-il, *& leurs semblables, agitent & meuvent tout le corps de maniere à changer l'état actuel des visceres* (*e*). On voit par là qu'il ne consent pas d'ordonner plutôt ces remedes échauffants, dont l'action vive est capable de faire dégénérer la fievre en double quarte, & souvent même en continue, ainsi que l'enseigne (*f*) *Sydenham*, & que l'avoit déja remarqué *Galien* (*g*). Or, toutes ces autorités & ces inductions justement réfléchies servent à prouver que la méthode générale de guérir les fievres intermittentes, telle qu'elle a été usitée par les anciens Médecins, & qu'elle se trouve confirmée & étayée de l'expérience & des té-

---

(*d*) De Medicin. Lib. III. cap. XVI. pag. 147.

(*e*) Ibidem.

(*f*) Sect. I. cap. V. pag. 116.

(*g*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. XII. Charter. Tom. X. pag. 357.

moignages des modernes, n'eſt qu'une ſimple imitation des moyens & des efforts que la nature met en uſage pour ſe délivrer de ces maladies.

A l'égard de la ſeconde méthode dont nous avons parlé (*h*), laquelle, ſelon l'idée de *Sydenham*, attaque proprement la cauſe immédiate de la fievre, eſt très-différente de la premiere que nous venons d'expoſer. En premier lieu, elle tend à troubler généralement & à intervertir toute l'économie animale, afin de détruire & de changer entiérement cette diſpoſition maladive cachée, d'où dépend le retour des accès; car on ſuit cette indication, quand on a recours à des purgatifs actifs ou à des émétiques, non pas tant pour évacuer le corps, que pour le ſecouer & en changer les modifications ou les impreſſions exiſtantes. (Voyez le §. 760.) En ſecond lieu, elle conſiſte à faire boire aux malades une grande quantité de décoction aromatique & apéritive, à augmenter ſa chaleur naturelle par celle du feu ou du lit, à pratiquer de fortes frictions & des onctions ſur l'épine du dos, à appliquer enfin des épithemes

(*h*) Sect. I. cap. v. pag. 108.

ſur différentes parties, &c. pour prévenir le temps & le retour de l'accès, & en détruire radicalement la cauſe primitive. (Voyez le §. 756.) Ainſi, en examinant à part la cure des fievres intermittentes qu'opere le quinquina, on eſt forcé de reconnoître & de convenir que ſa maniere d'agir eſt unique, & que ce remede devient à juſte titre un véritable ſpécifique, puiſqu'il les guérit ſans trouble & ſans évacuation apparente. Nous ſommes diſpenſés de nous étendre plus au long à ce ſujet, & on peut voir au §. 767. dans quelles circonſtances & avec quelles précautions il convient de l'employer, pour en reſſentir les plus heureux effets, & ſans craindre que ſon action ſoit ſuivie d'aucun inconvénient nuiſible.

Voilà tout ce que nous nous étions propoſés d'expliquer touchant les fievres. Pour rendre ce Traité complet, nous avons commencé d'en tracer l'hiſtoire & la cure générale; nous avons paſſé enſuite à l'expoſition des ſymptomes principaux, ou les plus ordinaires qui ont coutume d'accompagner les fievres, deſquels nous avons fait précéder l'explication particuliere & décrit la curation. Enfin, il ne reſtoit

plus que de traiter des différentes especes des fievres, soit continues, soit rémittentes. Or, nous avons satisfait à ce devoir, en distinguant & en faisant remarquer les symptomes individuels & le caractere propre qui les constituent, & qui en différencient spécialement le diagnostic, le pronostic & la curation, tant par rapport à elles-mêmes, que relativement à l'histoire générale des fievres. Il convient actuellement que nous passions aux maladies aiguës, qui sont suivies de la fievre, & qui cependant ne tirent pas leurs noms de la fievre, mais seulement des lésions des fonctions que souffrent les organes du corps attaqués d'une inflammation particuliere.

Fin du Tome VI. & du Traité des Fievres.

NOMS
DES AUTEURS

Cités dans ce Volume.

Académie Roy. des Sciences.
Æginette.
Aétius.
Albertini.
Andromachus.
Aretée.
Aſclépiade.
Bartholin.
Boerhaave.
Boile.
Borelli.
Celſe.
Charter.
Eſſais d'Edimbourg.
Etmuller.
Fernel.
Foëſius.
Foreſtus.
Galien.
Harvée.
Helmont.
Helvetius.
Heraclide.
Hippocrate.
Hire (de la).
Hoffman.
Hollier.
Jacotius.
Inſtituts de Bologne.
Luſitan.
Maſſarias.

Mêlanges des curieux de la Nature.
Pline.
Ruffus.
Schenckius.
Simon Schultzius.
Sydenham.
Thompſon.
Tulpius.
Vander-Mye.

TABLE DES CHAPITRES.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Ouvrage manuſcrit, intitulé : *Commentaires des Aphoriſmes de Médecine d'Hermann Boerhaave*, &c. par M. Van-Svvieten, traduits en François par M. MOUBLET, Médecin ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 19. Janvier 1768.

GOUDANE.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES

Contenues dans ce Traité des Fievres.

Le chiffre romain indique le tome, & le chiffre arabe, la page.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Ouvrage manuscrit, intitulé: *Commentaires des Aphorismes de Médecine d'Hermann Boerhaave, &c* par M. Van-Swieten, traduits en François par M. Moublet, Médecin; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 19 Janvier 1768.

GARDANNE.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés les FRERES PERISSE, Libraires à Lyon, Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & donner au public, la *Traduction des Aphorismes de Boerhaave, commentés par Van Swieten*, s'il nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon leur semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *dix années consécutives*, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposants, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposants, ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papie & beaux caracteres, conformément aux Réglements

de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſants & leurs ayants cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande & lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le ſeizieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-huit, & de notre Regne le cinquante-troiſieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1597, fol. 411, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 25 Avril 1768.

GANEAU, *Syndic.*

EXTRAIT du Catalogue des Livres de Médecine qui se trouvent chez les FRERES PERISSE, *Imprimeur-Libraires, rue Merciere à Lyon.*

*Avis aux Meres, sur la petite Vérole & la Rougeole, ou Lettres à Madame de ***, sur la maniere de traiter & de gouverner ses enfants dans ces maladies; suivies d'une Question proposée à MM. de la Société Royale des Sciences de Montpellier, relativement à l'Inoculation: par M.* J. J. MENURET, *Docteur en l'Université de Médecine de Montpellier.* In-12. 2. l. 10 s.

Malgré les avis des plus célebres Médecins, sur le régime de la petite Vérole, on voit un traitement funeste, faire, sous l'apparence des soins & des précautions, de plus grands ravages que la maladie abandonnée à elle-même: cependant c'est à la petite Vérole qu'on attribue le nombre infini de victimes qu'immole une pratique aveugle, qui, par l'abus des échauffants, ajoute à l'activité du virus, & le porte à sa derniere violence.

Ce régime destructeur flattant la tendresse & la timidité maternelle, l'expérience est devenue inutile, & l'erreur s'est tellement enracinée, que les conseils les plus sages ne sont plus entendus. On veut sauver ses enfants, ses parents, ses amis; & en cherchant à les guérir, on leur enfonce le poignard dans le sein.

M. Menuret, un des plus savants Praticiens du Royaume, frappé de ces malheureux effets de l'amitié, s'adresse à une mere tendre; il la conjure de ne point se laisser entraîner par l'opinion populaire, il l'instruit sur l'origine, la nature & les progrès de *la petite Vérole*, de *la Rougeole* & de *la petite Vérole volante*: il en suit les symptomes, le régime & le traitement jour par jour, prescrivant les remedes, & combattant sans cesse un préjugé qui est devenu le fléau le plus funeste de la société, & la désolation des familles; il démontre par une

multitude d'excellentes observations, combien les conséquences de cette funeste méthode sont cruelles, &, par opposition, combien la pratique opposée est bienfaisante; enfin il met toutes les meres prudentes & instruites, en état de diriger elles-mêmes leurs enfants attaqués de la petite Vérole, & de les garantir du danger.

Qu'il seroit à souhaiter que cet Ouvrage fût lu, même par les femmes du peuple & par les nourrices, sur une maladie qui est de leur district, puisqu'elle doit être, presque à coup sûr, l'objet de leurs soins; puisque leur ignorance, & plus encore leurs préjugés ont des suites si meurtrieres! Qu'il seroit à souhaiter que les Curés dans les Campagnes, qui sont à portée de rendre à la société les services les plus précieux, voulussent lire ces Avis, & en répandre les principes! il n'appartient qu'à ces Peres des Peuples, de détruire les erreurs dangereuses, & de donner à la vérité la force des préjugés & de l'habitude: c'est là peut-être la premiere de leurs fonctions, & leur devoir le plus honorable.

M. Menuret traite séparément de l'utilité de l'Inoculation; & ses principes à cet égard lui ont attiré les plus grands éloges de la Société Royale de Montpellier.



Commentaires sur les Aphorismes d'Hermann Boerhaave, de la connoissance & de la cure des Maladies, par M. Van-Svvieten, traduits en françois par M. MOUBLET, *Docteur en Medecine de l'Université de Montpellier, Gradué en la Faculté de Paris, &c.* (Traité complet des Fievres, 6. vol. in-12.)

Boerhaave, le plus célebre des Médecins modernes, réduisit en Aphorismes, à l'imitation d'Hypocrate, les connoissances profondes qu'il avoit acquises sur la théorie & la pratique de son Art; cependant, quel autre que ce grand homme pouvoit connoître l'étendue & faire l'application exacte de ces savants principes? leur dévelonpement alloit donc être éternellement livré aux efforts des Commentateurs, si M. le Baron de Van-Svvieten, Disciple favori de Boerhaave, n'avoit fixé dans ses Com-

mentaires, les vrais sentiments de son illustre Maître : là, il a traité chacun de ses Aphorismes, suivant la doctrine qu'il en avoit reçue ; & son Ouvrage est universellement regardé comme le trésor des connoissances acquises jusqu'à présent, sur l'art de guérir. Ainsi tout homme qui veut faire quelques progrès dans cet Art, si nécessaire à la Société, doit lire & relire Boerhaave & son Commentateur ; c'est le fonds sur lequel il édifiera toutes ses études & ses recherches ; mais ce Prince de la Médecine & son Disciple ont écrit en latin, & cette langue n'est pas familiere, même à ceux qui peuvent l'entendre ; c'est ce qui a engagé ci-devant plusieurs Auteurs à traduire quelques parties des Aphorismes, soit pour la Médecine, soit pour la Chirurgie. M. Moublet, Docteur de la Faculté de Montpellier, s'est ouvert une carriere plus étendue ; il s'est proposé en faveur des Médecins & des Chirurgiens françois, & surtout des Etudiants, la Traduction entiere des Commentaires de M. le Baron de Van-Swieten sur Boerhaave, & son travail est protégé par un Ministre, ami des Arts, Monseigneur le Duc de Choiseul, qui a bien voulu en recevoir la dédicace.

Voici les six premiers Volumes de cette Traduction, qui contiennent les diverses especes de Fievres. On donnera successivement les autres Traités, qui se vendront aussi séparément, en faveur de ceux qui ont deja la Traduction des Aphorismes *sur les Maladies externes*, publiée par M. Louis.

Boerhaave Herm. *Aphorismi, de cognoscendis & curandis Morbis, cum Commentariis Gerardi Van-Swieten*, 4. vol. in-4. . . . . 45. liv.
Ejusdem Volumen quintum, sub prelo.



La Médecine Vétérinaire, contenant, 1°. *l'Exposition anatomique de la Structure du Cheval & du Bœuf, & l'usage de leurs parties* ; 2°. *l'Exposition des Maladies du Cheval, du Bœuf, de la Brebis, de la Chevre & du Porc* ; 3°. *l'Exposition des Médicaments nécessaires au Maréchal* ; 4°. *l'Exposition chronologique*, ou *Analyses de tous les Auteurs qui ont écrit sur l'Art Vétérinaire, depuis Végece* ; Ouvrage nécessaire aux Maréchaux,

aux Fermiers & à tous les Possesseurs de fonds, par M. VITET, Docteur & Professeur en Médecine, 1771. 3. *vol. in*-8. 24. *l.*

Cet Ouvrage forme un corps complet de Médecine vétérinaire, très-essentiel; il étoit absolument nécessaire à l'Agriculteur & au Maréchal. Le premier volume comprend la Structure du Cheval & du Bœuf, les divers usages des parties qui composent ces deux animaux, la maniere de les conserver en parfaite santé, & d'en retirer le plus d'avantage. Le second renferme les Maladies qui attaquent le bétail; elles y sont disposées par Classes, Ordres, Genres & Especes: la description en est fidelle; les principes, sensibles; le pronostic, juste, & la curation, simple, peu dispendieuse, fondée sur l'expérience & l'observation: pour rendre ce Traité aussi intelligible qu'utile, l'Auteur a rejetté toute théorie. Le troisieme contient l'histoire & les vertus des Médicaments, la maniere de les administrer dans les différentes especes de Maladies du Cheval, du Bœuf & de la Brebis: l'expérience a sans cesse conduit la main du Praticien; ennemi des formules, il ne prescrit jamais un Médicament, qu'après avoir rapporté les effets sensibles & particuliers, sur chaque espece de bestiaux. Enfin ce troisieme volume est terminé par l'analyse des Auteurs qui ont écrit sur l'Art vétérinaire depuis Végece jusqu'à nous. En retraçant leurs découvertes, il fait observer leurs erreurs.

De la Fermentation des Vins, & de la meilleure maniere de faire l'Eau-de-vie; Mémoires pour servir à la théorie de la fermentation, qui ont été couronnés par la Société Royale de Limoges, en 1767, *in*-8. *fig.* 1770, *br.* 2. *l.* 10. *f.*

Avis au Peuple sur la santé, par M. Tissot, Docteur & Professeur en Médecine; derniere Edition, approuvée par l'Auteur, 2. *vol. in*-12. 4. *l.*

De la santé des Gens de Lettres, par le même Auteur, *in*-12. 1. *l.* 16. *f.*

Essai sur les Maladies des Gens du monde, par le même Auteur, *in*-12. 1. *l.* 16. *f.*

L'Onanisme, Dissertation sur les Maladies produites par la Masturbation, par le même Auteur *in*-12. 1. *l.* 16. *f.*

Histoire de la santé, & de l'art de la conserver, *ou* Exposition de ce que les Médecins & les Philosophes anciens & modernes ont enseigné de plus intéressant sur cette matiere, par M. J. Mackensie, traduit de l'anglois, *in-8.* 3. *l.*

Dictionnaire raisonné universel des Plantes, Arbres & Arbustes de France, contenant la description raisonnée de tous les végétaux du Royaume, considerés relativement à l'agriculture, au jardinage, aux arts & métiers, à l'économie domestique & champêtre, & à la médecine des hommes & des animaux, par M. Buchoz, de plusieurs Académies, 4. *vol. in-8.* 1770. 21. *l.*

Matiere médicale, extraite des meilleurs Auteurs, & principalement de M. de Tournefort, & des Leçons de M. Ferrein, par M *, Docteur en Médecine, 2. *vol. in-12.* 1770. 10. *l.*

Recueil des Remedes faciles & domestiques, choisis, expérimentés & très-approuvés, pour toutes sortes de maladies internes & externes, difficiles à guérir, recueillis par les ordres charitables de l'illustre Madame Fouquet, en faveur des pauvres malades; on y a joint un Traité de l'usage du tabac, & de ses propriétés, 2. *v. in-12.* 4 *l.* 10. *f.*

Abrégé de toute la Médecine pratique, *ou* Sentiments des plus habiles Médecins, sur les Maladies, leurs causes & leurs remedes, traduit de l'anglois de M. J. Allen; augmenté de la Pratique médicinale-chirurgicale 7. *vol. in-12.* 18. *l.*

Traité des Maladies des Femmes, suivi de l'Art d'accoucher, où l'on expose les pratiques les plus sûres & les plus usitées, par M. Astruc, 7. *vol. in-12. rel.* 18. *l.*

Essai sur la conformité de la Médecine ancienne & moderne dans le traitement des Maladies aiguës, traduit de l'anglois de J. Barker, par M. Lorry 3. *l.*

Cartheuser (I. Fr.) Fundamenta Materiæ Medicæ, tam generalis, quàm specialis, Editio aucta, curà J. C. *Desessartz, Doct. Med.* Paris, 4. vol. in-12. rel. 12. l.

La Chirurgie d'Armée, *ou* Traité des Plaies d'armes à feu, d'armes blanches & d'armes tranchantes, par M. Ravaton, Chirurgien des Hôpitaux militaires, Paris, 1768, *in-8. rel.* 6. *l.*

Cours de Médecine pratique, rédigée d'après les

principes de M. Ferrein, Professeur en Médecine au College royal, & en Anatomie au Jardin du Roi, de l'Académie Royale des Sciences, par Arnault de Nobleville, Docteur en Médecine, 3 *vol. in-12. rel.* 9. *l.*

Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de Physiologie, par M. Ferpie Dufieu, 2. *vol in* 8. *rel.* 10 *l.*

Dictionnaire de Chirurgie, 2. *vol. in-8.* 9. *l.*

Dictionnaire *Interprete* de matiere medicale, & de ce qui y a rapport, contenant l'explication des termes arabes, grecs & latins, des abréviations, des caracteres, ainsi que des operations de Chymie & de Pharmacie, avec des observations sur l'Histoire naturelle; & une description des parties du corps humain, par M. Julliot, Démonstrateur de Chymie, *in-8. rel.* 5. *l.*

Dictionnaire des Pronostics, *ou* l'Art de prévoir les bons ou les mauvais événements dans les maladies, par M. D. T. Docteur en Médecine, *in-12. rel.* 2. *l.* 10. *s.*

Dissertations sur les Antiseptiques, sujet de médecine proposé par l'Académie de Dijon, qui a adjugé le Prix à M. de Boissieu, Médecin de Montpellier, Agrégé au College de Lyon, en partageant l'*accessit* entre M. Bordenave, Chirurgien du College de St Côme à Paris, & M. Godart, Docteur en Médecine, *in* 8. *rel.* 6. *l.*

Eléments de Pharmacie théorique & pratique, contenant toutes les opérations fondamentales de cet Art, & une explication de ces opérations, par les principes de la Chymie, la maniere de bien choisir, préparer & mêler les médicaments, de reconnoître ceux qui sont falsifiés ou altérés, les recettes de tous les nouveaux médicaments mis en usages, & les principes fondamentaux de l'art des liqueurs, des eaux de senteur & des confitures, avec l'exposition des vertus & doses des médicaments, par M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris, & Démonstrateur de Chymie, seconde Edition très-augmentée, *in-8. rel.* 7. *l.* 10. *s.*

Eléments de Physiologie de M. de Haller, Président de la Société Royale de Gottingue, &c. traduction nouvelle du latin en françois, par M. Bordenave, *in-12. rel.* 3. *l.*

Essais d'Expériences physiques, chymiques &

médicinales, sur la fermentation des mêlanges alimentaires, la nature & les propriétés de l'air fixe, sur le scorbut, & les moyens de s'en preserver, & sur la chaux vive, traduits de l'anglois de Macbride, par M. Abbadie, avec figures, *in-12. rel.* 3. *l.*

Essai sur les Fievres, par Huxham, traduction nouvelle & augmentée, *in 12. rel.* 3. *l.*

Essais sur la putrefaction des humeurs animales, sur la suppuration & sur la croûte inflammatoire, traduits du latin de differents Auteurs, auxquels on a réuni toutes les expériences détachées relatives à cette question, par J. J Gardanne Censeur Royal, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. 1 *vol. in 12. rel.* 2. *l.* 10 *s.*

Essai pour servir à l'Histoire de la Putréfaction, par le Traducteur des leçons de Chymie de Shavv. *in-8. rel.* 6. *l.*

Essai sur les Vertus de l'eau de chaux, pour la guerison de la Pierre, par M. VVhitt, & la Methode de dissoudre la Pierre par la voie des Injections, par M. Buller, trad. par M Roux. *Nouv. Edit.* 2 *l* 10. *s.*

Essai sur l'usage & les effets de l'Ecorce du Garou, appellé Sain-Bois, employé contre les Maladies difficiles à guérir, par M A. L** *in-12.* 1 *l* 10. *s.*

Histoire naturelle de l'Homme consideré dans l'etat de Maladie, ou la Médecine rappellée à sa premiere simplicité, par M. Clerc, anc. Méd. des Armées du Roi, &c. 2 *vol. in 8. rel.* 9. *l.*

Histoire de la petite Vérole, avec les moyens d'en preserver les Enfants, & d'en arrêter la contagion en France, suivie d'une traduction françoise du Traité de la petite Verole, de l'Arabe Rhasès, par M. J. J. Paulet, Docteur de la Faculté de Montpellier. 2. *vol in-12 br.* 4. *l.* 4 *s.*

Home Principia Medicina practica, in-8. 3 l.

Instructions succinctes en faveur des Sage-Femmes, publiées par ordre du Ministere par M. Raulin Méd. ordinaire du Roi *in 12. avec fig. rel.* 1. *l* 10. *s.*

Lieutaud Historia Anatomico medica 2. vol 1 4 re . . l

Lieutaud Sinopsis universa praxeos medica. Nov Edit. 2 vol. in 4. fig. rel. 25. l.

La Médecine d'Armée, *ou* Traité des maladies les plus communes dans les Armées de terre & de

mer, trad. de l'Anglois de Monro, par M. Le Begue de Presle, *in 8. rel.* 6. *l.*

La Medecine de l'Esprit, où l'on recherche, 1°. le Mechanisme qui influe sur les fonctions de l'ame; 2°. les causes physiques qui rendent ce mechanisme, ou défectueux, ou plus parfait; 3°. les moyens qui peuvent l'entretenir dans son état libre, par M. Le Camus, *in-4. rel.* 10. *l.*

La même, *in-12 2. vol.* 6. *l.*

Médecine pratique, rendue plus simple, plus sure & plus méthodique, pour servir de suite à la *Médecine de l'Esprit*, & par le même Auteur M. Le Camus, *in-4. 1 vol.* 5. *l.*

La même, *in 12.* 3 *l.*

Mémoires & Prix de l'Académie de Chirurgie de Paris, 7. *vol. in 4. rel.* 96. *l.*

Les mêmes, 20 *vol. in-12. rel.* 56. *l.*

Méthode générale d'Analyses, *ou* Recherches physiques sur les moyens de connoitre toutes les eaux minérales, trad. de l'Anglois par M. Coste, *in-12. rel.* 2. *l.* 10. *s.*

Pathologie de M. Gaubius, traduite du latin par M. Sue le jeune, Démonstrateur d'Anatomie, & de Chirurgie, *in-12. rel.* 3 *l.*

Précis de Chirurgie pratique, contenant l'Histoire des maladies Chirurgicales, & la maniere la plus en usage de les traiter, avec des observations; Ouvrage divisé en deux parties, dont la premiere traite des maladies chirurgicales en général, & la seconde, de toutes les especes de maladies qui attaquent le corps humain, & qui exigent les secours de la Chirurgie, par M. Portal, avec fig. 2 *vol. rel.* 10. *l.*

Précis de la Médecine pratique, contenant l'Histoire des maladies, & la maniere de les traiter, avec des observations & remarques critiques sur les points les plus intéressants, par M. Lieutaud, Médecin de Monseigneur le Dauphin, & des Enfants de France, nouv. Ed. augm. d'un vol. 2. *vol. in-8. rel.* 10 *l.*

Précis de la Matiere médicale, du même, nouvelle Edition, 2. *vol. in-8.* 12. *l.*





